

Albert Camus

La mort heureuse



folio

Albert CAMUS

philosophe et écrivain français [1913-1960]

(1971)

Cahiers Albert Camus I

La mort heureuse

[Roman élaboré entre 1936 et 1938.]

Un document produit en version numérique par Diane Brunet, bénévole,
Diane Brunet, bénévole, guide, Musée de La Pulperie, Chicoutimi
Courriel: Brunet_diane@hotmail.com

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les

utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.



REMARQUE

Ce livre est du domaine public au Canada parce qu'une œuvre passe au domaine public 50 ans après la mort de l'auteur(e).

Cette œuvre n'est pas dans le domaine public dans les pays où il faut attendre 70 ans après la mort de l'auteur(e).

Respectez la loi des droits d'auteur de votre pays.

OEUVRES D'ALBERT CAMUS

Aux Éditions Gallimard

L'ENVERS ET L'ENDROIT, essais.

NOCES.

L'ÉTRANGER. Roman.

LE MYTHE DE SISYPHE.

LE MALENTENDU suivi de CALIGULA.

LA PESTE. Récit.

L'ÉTAT DE SIÈGE. Théâtre

ACTUELLES :

I. CHRONIQUES 1944-1948.

II. CHRONIQUES 1948-1953

III. CHRONIQUES ALGÉRIENNES, 1939-1958

LES JUSTES. Théâtre.

L'HOMME RÉVOLTÉ. Essai.

L'ÉTÉ. Essai.

LA CHUTE. Récit.

L'EXIL ET LE ROYAUME. Nouvelles

DISCOURS DE SUÈDE

CARNETS

I. Mai 1935-février 1941.

II. Janvier 1942-mars 1951.

III. Mars 1951-décembre 1959.

Journaux de voyage.

Correspondance avec Jean Grenier.

Adaptations théâtrales

LA DÉVOTION À LA CROIX, de Pedro Calderon de la Barca.
LES ESPRITS, de Pierre de Larivey.
REQUIEM POUR UN NONNE, de William Faulkner.
LE CHEVEALIER D'OLMEDO, de Lope de Vega.
LES POSSÉDÉS, d'après le roman de Dostoïevski.

Cahiers Albert Camus

- I. La mort heureuse. Roman.
- II. Paul Viallaneiz : Le premier Camus, suivi d'Écrits de jeunesse d'Albert Camus.
- III. Fragments d'un combat (1938-1940) - Articles d'Alger Républicain.
- IV. Caligula (version de 1941), théâtre.
- V. Albert Camus : œuvre fermée, œuvre ouverte ? Actes du colloque de Cerisy (juin 1982)
- VI. Albert Camus éditorialiste à L'Express (mai 1955-février 1958).

Aux Calman-Lévy

Réflexions sur la guillotine, in Réflexions sur la peine de mort, de Camus et Koestler, essai.

À l'Avant-scène

Un cas intéressant. Adaptation de Dino Buzzati. Théâtre.

Cette édition électronique a été réalisée par Diane Brunet,
bénévole, guide, Musée de La Pulperie, Chicoutimi, à partir de :

Albert CAMUS [1913-1960]

Cahiers Albert Camus. I.
La mort heureuse.

Paris : Les Éditions Gallimard, 1971, 233 pp. Collection NRF.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Comic Sans, 12 points.

Pour les citations : Comic Sans, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Comic Sans, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes
Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

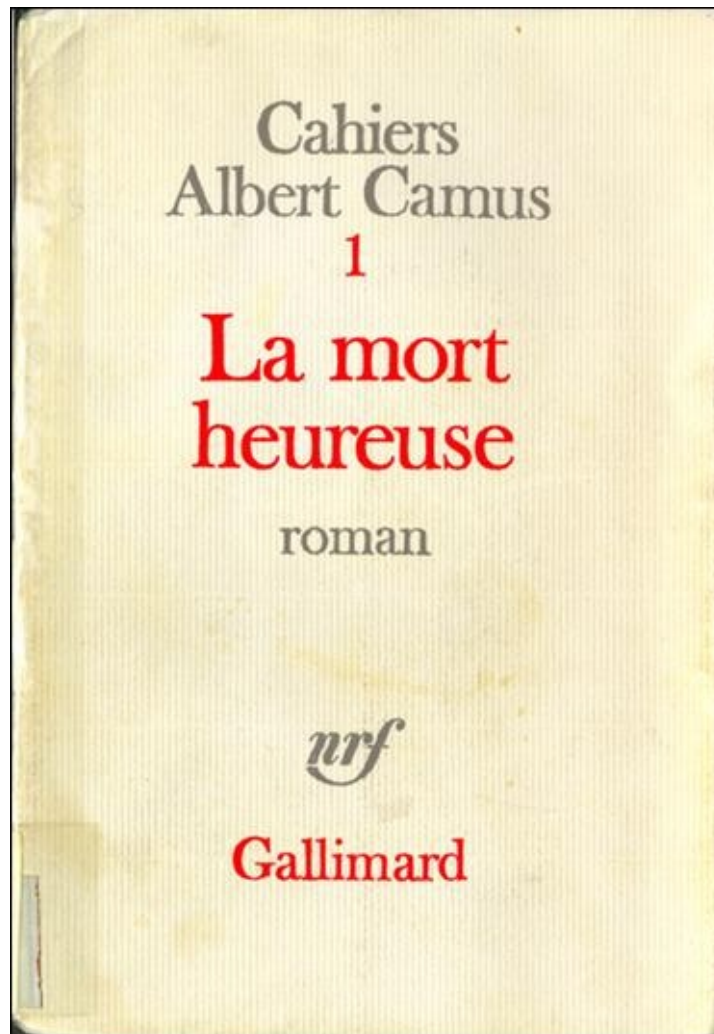
Édition numérique réalisée le 26 janvier 2011 à Chicoutimi, Ville
de Saguenay, Québec.



Albert CAMUS

philosophe et écrivain français [1913-1960]

Cahiers Albert Camus. I.
La mort heureuse.



Paris : Les Éditions Gallimard, 1971, 233 pp. Collection NRF.

Table des matières

Quatrième de couverture

Première partie. Mort naturelle.

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Deuxième partie. La mort consciente.

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Cahiers Albert Camus. I.
La mort heureuse.

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Ce Cahier no 1 contient exclusivement La mort heureuse, texte présenté et annoté par Jean Sarocchi, maître assistant à l'Université de Strasbourg.

Il s'agit de la première entreprise romanesque d'Albert Camus, élaborée entre 1936 et 1938 (époque à laquelle il écrivait L'Envers et l'Endroit et Noces). Il travaillait encore à la remanier lorsque se forma en lui le premier projet de L'Étranger, auquel il ne tarda pas à se consacrer entièrement. On aurait donc tort de voir dans La mort heureuse une première version de L'Étranger, malgré la similitude du nom des héros.

Le thème de ce premier roman est la recherche têtue du bonheur, fût-ce au prix d'un crime. Ses péripéties sont nourries de l'expérience d'une jeunesse difficile et ardente - pauvreté, maladie, voyages en Europe centrale et en Italie, vie communautaire sur les hauts d'Alger.

Cahiers Albert Camus. I.
La mort heureuse.

Genèse de "La mort heureuse"

[Retour à la table des matières](#)

Cahiers Albert Camus. I.
La mort heureuse.

Première partie

MORT NATURELLE

[Retour à la table des matières](#)

Cahiers Albert Camus. I.
La mort heureuse.

Première partie : MORT NATURELLE

CHAPITRE I

[Retour à la table des matières](#)

Il était dix heures du matin et Patrice Mersault marchait d'un pas régulier vers la villa de Zagreus. À cette heure, la garde était sortie pour le marché et la villa était déserte. On était en avril et il faisait une belle matinée de printemps étincelante et froide, d'un bleu pur et glace, avec un grand soleil éblouissant mais sans chaleur. Près de la villa, entre les pins qui garnissaient les coteaux, une lumière pure coulait le long des troncs. La route était déserte. Elle montait un peu. Mersault avait une valise à la main, et dans la gloire de ce matin du monde, il avançait parmi le bruit sec de ses pas sur la route froide et le grincement régulier de la poignée de sa valise.

Un peu avant la villa, la route débouchait sur une petite place garnie de bancs et de jardins. De précoces géraniums rouges parmi des aloès gris, le bleu du ciel et les murs de clôture blanchis à la chaux, tout cela était si frais et si enfantin que Mersault s'arrêta un moment avant de reprendre le chemin qui de la place descendait vers la villa de Zagreus. Devant le seuil il s'arrêta et mit ses gants. Il ouvrit la porte que l'infirmier faisait tenir ouverte et la referma

naturellement. Il s'avança dans le couloir et, parvenu devant la troisième porte à gauche, il frappa et entra. Zagreus était bien là, dans un fauteuil, un plaid sur les moignons de ses jambes, près de la cheminée, à la place exacte que Mersault occupait deux jours auparavant. Il lisait, et son livre reposait sur ses couvertures tandis qu'il fixait de ses yeux ronds, où ne se lisait aucune surprise, Mersault maintenant arrêté près de la porte refermée. Les rideaux des fenêtres étaient tirés et il y avait par terre, sur les meubles, au coin des objets, des flaques de soleil. Derrière les vitres, le matin riait sur la terre dorée et froide. Une grande joie glacée, des cris aigus d'oiseaux à la voix mal assurée, un débordement de lumière impitoyable donnaient à la matinée un visage d'innocence et de vérité. Mersault s'était arrêté, saisi à la gorge et aux oreilles par la chaleur étouffante de la pièce. Malgré le changement du temps, Zagreus avait allumé un grand feu. Et Mersault sentait son sang monter aux tempes et battre l'extrémité de ses oreilles. L'autre, toujours silencieux, le suivait des yeux. Patrice marcha, vers le bahut de l'autre côté de la cheminée et sans regarder l'infirmes, déposa sa valise sur la table. Arrivé là, il sentit un tremblement imperceptible dans ses chevilles. Il s'arrêta et mit à sa bouche une cigarette qu'il alluma maladroitement à cause de ses mains gantées. Un petit bruit derrière lui. La cigarette aux lèvres, il se retourna. Zagreus le regardait toujours, mais venait de fermer son livre. Mersault, pendant qu'il sentait le feu chauffer ses genoux jusqu'à la douleur, lut le titre à l'envers : L'Homme de cour, de Baltasar Gracian. Il se pencha sans hésiter vers le bahut et l'ouvrit. Noir sur blanc, le revolver luisait de toutes ses courbes, comme un chat soigné, et il maintenait toujours la lettre de Zagreus. Mersault prit celle-ci dans sa main gauche et le revolver de la droite. Après une hésitation, il fit passer l'arme sous son bras gauche et ouvrit la lettre. Elle contenait une seule feuille de papier grand format couverte sur quelques lignes seulement de la grande écriture anguleuse de Zagreus :

« Je ne supprime qu'une moitié d'homme. On voudra bien ne pas m'en tenir rigueur et trouver dans mon petit bahut beaucoup plus qu'il ne faut pour désintéresser ceux qui m'ont servi jusqu'ici. Pour le surcroît, j'ai le désir qu'il soit consacré à l'amélioration du régime des condamnés à mort. Mais j'ai conscience que c'est beaucoup

demander. »

Mersault, le visage fermé, replia la lettre et à ce moment la fumée de sa cigarette vint piquer ses yeux tandis qu'un peu de cendre tombait sur l'enveloppe. Il secoua le papier, le posa bien en vue sur la table et se tourna vers Zagreus. Celui-ci regardait maintenant l'enveloppe, et ses mains, courtes et musclées, étaient demeurées autour du livre. Mersault se pencha, tourna la clef du coffre, prit les liasses dont on voyait seulement la tranche à travers leur enveloppe de papier journal. Son arme sous le bras il en emplit régulièrement sa valise d'une seule main. Il y avait là moins d'une vingtaine de paquets de cent et Mersault comprit qu'il avait pris une valise trop grande. Il laissa dans le coffre une liasse de cent billets. La valise fermée, il jeta sa cigarette à demi consumée dans le feu et, prenant le revolver dans sa main droite, s'approcha de l'infirm.

Zagreus maintenant regardait la fenêtre. On entendit une auto passer lentement devant la porte, avec un bruit léger de mastication. Zagreus, sans bouger, semblait contempler toute l'inhumaine beauté de ce matin d'avril. Lorsqu'il sentit le canon du revolver sur sa tempe droite, il ne détourna pas les yeux. Mais Patrice qui le regardait vit son regard s'emplir de larmes. Ce fut lui qui ferma les yeux. Il fit un pas en arrière et tira. Un moment appuyé contre le mur, les yeux toujours fermés, il sentit son sang battre encore à ses oreilles. Il regarda. La tête s'était rejetée sur l'épaule gauche, le corps à peine dévié. Si bien qu'on ne voyait plus Zagreus, mais seulement une énorme plaie dans son relief de cervelle, d'os et de sang. Mersault se mit à trembler. Il passa de l'autre côté du fauteuil, prit à tâtons la main droite, lui fit saisir le revolver, la porta à hauteur de la tempe et la laissa retomber. Le revolver tomba sur le bras du fauteuil et de là sur les genoux de Zagreus. Dans ce mouvement Mersault aperçut la bouche et le menton de l'infirm. Il avait la même expression sérieuse et triste que lorsqu'il regardait la fenêtre. A ce moment, une trompette aiguë résonna devant la porte. Une seconde fois, l'appel irréel se fit entendre. Mersault toujours penché sur le fauteuil ne bougea pas. Un roulement de voiture annonça le départ du boucher. Mersault prit sa valise, ouvrit la porte dont le loquet luisait sous un rayon de soleil et sortit la tête battante et la langue sèche. Il

franchit la porte d'entrée et partit d'un grand pas. Il n'y avait personne, sinon un groupe d'enfants à une extrémité de la petite place. Il s'éloigna. En arrivant sur la place, il prit soudain conscience du froid et frissonna sous son léger veston. Il éternua deux fois et le vallon s'emplit de clairs échos moqueurs que le cristal du ciel portait de plus en plus haut. Un peu vacillant, il s'arrêta cependant et respira fortement. Du ciel bleu descendaient des millions de petits sourires blancs. Ils jouaient sur les feuilles encore pleines de pluie, sur le tuf humide des allées, volaient vers les maisons aux tuiles de sang frais et remontaient à tire-d'aile vers les lacs d'air et de soleil d'où ils débordaient tout à l'heure. Un doux ronronnement descendait d'un minuscule avion qui naviguait là-haut. Dans cet épanouissement de l'air et cette fertilité du ciel, il semblait que la seule tâche des hommes fût de vivre et d'être heureux. Tout se taisait en Mersault. Un troisième éternuement le secoua, et il sentit comme un frisson de fièvre. Alors il s'enfuit sans regarder autour de lui, dans le grincement de sa valise et le bruit de ses pas. Arrivé chez lui, sa valise dans un coin, il se coucha et dormit jusqu'au milieu de l'après-midi.

Cahiers Albert Camus. I.

La mort heureuse.

Première partie : MORT NATURELLE

CHAPITRE II

[Retour à la table des matières](#)

L'été remplissait le port de clameurs et de soleil . Il était onze heures et demie. Le jour s'ouvrait par son milieu pour écraser les quais de tout son poids de chaleur. Devant les hangars de la Chambre de Commerce d'Alger, des « Schiaffino » à coque noire et cheminée rouge embarquaient des sacs de blé. Leur parfum de poussière fine se mêlait aux volumineuses odeurs de goudron qu'un soleil chaud faisait éclore. Devant une petite baraque au parfum de vernis et d'anisette, des hommes buvaient et des acrobates arabes en maillot rouge sur les dalles brûlantes tournaient et retournaient leurs corps devant la mer où bondissait la lumière. Sans les regarder, les dockers portant les sacs s'engageaient sur les deux planches élastiques qui montaient du quai sur le pont des cargos. Arrivés en haut, soudain découpés dans le ciel et sur la baie, parmi les treuils et les mâts, ils s'arrêtaient une seconde éblouis face au ciel, les yeux brillants dans le visage couvert d'une pâte blanchâtre de sueur et de poussière, avant de plonger en aveugles dans la cale aux odeurs de sang chaud.

Dans l'air brûlant, une sirène hurla sans arrêt.

Sur la planche, soudain les hommes s'arrêtèrent en désordre. Un des leurs était tombé entre les madriers assez rapprochés pour le retenir. Mais son bras pris derrière lui, écrasé sous l'énorme poids du sac, il criait de douleur. À ce moment, Patrice Mersault sortit de son bureau. Sur le pas de la porte, l'été lui coupa la respiration. Il aspira de toute la bouche ouverte la vapeur de goudron qui lui raclait la gorge et s'arrêta devant les dockers. Ils avaient dégagé le blessé et, renversé sur les planches et parmi la poussière, les lèvres blanchies par la souffrance, il laissait pendre son bras cassé au-dessus du coude. Une esquille d'os avait traversé les chairs, dans une plaie hideuse d'où coulait le sang. Roulant le long du bras, les gouttes de sang tombaient, une à une, sur les pierres brûlantes avec un petit grésillement d'où s'élevait une buée. Mersault, immobile, regardait ce sang lorsqu'on lui prit le bras. C'était Emmanuel, le « petit des courses ». Il lui montrait un camion qui arrivait vers eux dans un fracas de chaînes et d'explosions. « On y va ? » Patrice courut. Le camion les dépassa. Et de suite ils s'élancèrent à sa poursuite, noyés dans le bruit et la poussière, haletants et aveugles, juste assez lucides pour se sentir transportés par l'élan effréné de la course, dans un rythme éperdu de treuils et de machines, accompagnés par la danse des mâts sur l'horizon, et le roulis des coques lépreuses qu'ils longeaient. Mersault prit appui le premier, sûr de sa vigueur et de sa souplesse, et sauta au vol. Il aida Emmanuel à s'asseoir les jambes pendantes, et dans la poussière blanche et crayeuse, la touffeur lumineuse qui descendait du ciel, le soleil, l'immense et fantastique décor du port gonflé de mâts et de grues noires, le camion s'éloigna à toute vitesse, faisant sauter sur les pavés inégaux du quai, Emmanuel et Mersault, qui riaient à perdre haleine, dans un vertige de tout le sang.

Arrivé à Belcourt, Mersault descendit avec Emmanuel qui chantait. Il chantait fort et faux. « Tu comprends, disait-il à Mersault, c'est quelque chose qui monte dans la poitrine. Quand je suis content. Quand je prends des bains. » C'était vrai. Emmanuel chantait en nageant, et sa voix, rendue rauque par l'oppression, imperceptible sur la mer, rythmait les gestes de ses bras courts et musclés. Ils prirent

la rue de Lyon. Mersault marchait à grands pas, très grand et balançant des épaules larges et musclées. Dans sa façon de poser le pied sur le trottoir qu'il allait gravir, d'éviter d'un glissement des hanches la foule qui à certains moments l'entourait, on sentait un corps étrangement jeune et vigoureux, capable de porter son propriétaire aux extrémités de la joie physique. Au repos, il reposait son corps sur une seule hanche, avec une légère affectation de souplesse, comme un homme qui du sport avait appris le style du corps. Ses yeux brillaient sous les arcades sourcilières un peu fortes et tandis qu'il parlait avec Emmanuel, d'un geste machinal, avec un mouvement crispé de ses lèvres courbées et mobiles, il tirait sur son col pour dégager son cou. Ils entrèrent dans leur restaurant. Ils s'installèrent et mangèrent en silence. Il faisait frais dans l'ombre. Il y avait des mouches, des tintements d'assiettes, et des conversations. Le patron, Céleste, s'avança vers eux. Grand et moustachu, il grattait son ventre par-dessus son tablier qu'il laissait ensuite retomber. « Ça va ? dit Emmanuel. - Comme les vieux. » On parla. Céleste et Emmanuel échangeaient des « Oh ! collègue », et des tapes sur l'épaule. « Les vieux, tu vois, disait Céleste, ils sont un peu couillons. Ils disent qu'un vrai homme c'est un homme de cinquante ans. Mais c'est parce qu'ils ont la cinquantaine. Moi j'ai eu un copain qui était heureux rien qu'avec son fils. Ils sortaient ensemble. Ils faisaient la bombe. Ils allaient au Casino et le copain disait : Il Pourquoi vous voulez que j'aïlle avec tous ces vieux ? Ils me disent tous les jours qu'ils ont pris une purge, qu'ils ont mal au foie. Ça vaut mieux que j'aïlle avec mon fils. Des fois qu'il s'accroche une petite poule, je fais celui qui voit rien, je monte dans un tram. Au revoir et merci. Je suis bien content. » Emmanuel riait. « Bien sûr, dit Céleste, c'était pas une autorité, mais je l'aimais bien. » Et s'adressant à Mersault : « Et puis j'aime mieux ça qu'un copain que j'ai eu. Quand il a réussi, il me parlait en levant la tête et avec de petits signes. Maintenant, il est moins fier, il a tout perdu.

- C'est bien fait, dit Mersault.

- Oh, il faut pas être vache dans la vie. Il a pris du bon temps et il a eu raison. Neuf cent mille francs qu'il avait... Ah ! si c'était moi !

- Qu'est-ce que tu ferais ? dit Emmanuel.

- J'achèterais un cabanon, je me mettrais un peu de glu sur le nombril et un drapeau. Comme ça j'attendrais pour voir d'où vient le vent. »

Mersault mangeait avec tranquillité. Jusqu'à ce qu'Emmanuel entreprit de raconter au patron sa fameuse bataille dans la Marne.

« Nous autres, les zouaves, on nous avait fait mettre en tirailleurs...

- Tu nous emmerdes, dit Mersault placide.

- Le commandant y dit : À la charge ! Et puis on descendait, ça faisait comme un ravin avec des arbres. Il nous avait dit de charger, mais y avait personne devant nous. Alors on marche, on marche en avant, comme ça. Et puis tout d'un coup des mitrailleuses y commencent à nous taper dedans. Tous, on tombe les uns sur les autres. Y avait tellement de blessés et de morts, que dans le fond du ravin, il y avait tellement de sang qu'on aurait pu traverser avec un canot. Il y en avait qui criaient : Maman ! que c'était terrible. »

Mersault se leva et fit un nœud avec sa serviette. Le patron alla marquer son déjeuner à la craie derrière la porte de la cuisine. C'était son livre de comptes. Quand il y avait contestation, il sortait la porte de ses gonds et amenait les comptes sur son dos. Dans un coin, René, le fils du patron, mangeait un œuf à la coque : « Le pauvre, dit Emmanuel, il s'en va de la poitrine. » C'était vrai. René était généralement silencieux et sérieux. Il n'était pas trop maigre, mais son regard était brillant. En ce moment, un consommateur lui expliquait que la tuberculose « avec du temps et des précautions, ça se guérit ». Il approuvait et répondait gravement entre deux bouchées. Mersault vint s'accouder près de lui au comptoir pour prendre un café. L'autre continuait : « Tu n'as pas connu Jean Pérez ? Celui de la Compagnie du Gaz. Il est mort. Il avait qu'un poumon malade. Mais il a voulu quitter l'hôpital pour rentrer chez lui. Et là, il avait sa femme. Et sa femme c'est un cheval. Lui, la maladie l'avait rendu comme ça. Tu comprends, il était toujours sur sa femme. Elle, ne voulait pas. Mais il était terrible. Alors, deux, trois fois tous les jours, ça finit par tuer un homme malade. » René, un morceau de pain entre les dents, s'était arrêté de manger et fixait l'homme.

« Oui, dit-il enfin, le mal vient vite, mais pour repartir il lui faut du temps. » Mersault écrivit son nom avec le doigt sur le percolateur couvert de buée. Il cligna des yeux. De ce tuberculeux placide à Emmanuel gonflé de chants, sa vie oscillait tous les jours dans des odeurs de café et de goudron, détachée de lui-même et de son intérêt, à son cœur étrangère et à sa vérité. Les mêmes choses qui en d'autres circonstances l'eussent passionné, il se taisait sur elles puisqu'il les vivait, jusqu'au moment où il se retrouvait dans sa chambre et mettait toute sa force et sa précaution à éteindre la flamme de vie qui brûlait en lui.

« Dis, Mersault, toi qui as de l'instruction, disait le patron.

- Oui, ça va, dit Patrice, tu repasseras.

- Oh, tu as mangé du lion, ce matin. »

Mersault sourit et, quittant le restaurant, traversa la rue et monta dans sa chambre. Elle était au-dessus d'une boucherie chevaline. En se penchant à son balcon il recevait l'odeur de sang et il pouvait lire l'enseigne : « À la plus noble conquête de l'homme. » Il s'étendit sur son lit, fuma une cigarette et s'endormit.

Il logeait dans la chambre qu'habitait sa mère. Ils avaient longtemps vécu dans ce petit appartement de trois pièces. Seul, Mersault avait loué deux pièces à un tonnelier de ses amis qui vivait avec sa sœur, et il avait gardé la meilleure chambre. Sa mère était morte à cinquante-six ans. Belle, elle avait cru pouvoir être coquette, bien vivre et briller. Vers la quarantaine, un mal terrible l'avait saisie. Elle fut dépouillée de robes et de fards, réduite aux blouses de malades, déformée dans son visage par d'affreuses boursouflures, immobilisée presque à cause de ses jambes gonflées et sans vigueur, à demi aveugle enfin et tâtonnant éperdument dans un appartement sans couleurs qu'elle laissait à l'abandon. Le coup fut soudain et bref. Elle avait du diabète qu'elle avait négligé et enrichi encore par sa vie insouciance. Il avait été contraint d'arrêter ses études et de travailler. Jusqu'à la mort de sa mère, il avait continué à lire et à réfléchir. Et pendant dix ans, la malade supporta cette vie. Ce martyre avait tant duré que ceux qui l'entouraient prirent l'habitude de sa maladie et oublièrent qu'atteinte gravement elle pouvait

succomber. Elle mourut un jour. Dans le quartier, on plaignit Mersault. On attendait beaucoup de l'enterrement. On rappelait le grand sentiment du fils pour la mère. On adjurait les parents éloignés de ne point pleurer afin que Patrice ne sentit point sa douleur s'accroître. On les suppliait de le protéger et de se consacrer à lui. Lui, cependant, s'habilla du mieux qu'il put et, le chapeau à la main, contempla les préparatifs. Il suivit le convoi, assista au service religieux, jeta sa poignée de terre et serra des mains. Une fois seulement, il s'étonna et exprima son mécontentement de ce qu'il y eût si peu de voitures pour les invités. Ce fut tout. Le lendemain, on put voir à l'une des fenêtres de l'appartement un écriteau : « À louer. » À présent, il habitait la chambre de sa mère. Auparavant, la pauvreté près de sa mère avait une douceur. Lorsqu'ils se retrouvaient le soir et mangeaient en silence autour de la lampe à pétrole, il y avait un bonheur secret dans cette simplicité et ce retranchement. Le quartier autour d'eux était silencieux. Mersault regardait la bouche lasse de sa mère et souriait. Elle souriait aussi. Il mangeait à nouveau. La lampe fumait un peu. Sa mère la réglait du même geste usé, le bras droit seul tendu et le corps renversé en arrière. « Tu n'as plus faim, disait-elle un peu plus tard. - Non. » Il fumait ou lisait. Dans le premier cas, sa mère disait : « Encore ! » Dans le second : « Approche-toi de la lampe, tu vas user ta vue. » Maintenant, au contraire, la pauvreté dans la solitude était une affreuse misère. Et quand Mersault pensait avec tristesse à la disparue, c'était sur lui, au vrai, que sa pitié se retournait. Il eût pu se loger plus confortablement, mais il tenait à cet appartement et à son odeur de pauvreté. Là, du moins, il rejoignait ce qu'il avait été et dans une vie dont volontairement il cherchait à s'effacer, cette confrontation sordide et patiente lui permettait de se référer encore à lui-même dans les heures de tristesse et de regret. Il avait laissé sur la porte un bout de carton gris, effrangé au bord, où sa mère avait écrit son nom au crayon bleu. Il avait gardé le vieux lit de cuivre, recouvert de satinette, le portrait de son grand-père avec sa petite barbe et ses yeux clairs immobiles. Sur la cheminée, des bergers et des bergères entouraient une vieille pendule arrêtée et une lampe à pétrole qu'il n'allumait presque jamais. Le décor douteux des chaises de paille un peu creusées, de l'armoire à glace jaunie et

de la table de toilette dont un coin manquait n'existait pas pour lui, car l'habitude avait tout limé. Il se promenait dans une ombre d'appartement qui ne lui demandait aucun effort. Dans une autre chambre il eût fallu s'habituer au neuf, et là encore, lutter. Lui voulait diminuer la surface qu'il offrait au monde et dormir jusqu'à ce que tout soit consommé. Dans ce dessein, cette chambre le servait. Elle donnait d'une part sur la rue, d'autre part sur une terrasse toujours couverte de linge et, par-delà cette terrasse, sur de petits jardins d'orangers serrés entre de hauts murs. Parfois, les nuits d'été, il laissait la chambre dans l'obscurité et il ouvrait la fenêtre sur la terrasse et les jardins obscurs. De la nuit vers la nuit, l'odeur de l'oranger montait très forte et l'entourait de ses écharpes légères. Toute la nuit d'été, sa chambre et lui-même étaient alors dans ce parfum à la fois subtil et dense et c'était comme si, mort pendant de longs jours, il ouvrait pour la première fois sa fenêtre sur la vie.

Il s'éveilla la bouche pleine de sommeil et couvert de sueur. Il était très tard. Il se peigna, descendit au galop et sauta dans un tram. À deux heures cinq il était dans son bureau. Il travaillait dans une grande pièce dont les quatre murs étaient couverts de 414 niches où s'empilaient des dossiers. La pièce n'était ni sale ni sordide, mais elle évoquait à toute heure du jour un columbarium où des heures mortes auraient pourri. Mersault vérifiait des connaissements, traduisait les listes de provisions des bateaux anglais et, de trois à quatre, recevait les clients désireux de faire expédier des colis. Il avait demandé ce travail qui en réalité ne lui revenait pas. Mais, au début, il avait trouvé là une porte de sortie sur la vie. Il y avait des visages vivants, des habitués, un passage et un souffle où il sentait enfin son cœur battre. Il échappait ainsi aux visages des trois dactylos et au chef de bureau, M. Langlois. L'une des dactylos était assez jolie et mariée depuis peu. L'autre vivait avec sa mère et la troisième était une vieille dame, énergique et digne dont Mersault aimait le langage fleuri et la réserve au sujet de « ses malheurs », selon l'expression de Langlois. Celui-ci avait avec elle des passes décisives où la vieille Mme Herbillon avait toujours l'avantage. Elle méprisait Langlois pour la sueur qui collait son pantalon à ses fesses et pour l'affolement qui le prenait devant le directeur et quelquefois

au téléphone en entendant le nom d'un avocat ou d'un zèbre à particule. Le malheureux essayait vainement d'adoucir la vieille dame ou de trouver le chemin de sa bonne grâce. Ce soir-là il se dandinait au milieu du bureau. « N'est-ce pas, madame Herbillon, que vous me trouvez sympathique ? » Mersault traduisait vegetables, vegetables, contemplait au-dessus de sa tête l'ampoule et son abat-jour de carton vert plissé. En face de lui il avait un calendrier fort en couleurs qui figurait le pardon des Terre-Neuvas. Mouillette, buvard, encrier et règle s'alignaient sur sa table. Ses fenêtres donnaient sur d'énormes piles de bois amenés de Norvège par des cargos jaunes et blancs. Il tendait l'oreille. Derrière le mur, la vie respirait à grands coups sourds et profonds sur la mer et sur le port. Si loin à la fois et si près de lui... la sonnerie de six heures le libéra. C'était un samedi.

En rentrant chez lui il se coucha et dormit jusqu'à l'heure du dîner. Il se fit cuire des œufs et mangea à même le plat (sans pain parce qu'il avait oublié d'en acheter), puis s'étendit et s'endormit aussitôt jusqu'au lendemain matin. Il se réveilla un peu avant le déjeuner, fit sa toilette et descendit manger. Remonté, il fit deux mots croisés, découpa minutieusement une réclame des sels Kruschen qu'il colla, dans un cahier déjà rempli de grands-pères farceurs descendant des rampes d'escalier. Ceci fait, il se lava les mains et se mit au balcon. L'après-midi était belle. Cependant le pavé était gras, les gens rares et pressés encore. Lui, suivait chaque homme du regard avec attention et le lâchait une fois hors de vue pour revenir à un nouveau passant. C'était d'abord des familles allant en promenade, deux petits garçons en costume marin, la culotte au-dessous du genou, empêtrés dans leurs vêtements raides, et une petite fille à gros nœud rose, aux souliers noirs vernis. Derrière eux une mère en robe de soie marron, bête monstrueuse entourée d'un boa, un père plus distingué, une canne à la main. Un peu plus tard passèrent les jeunes gens du quartier, cheveux laqués et cravate rouge, le veston très cintré avec une pochette brodée et des souliers à bouts carrés. Ils allaient aux cinémas du centre et se dépêchaient vers le tram en riant très fort. Après eux la rue devint peu à peu déserte. Les spectacles partout étaient commencés. Maintenant le quartier était livré aux boutiquiers et aux chats. Le ciel, quoique pur, était sans éclat au-dessus des ficus qui bordaient la rue. En face de Mersault, le

marchand de tabacs sortit une chaise devant sa porte et l'enfourcha en s'appuyant des deux bras sur le dossier. Les trams tout à l'heure bondés étaient presque vides. Dans le petit café Chez Pierrot, le garçon balayait de la sciure dans la salle déserte. Mersault retourna sa chaise, la plaça comme le marchand de tabacs et fuma deux cigarettes coup sur coup. Il rentra dans la chambre, cassa un morceau de chocolat et revint le manger à la fenêtre. Peu après le ciel s'assombrit et de suite se découvrit. Mais le passage des nuages avait laissé sur la rue comme une promesse de pluie qui la rendait plus sombre. À cinq heures, des tramways arrivèrent dans le bruit, ramenant des stades de banlieue des grappes de spectateurs, perchés sur les marchepieds et les rambardes. Les tramways suivants ramenèrent les joueurs qu'on reconnaissait à leurs petites valises. Ils hurlaient et chantaient à pleins poumons que leur club ne périrait pas. Plusieurs firent des signes à Mersault. L'un cria : « On les a eus ! - Oui », dit seulement Mersault en secouant la tête. Les autos alors se firent plus nombreuses. Certaines avaient chargé de fleurs leurs ailes et leurs pare-chocs. Puis la journée tourna encore un peu. Au-dessus des toits le ciel devenait rougeâtre. Avec le soir naissant les rues s'animèrent à nouveau. Les promeneurs revenaient. Fatigués, les enfants pleuraient ou se laissaient traîner. À ce moment les cinémas du quartier déversèrent dans la rue un flot de spectateurs. Mersault retrouvait, dans les gestes décidés et ostentatoires des jeunes gens qui en sortaient, le commentaire inconscient du film d'aventures qu'ils avaient vu. Ceux qui revenaient des cinémas de la ville arrivèrent un peu plus tard. Ils étaient plus graves. Entre les rires et les grosses farces, réapparaissait dans leurs yeux et dans leur maintien comme une nostalgie de ces vies au style brillant que le cinéma leur avait ouvertes. Ils restèrent dans la rue, allant et venant. Et sur le trottoir en face de Mersault, il finit par se former deux courants. Les jeunes filles du quartier, en cheveux, se tenaient le bras et formaient l'un d'eux. Les jeunes gens, de l'autre, lançaient des plaisanteries dont elles riaient en détournant la tête. Les gens sérieux entraient dans les cafés ou sur le trottoir faisaient des groupes que l'eau humaine qui circulait contournait comme des îlots. La rue était maintenant éclairée et les lampes électriques faisaient pâlir les premières étoiles qui montaient dans la nuit. Sous Mersault

les trottoirs s'épalaient avec leurs chargements d'hommes et de lumières. Les lampes faisaient luire le pavé gras et les tramways à distance régulière mettaient leurs reflets sur des cheveux brillants, une lèvre humide, un sourire ou un bracelet d'argent. Peu après, avec les tramways]plus rares et la nuit déjà noire au-dessus des arbres et des lampes, le quartier se vida insensiblement et le premier chat traversa lentement la rue déserte à nouveau. Mersault songea au dîner. Il avait un peu mal au cou d'être resté longtemps appuyé sur le dossier de sa chaise. Il descendit acheter du pain et des pâtes, fit sa cuisine et mangea. Il retourna à la fenêtre. Des gens sortaient, l'air avait fraîchi. Il frissonna, ferma ses vitres et revint vers la glace, au-dessus de la cheminée. Sauf certains soirs où il recevait Marthe ou sortait avec elle et sa correspondance avec ses amies de Tunis, toute sa vie était dans la perspective jaunie que la glace lui offrait d'une chambre où la lampe à alcool crasseuse voisinait avec des bouts de pain.

« Encore un dimanche de tiré », dit Mersault.

Cahiers Albert Camus. I.

La mort heureuse.

Première partie : MORT NATURELLE

CHAPITRE III

[Retour à la table des matières](#)

Quand Mersault se promenait dans les rues, le soir, et qu'il était fier de voir les lumières et les ombres briller également sur le visage de Marthe, tout lui semblait merveilleusement facile, sa force même et son courage. Cette beauté qu'elle lui versait tous les jours comme la plus fine des ivresses, il lui était reconnaissant qu'elle l'affichât en public et à ses côtés. Que Marthe fût insignifiante l'eût fait autant souffrir que de la voir heureuse dans les désirs des hommes. Il était content d'entrer ce soir au cinéma avec elle, un peu avant que le spectacle commençât, alors que la salle était presque remplie. Elle marchait devant lui, parmi les regards admiratifs, avec son visage de fleurs et de sourires et sa beauté violente. Lui, son feutre à la main, se sentait une aisance surnaturelle, comme une conscience intérieure de sa propre élégance. Il prit un air lointain et sérieux. Il exagéra sa politesse, s'effaça pour laisser passer l'ouvreuse, baissa le siège de Marthe avant qu'elle s'assit. Et c'était moins par désir de paraître qu'à cause de cette reconnaissance qui lui gonflait le cœur et le remplissait d'amour pour tous les êtres. S'il donna un pourboire

exagéré à l'ouvreuse, c'est qu'aussi bien il ne savait comment payer sa joie et qu'il adorait par ce geste de tous les jours une divinité dont l'éclatant sourire brillait comme une huile dans son regard. À l'entracte, se promenant au foyer tapissé de glaces, c'est le visage de son bonheur que lui renvoyaient les murs, peuplant la salle d'images élégantes et vibrantes, avec sa grande silhouette sombre et le sourire de Marthe vêtue de couleurs claires. Certes il aimait le visage qu'il se voyait ainsi, la bouche frémissante autour de la cigarette et la fièvre sensible de ses yeux un peu enfoncés. Mais quoi, la beauté d'un homme figure des vérités intérieures et pratiques. Sur son visage se lit ce qu'il peut faire. Et qu'est cela au prix de la magnifique inutilité d'un visage de femme. Mersault le savait bien qui jouissait de sa vanité et souriait à ses démons secrets.

En regagnant la salle, il songea que seul il ne sortait jamais à l'entracte, préférant fumer et écouter les disques de musique légère que l'on passait à ce moment-là. Mais ce soir le jeu continuait. Toutes les occasions de l'étendre et de le renouveler étaient bonnes. Au moment de s'asseoir, cependant, Marthe rendit son salut à un homme assis à quelques rangs derrière eux. Et Mersault, saluant à son tour, crut lui voir un léger sourire au coin des lèvres. Il s'assit sans remarquer la main que Marthe posait sur son épaule pour lui parler et qu'une minute plus tôt, il eût reçue avec joie, comme une preuve nouvelle de ce pouvoir qu'elle lui reconnaissait.

« Qui est-ce ? » dit-il, attendant le « qui ? » parfaitement naturel qui ne manqua pas de venir en effet.

« Tu sais bien. Cet homme...

- Ah, dit Marthe... et elle se tut.

- Eh bien ?

- Tu tiens absolument à le savoir ?

- Non », dit Mersault.

Il se retourna légèrement. L'homme regardait la nuque de Marthe sans que rien bougeât sur son visage. Il était assez beau avec de belles lèvres très rouges, mais des yeux sans expression, un peu à fleur de peau. Mersault sentit des flots de sang monter à ses tempes.

Devant son regard devenu noir, les brillantes couleurs de ce décor idéal où il vivait depuis quelques heures étaient soudain souillées de suie. Qu'avait-il besoin de l'entendre dire. Il en était sûr, cet homme avait couché avec Marthe. Et ce qui grandissait en Mersault comme une panique c'était l'idée de ce que cet homme pouvait se dire. Il le savait bien, lui qui avait pensé de même : « Tu peux toujours crâner... » à l'idée que cet homme, à la minute même, revoyait des gestes précis de Marthe et sa façon de mettre son bras sur ses yeux au moment du plaisir, à l'idée que cet homme aussi avait essayé d'écarter ce bras pour lire la levée tumultueuse des dieux sombres dans les yeux de la femme, Mersault sentait tout crouler en lui, et sous ses yeux fermés, pendant que la sonnerie du cinéma annonçait la reprise du spectacle, des pleurs de rage se gonflaient. Il oubliait Marthe qui avait été seulement le prétexte de sa joie, et maintenant le corps vivant de sa colère. Longtemps, Mersault tint ses yeux fermés, jusqu'au moment où il les rouvrit sur l'écran. Une voiture capotait et dans un grand silence de tout l'orchestre, seule, une des roues continuait à tourner lentement, entraînant dans son cercle entêté toute la honte et l'humiliation nées du cœur mauvais de Mersault. Mais en lui, un besoin de certitude lui faisait oublier sa dignité :

« Marthe, il a été ton amant ?

- Oui, dit-elle. Mais le film m'intéresse. »

Ce jour-là, Mersault commença de s'attacher à Marthe. Il l'avait connue quelques mois auparavant. Il avait été frappé par sa beauté et son élégance. Dans un visage un peu large mais régulier, elle avait des yeux dorés et des lèvres si parfaitement fardées, qu'elle semblait quelque déesse au visage peint. Une bêtise naturelle qui luisait dans ses yeux accusait encore son air lointain et impassible. Jusqu'ici chaque fois que Mersault avait lié avec une femme les premiers gestes qui engagent, conscient du malheur qui veut que l'amour et le désir s'expriment de la même façon, il songeait à la rupture avant d'avoir serré cet être dans ses bras. Mais Marthe était arrivée à un moment où Mersault se délivrait de tout et de lui-même. Le souci de liberté et d'indépendance ne se conçoit que chez un être qui vit encore d'espoir. Pour Mersault rien ne comptait alors. Et la première

fois que Marthe s'amollit dans ses bras et qu'il vit, dans les traits rendus flous par le rapprochement, les lèvres jusque-là immobiles comme des fleurs peintes s'animer et se tendre vers lui, il ne vit pas l'avenir à travers cette femme mais toute sa force de désir se fixa en elle et s'emplit de cette apparence. Les lèvres qu'elle lui tendait lui semblaient le message d'un monde sans passion et gonflé de désir, où son cœur se serait satisfait. Cela, il l'éprouva comme un miracle. Son cœur battait d'une émotion qu'il faillit prendre pour de l'amour. Et lorsqu'il sentit la chair pleine et élastique sous ses dents, c'est à une sorte de sauvage liberté qu'il mordit furieusement après l'avoir longtemps caressée de ses propres lèvres. Elle devint sa maîtresse le jour même. Après quelque temps, leur accord dans l'amour était parfait. Mais, la connaissant mieux, il avait perdu peu à peu l'intuition de cette étrangeté qu'il avait lue en elle et que, penché sur sa bouche, il cherchait encore à faire naître quelquefois. C'est ainsi que Marthe, habituée à la réserve et à la froideur de Mersault, n'avait jamais compris pourquoi dans un tramway chargé de monde il lui avait un jour demandé ses lèvres. Ahurie, elle les avait tendues. Et il les avait embrassées comme il aimait, les caressant d'abord de ses lèvres et les mordant avec lenteur. « Qu'est-ce qui te prend ? » lui avait-elle dit ensuite. Il avait eu le sourire qu'elle aimait, le sourire bref qui répond et il avait dit : « J'ai envie de me tenir mal » - pour rentrer ensuite dans son silence. Elle ne comprenait pas non plus le vocabulaire de Patrice. Après l'amour, à ce moment où dans le corps libéré et détendu le cœur sommeille, plein seulement de l'affection tendre qu'on porte à un chien gracieux, Mersault lui disait en souriant : « Bonjour, apparence. »

Marthe était dactylo. Elle n'aimait pas Mersault mais lui était attachée dans la mesure où il l'intriguait et la flattait. Depuis le jour où Emmanuel, que Mersault lui avait présenté, en avait dit : « Vous savez, c'est un type bien, Mersault. Il a quelque chose dans le ventre. Mais il la ferme. Alors, on s'y trompe », elle le regardait avec curiosité. Et comme il la rendait heureuse en amour, elle n'en demandait pas plus, s'accommodant au mieux de cet amant silencieux et peu bruyant qui ne lui réclamait jamais rien et la prenait quand elle voulait bien venir. Elle était seulement un peu gênée devant cet homme dont elle n'apercevait pas la faille.

Ce soir-là pourtant, au sortir du cinéma, elle comprit que quelque chose pouvait atteindre Mersault. Elle se tut toute la soirée et dormit chez lui. Il ne la toucha pas de la nuit. Mais à partir de ce moment, elle usa de son avantage. Elle lui avait déjà dit qu'elle avait eu des amants. Elle sut trouver les preuves nécessaires.

Le lendemain et contrairement à son habitude, elle vint chez lui en sortant de son travail. Elle le trouva endormi et s'assit au pied du lit de cuivre sans le réveiller. Il était en bras de chemise, et les manches retroussées laissaient voir le dessous blanc de l'avant-bras musclé et brun. Il respirait régulièrement, avec la poitrine et le ventre à la fois. Deux plis entre les sourcils lui donnaient l'expression de force et d'entêtement qu'elle lui connaissait bien. Ses cheveux retombaient en boucles sur son front très brun, au travers duquel se gonflait une veine. Et ainsi abandonné sur ses larges épaules, les bras le long du corps et l'une des jambes à demi repliée, il semblait un dieu solitaire et têtu, jeté endormi dans un monde étranger. Devant ses lèvres pleines et gonflées par le sommeil, elle le désira. Lui, à ce moment, ouvrit à demi les yeux et les refermant, dit sans colère :

« Je n'aime pas qu'on me regarde dormir. »

Elle lui sauta au cou et l'embrassa. Il resta immobile.

« Oh, chéri, encore une de tes lubies.

- Ne m'appelle pas chéri, tu veux. Je te l'ai déjà dit. »

Elle s'allongea contre lui et le regarda de profil.

« Je me demande à qui tu ressembles comme ça. »

Il remonta son pantalon et lui tourna le dos. Souvent Marthe, au cinéma, chez des étrangers, au théâtre, reconnaissait des gestes ou des tics de Mersault. En ceci d'ailleurs, il retrouvait l'influence qu'il avait sur elle, mais cette habitude qui le flattait souvent l'agaçait aujourd'hui. Elle se colla contre son dos et reçut dans le ventre et sur les seins toute la chaleur de son sommeil. Le soir tombait très vite et la chambre se noyait d'ombre. De l'intérieur de la maison, montaient des pleurs d'enfants battus, un miaulement, le claquement d'une porte. Les lampes de la rue éclairaient le balcon. Des tramways passaient rarement. Et après eux, l'odeur de quartier faite

d'anisette et de viande grillée montait dans la chambre en bouffées lourdes.

Marthe sentit le sommeil la gagner.

« Tu as l'air fâché, dit-elle. Déjà hier... c'est pour ça que je suis venue. Tu ne dis rien ? » Elle le secoua. Mersault resta immobile, il guettait dans le noir déjà épais la courbe brillante d'un soulier sous la table de toilette.

« Tu sais, dit Marthe, le type d'hier, eh bien, j'ai exagéré. Il n'a pas été mon amant.

- Non ? dit Mersault.

- Enfin, pas tout à fait. »

Mersault ne disait rien. Il voyait parfaitement les gestes, les sourires... Il serra les dents. Puis il se leva, ouvrit la fenêtre et revint s'asseoir sur le lit. Elle se blottit contre lui, passa la main entre deux boutons de sa chemise et lui caressa les seins.

« Combien as-tu eu d'amants ? dit-il enfin.

- Tu m'ennuies. »

Mersault se tut.

« Une dizaine », dit-elle.

Chez Mersault, le sommeil appelait la cigarette.

« Je les connais ? » dit-il en sortant son paquet.

Il voyait seulement une blancheur à la place du visage de Marthe.
« Comme dans l'amour », pensait-il.

« Quelques-uns, oui. Dans le quartier. »

Elle frottait sa tête contre son épaule et prenait la voix de petite fille qui amollissait toujours Mersault.

« Écoute, petit », dit-il... (Il alluma sa cigarette.) « Comprends-moi. Tu vas me promettre de me dire leurs noms. Et pour les autres, ceux que je ne connais pas, tu vas me promettre encore, si nous les rencontrons, de me les montrer. »

Marthe se rejeta en arrière : « Ah non ! »

Une auto klaxonna brutalement sous les fenêtres de la chambre, une fois encore et deux fois, longuement. Le timbre du tram tinta au fond de la nuit. Sur le marbre de la toilette, le réveil avait un tic-tac froid. Mersault dit avec effort :

« Je te demande ça parce que je me connais. Si je ne sais pas, chaque type que je vais rencontrer, ça sera la même chose. Je me demanderai, j'imaginerai. C'est ça. J'imaginerai trop. Je ne sais pas si tu comprends. »

Elle comprenait à merveille. Elle dit les noms. Un seul était inconnu à Mersault. Le dernier était un jeune homme qu'il connaissait. C'était à celui-là qu'il pensait, car il le savait beau et fêté par les femmes. Ce qui le frappait dans l'amour c'était, pour la première fois du moins, l'intimité effroyable que la femme acceptait et le fait de recevoir en son ventre le ventre d'un inconnu. Dans cette sorte de laisser-aller, d'abandon et de vertige, il reconnaissait le pouvoir exaltant et sordide de l'amour. Et c'est cette intimité que d'abord il imaginait entre Marthe et son amant. À ce moment, elle se mit au bord du lit et mettant son pied gauche sur la cuisse droite, ôta un soulier puis l'autre et les laissa tomber, l'un couche sur le flanc, l'autre debout sur son haut talon. Mersault sentit sa gorge se serrer. Quelque chose dans l'estomac le rongait.

« C'est comme ça que tu faisais avec René ? » dit-il en souriant.

Marthe leva les yeux.

« Qu'est-ce que tu vas te mettre dans la tête, dit-elle. Il n'a été qu'une fois mon amant.

- Ah ! dit Mersault.

- Et d'ailleurs, je n'ai même pas enlevé mes souliers. »

Mersault se leva. Il la voyait renversée, habillée, sur un lit semblable à celui-ci, et donnée tout entière et sans réserves. Il cria : « Ferme ça » et marcha vers la fenêtre.

« Oh chéri ! » dit Marthe assise sur le lit, les pieds nus dans ses bas et sur le sol.

Mersault se calmait à regarder le jeu des lampes sur les rails. Jamais il ne s'était senti aussi près de Marthe. Et à comprendre que du même coup il s'ouvrait un peu plus à elle, l'orgueil lui brûlait les yeux. Il revint vers elle et, entre l'index replié et le pouce, prit sous l'oreille, la peau tiède du cou. Il sourit.

« Et ce Zagreus, qui est-il ? C'est le seul que je ne connaisse pas.

- Lui, dit Marthe en riant, je le vois encore. »

Mersault serra les doigts sur la peau.

« C'est mon premier, tu comprends. J'étais toute jeune. Il était un peu plus âgé. Maintenant il a les deux jambes coupées. Il vit tout seul. Alors je vais le voir des fois. C'est un type bien et instruit. Il lit tout le temps. À cette époque il était étudiant. Il est très gai. Un type, quoi. D'ailleurs il dit comme toi. Il me dit : " Viens ici, apparence ". »

Mersault réfléchit. Il lâcha Marthe qui se renversa sur le lit en fermant les yeux. Après un moment, il s'assit à côté d'elle et se penchant sur ses lèvres entrouvertes, chercha les signes de sa divinité d'animal et l'oubli d'une souffrance qu'il jugeait indigne. Mais il quitta sa bouche sans aller plus loin.

En raccompagnant Marthe, elle lui parla de Zagreus : « Je lui ai parlé de toi, dit-elle. Je lui ai dit que mon chéri était très beau et très fort. Alors il m'a dit qu'il aimerait te connaître. Parce que, comme il dit : Il Ça m'aide à bien respirer de voir un beau corps. »

- Encore un compliqué celui-là », dit Mersault.

Marthe voulait lui faire plaisir et crut le moment venu de placer la petite scène de jalousie qu'elle méditait et qu'elle pensait lui devoir en quelque sorte.

« Oh, il l'est moins que tes amies.

- Quels amis ? dit Mersault, sincèrement étonné.

- Les petites bourriques, tu sais ? »

Les petites bourriques, c'étaient Rose et Claire, des étudiantes de

Tunis que Mersault avait connues et avec lesquelles il entretenait la seule correspondance de sa vie. Il sourit et prit Marthe par la nuque. Ils marchèrent longtemps. Marthe habitait près du champ de manœuvres. La rue était longue et brillait de toutes ses fenêtres dans la partie supérieure, tandis que le bas, tous magasins fermés, était noir et sinistre.

« Dis, chéri, tu ne les aimes pas, ces petites bourriques, hein ?

- Oh non », dit Mersault.

Ils marchaient, la main de Mersault sur la nuque de Marthe, recouverte par la chaleur des cheveux.

« Tu m'aimes », dit Marthe sans transition.

Mersault soudain s'anima et rit très fort.

« Voilà une question bien grave.

- Réponds.

- Mais à notre âge, on n'aime pas, voyons. On se plait, c'est tout. C'est plus tard, quand on est vieux et impuissant qu'on peut aimer. À notre âge, on croit qu'on aime. C'est tout, quoi. »

Elle parut triste, mais il l'embrassa : « Au revoir chéri », dit-elle. Mersault revint par les rues noires. Il marchait vite et sensible au jeu des muscles de sa cuisse le long de l'étoffe lisse du pantalon, il songea à Zagreus et à ses jambes coupées. Il eut le désir de le connaître et il décida de demander à Marthe de le présenter.

La première fois que Mersault vit Zagreus, il fut exaspéré. Pourtant Zagreus avait tenté d'atténuer ce qu'a de gênant pour l'imagination la rencontre de deux amants d'une même femme en présence de celle-ci. À cet effet, il avait tenté de rendre Mersault complice en traitant Marthe de « bonne fille » et en riant très fort. Mersault était resté buté. Il le dit brutalement à Marthe dès qu'ils se retrouvèrent seuls.

« Je n'aime pas les demi-portions. Ça me gêne. Ça m'empêche de penser. Et encore moins les demi-portions qui crânent.

- Oh toi, répondit Marthe qui n'avait pas compris, si on

t'écoutait... »

Mais par la suite, ce rire jeune qui chez Zagreus d'abord l'avait exaspéré retint son attention et son intérêt. Aussi bien la jalousie mal déguisée qui guidait Mersault dans son jugement avait disparu en voyant Zagreus. À Marthe qui évoquait en toute innocence le temps où elle avait connu Zagreus, il conseilla :

« Ne perds pas ton temps. Je ne peux pas être jaloux d'un type qui n'a plus de jambes. Pour peu que je pense à vous deux, je le vois comme un gros ver sur toi. Alors tu comprends, ça me fait marrer. Te fatigue pas, mon ange. »

Et par la suite il retourna seul chez Zagreus. Ce dernier parlait vite et beaucoup, riait, puis se taisait. Mersault se sentait bien dans la grande pièce où Zagreus se tenait, entre ses livres et ses cuivres

marocains, le feu et ses reflets sur le visage discret du bouddha khmer sur la table de travail. Il écoutait Zagreus. Ce qui le frappait chez l'infirme, c'est qu'il réfléchissait avant de parler. Pour le reste, la passion contenue, la vie ardente qui animait ce tronc ridicule suffisait à retenir Mersault et à faire naître en lui quelque chose qu'avec un peu plus d'abandon il aurait pu prendre pour de l'amitié.

Cahiers Albert Camus. I.
La mort heureuse.

Première partie : MORT NATURELLE

CHAPITRE IV

[Retour à la table des matières](#)

Ce dimanche après-midi, après avoir beaucoup parlé et plaisanté, Roland Zagreus se tenait en silence près du feu dans son grand fauteuil roulant, émergeant de ses couvertures blanches. Mersault, appuyé contre la bibliothèque, regardait le ciel et la campagne, à travers les rideaux de soie blanche des fenêtres. Il était venu sous une mince pluie fine et, craignant d'arriver trop tôt, avait erré pendant une heure dans la campagne. Le temps était sombre et, sans entendre le vent, Mersault voyait cependant les arbres et les feuillages se tordre en silence dans le petit vallon. Du côté de la rue une voiture de laitier passa dans un grand vacarme de fer et de bois. Presque aussitôt la pluie se mit à tomber avec violence et inonda les fenêtres. Avec toute cette eau comme une huile épaisse sur les vitres, le bruit creux et lointain des sabots du cheval plus sensible maintenant que le vacarme de la voiture, l'averse sourde et persistante, cet homme-potiche auprès du feu et le silence de la

pièce, tout prenait un visage de passé dont la sourde mélancolie pénétrait le cœur de Mersault, comme tout à l'heure l'eau ses souliers humides, et le froid ses genoux mal protégés par une étoffe mince. Quelques instants auparavant l'eau vaporisée qui descendait, ni brume ni pluie, avait lavé son visage comme une main légère et mis à nu ses yeux largement cernés. Maintenant il regardait le ciel du fond duquel des nuages noirs arrivaient sans cesse, bientôt effacés et bientôt remplacés. Le pli de son pantalon avait disparu et avec lui la chaleur et la confiance qu'un homme normal promène avec lui dans un monde qui est fait pour lui. C'est pour cela qu'il se rapprocha du feu et de Zagreus, s'asseyant en face de lui, un peu dans l'ombre de la haute cheminée et toujours devant le ciel. Zagreus le regarda, détourna les yeux et lança dans le feu une boule de papier qu'il tenait dans sa main gauche. De ce mouvement comme toujours ridicule, Mersault reçut le malaise que lui donnait la vue de ce corps à moitié vivant seulement. Zagreus sourit mais ne dit rien. Et soudain il pencha son visage vers lui. Les flammes luisaient sur sa joue gauche seulement, mais quelque chose dans sa voix et son regard se chargeait de chaleur

« Vous avez l'air fatigué », dit-il.

Par pudeur Mersault répondit seulement : « Oui, je m'ennuie », et après un temps se redressa, marcha vers la fenêtre et ajouta en regardant au-dehors : « J'ai envie de me marier, de me suicider, ou de m'abonner à L'Illustration. Un geste désespéré, quoi. »

L'autre sourit :

« Vous êtes pauvre, Mersault. Ça explique la moitié de votre dégoût. Et l'autre moitié, vous la devez à l'absurde consentement que vous apportez à la pauvreté. »

Mersault lui tournait toujours le dos et regardait les arbres sous le vent. Zagreus lissa de la main la couverture qui couvrait ses jambes.

« Vous savez. Un homme se juge toujours à l'équilibre qu'il sait apporter entre les besoins de son corps et les exigences de son esprit. Vous, vous êtes en train de vous juger, et salement, Mersault.

Vous vivez mal. En barbare. » Il tourna la tête vers Patrice : « Vous aimez conduire une auto, n'est-ce pas ?

- Oui.
- Vous aimez les femmes ?
- Lorsqu'elles sont belles.
- C'est ce que je voulais dire. » Zagreus se retourna vers le feu.

Après un moment il commença : « Tout ça... » Mersault se retourna et appuyé contre les vitres qui fléchissaient un peu derrière lui, il attendit la fin de la phrase. Zagreus resta muet. Une mouche précoce vibra contre la vitre. Mersault se retourna, l'emprisonna sous sa main puis la libéra. Zagreus le regardait et lui dit avec une hésitation :

« Je n'aime pas parler sérieusement. Parce qu'alors, il n'y a qu'une chose dont on puisse parler : la justification qu'on apporte à sa vie. Moi, je ne vois pas comment je pourrais justifier à mes yeux mes jambes mutilées.

- Moi non plus », dit Mersault sans se retourner.

Le rire frais de Zagreus éclata soudain. « Merci. Vous ne me laisserez aucune illusion. » Il changea de ton : « Mais vous avez raison d'être dur. Pourtant il y a une chose que je voudrais vous dire. » Et sérieux il se tut. Mersault vint s'asseoir en face de lui.

« Écoutez, répéta Zagreus, et regardez-moi. On m'aide à faire mes besoins. Et après on me lave et on m'essuie. Pire, je paie quelqu'un pour ça. Et bien je ne ferai jamais un geste pour abrégé une vie à laquelle je crois tant. J'accepterais pis encore, aveugle, muet, tout ce que vous voudrez, pourvu seulement que je sente dans mon ventre cette flamme sombre et ardente qui est moi et moi vivant. Je ne songerai qu'à remercier la vie pour m'avoir permis de brûler encore. » Zagreus se rejeta en arrière, un peu essoufflé. On le voyait moins maintenant, seulement un reflet livide que ses couvertures laissaient sur son menton. Il dit alors : « Et vous, Mersault, avec votre corps, votre seul devoir est de vivre et d'être heureux.

- Ne me faites pas rire, dit Mersault. Avec huit heures de bureau. Ah ! si j'étais libre ! »

Il s'était animé en parlant et, comme parfois, l'espoir le reprenait, plus fort aujourd'hui de se sentir aidé. Une confiance lui venait de pouvoir enfin faire confiance. Il se calma un peu, commença à écraser une cigarette et reprit plus posément : « Il y a quelques années, j'avais tout devant moi, on me parlait de ma vie, de mon avenir. Je disais oui. Je faisais même ce qu'il fallait pour ça. Mais alors déjà, tout ça m'était étranger. M'appliquer à l'impersonnalité, voilà ce qui m'occupait. Ne pas être heureux, "contre ". Je m'explique mal, mais vous comprenez, Zagreus.

- Oui, dit l'autre.

- Maintenant encore, si j'avais le temps... Je n'aurais qu'à me laisser aller. Tout ce qui m'arriverait par surcroît, eh bien, c'est comme la pluie sur un caillou. Ça le rafraîchit et c'est déjà très beau. Un autre jour, il sera brûlant de soleil. Il m'a toujours semblé que c'est exactement ça, le bonheur. »

Zagreus avait croisé les mains. Dans le silence qui suivit, la pluie sembla redoubler et les nuages se gonflèrent dans une brume indistincte. La pièce s'assombrit un peu plus comme si le ciel y déversait son chargement d'ombres et de silences. Et l'infirmier dit avec intérêt :

« Un corps a toujours l'idéal qu'il mérite. Cet idéal du caillou, si j'ose dire, il faut pour le soutenir un corps de demi-dieu.

- C'est vrai, dit Mersault un peu surpris, mais n'exagérons rien. J'ai fait beaucoup de sports, voilà tout. Et je suis capable d'aller très loin dans la volupté. »

Zagreus réfléchit.

« Oui, dit-il. Tant mieux pour vous. Connaître les limites de son corps, c'est ça la vraie psychologie. D'ailleurs ça n'a pas d'importance. Nous n'avons pas le temps d'être nous-mêmes. Nous n'avons que le temps d'être heureux. Mais est-ce que ça vous ennuerait de me préciser votre idée d'impersonnalité ?

- Non », dit Mersault qui se tut.

Zagreus but une gorgée de son thé et abandonna sa tasse pleine. Il

buvait très peu, ne voulant uriner qu'une fois par jour. À force de volonté, il arrivait presque toujours à réduire la charge d'humiliations que lui apportait chaque journée. « Il n'y a pas de petites économies. C'est un record comme un autre », avait-il dit un jour à Mersault. Quelques gouttes d'eau tombèrent pour la première fois dans la cheminée. Le feu gémit. La pluie redoublait sur les vitres. Quelque part une porte claqua. Sur la route d'en face des autos filaient comme des rats luisants. Une d'elles klaxonna longuement et, à travers le vallon, le son creux et lugubre élargit encore les espaces humides du monde, jusqu'à ce que son souvenir même devînt pour Mersault une composante du silence et de la détresse de ce ciel.

« Je vous demande pardon, Zagreus, mais il y a longtemps que je n'ai plus parlé de certaines choses. Alors, je ne sais plus, ou pas bien. Quand je regarde ma vie et sa couleur secrète, j'ai en moi comme un tremblement de larmes. Comme ce ciel. Il est à la fois pluie et soleil, midi et minuit. Ah Zagreus ! Je pense à ces lèvres que j'ai baisées, à l'enfant pauvre que j'ai été, à la folie de vie et d'ambition qui m'emporte à certains moments. Je suis tout cela à la fois. Je suis sûr qu'il est des moments où vous ne me reconnaîtriez pas. Extrême dans le malheur, démesuré dans le bonheur, je ne sais pas dire.

- Vous jouez sur plusieurs plans à la fois ?

- Oui, mais pas en amateur, dit Mersault avec véhémence là. Chaque fois que je songe à ce cheminement de douleur et de joie en moi, je sais bien, et avec quel emportement, que la partie que je joue est la plus sérieuse, la plus exaltante de toutes. »

Zagreus souriait.

« Vous avez donc quelque chose à faire ? »

Mersault dit violemment :

« J'ai ma vie à gagner. Mon travail, ces huit heures que d'autres supportent, m'en empêchent. »

Il se tut et alluma la cigarette qu'il avait tenue jusqu'ici entre ses doigts.

« Et pourtant, dit-il avant d'éteindre son allumette si j'avais assez de force et de patience... » Il souffla sur son allumette et écrasa le

bout charbonneux sur le dos de sa main gauche. « ... Je sais bien jusqu'à quel degré de vie j'arriverais. Je ne ferais pas de ma vie une expérience. Je serais l'expérience de ma vie... Oui, je sais bien quelle passion me gonflerait de toute sa force. Avant j'étais trop jeune. Je me mettais au milieu. Aujourd'hui, dit-il, j'ai compris qu'agir et aimer et souffrir c'est vivre en effet, mais c'est vivre dans la mesure où l'on est transparent et accepte son destin, comme le reflet unique d'un arc-en-ciel de joies et de passions qui est le même pour tous.

- Oui, dit Zagreus, mais vous ne pouvez pas vivre ainsi en travaillant...

- Non, parce que je suis en état de révolte, et ça c'est mauvais. »

Zagreus se tut. La pluie avait cessé, mais dans le ciel la nuit avait remplacé les nuages et l'ombre maintenant était à peu près complète dans la pièce. Seul le feu éclairait les visages luisants de l'infirmier et de Mersault. Zagreus, longtemps silencieux, regarda Patrice, dit seulement : « Beaucoup de douleurs attendent ceux qui vous aiment... » et s'arrêta surpris devant le bond soudain de Mersault, qui la tête dans l'ombre dit violemment : « L'amour qu'on me porte ne m'oblige à rien.

- C'est vrai dit Zagreus, mais je constatais. Vous resterez seul un jour, voilà tout. Mais asseyez-vous et écoutez-moi. Ce que vous m'avez dit m'a frappé. Une chose surtout parce qu'elle confirme tout ce que mon expérience d'homme m'a appris. Je vous aime beaucoup, Mersault. À cause de votre corps d'ailleurs. C'est lui qui vous a appris tout ça. Aujourd'hui il me semble que je peux vous parler à cœur ouvert. »

Mersault se rassit lentement et son visage rentra dans la lumière déjà plus rouge d'un feu qui tirait à sa fin. Soudain dans le carré de la fenêtre on sentit derrière les rideaux de soie comme une ouverture dans la nuit. Quelque chose se détendait derrière les vitres. Une lueur laiteuse entra dans la pièce et Mersault reconnut sur les lèvres ironiques et discrètes du bodhisattva et sur les cuivres ciselés le visage familier et fugitif des nuits d'étoiles et de lune qu'il aimait tant. C'était comme si la nuit avait perdu sa doublure de nuages et brillait maintenant dans son éclat tranquille. Sur la route, les autos

filaient moins vite. Dans le fond du vallon, un émoi soudain prépara les oiseaux au sommeil. On entendait des pas devant la maison et dans cette nuit comme un lait sur le monde, les bruits sonnaient plus vastes et plus clairs. Entre le feu rougeoyant, la palpitation du réveil de la pièce, et la vie secrète des objets familiers qui l'entouraient, une poésie fugitive se tissait qui préparait Mersault à recevoir d'un autre cœur, dans la confiance et l'amour, ce qu'allait dire Zagreus. Il se renversa un peu sur son fauteuil et c'est devant le ciel qu'il écouta l'étrange histoire de Zagreus.

« Je suis certain, commença-t-il, qu'on ne peut être heureux sans argent. Voilà tout. Je n'aime ni la facilité ni le romantisme. J'aime à me rendre compte. Eh bien, j'ai remarqué que chez certains êtres d'élite il y a une sorte de snobisme spirituel à croire que l'argent n'est pas nécessaire au bonheur. C'est bête, c'est faux, et dans une certaine mesure, c'est lâche.

« Voyez-vous, Mersault, pour un homme bien né, être heureux ça n'est jamais compliqué. Il suffit de reprendre le destin de tous, non pas avec la volonté du renoncement, comme tant de faux grands hommes, mais avec la volonté du bonheur. Seulement, il faut du temps pour être heureux. Beaucoup de temps. Le bonheur lui aussi est une longue patience. Et dans presque tous les cas, nous usons notre vie à gagner de l'argent, quand il faudrait, par l'argent, gagner son temps. Ça, c'est le seul problème qui m'ait jamais intéressé. Il est précis. Il est net. »

Zagreus s'arrêta et ferma les yeux. Mersault regardait le ciel obstinément. Un moment, les bruits de la route et de la campagne devinrent distincts et Zagreus reprit sans se presser :

« Oh ! je sais bien que la plupart des hommes riches n'ont aucun sens du bonheur. Mais ce n'est pas la question. Avoir de l'argent, c'est avoir du temps. Je ne sors pas de là. Le temps s'achète. Tout s'achète. Être ou devenir riche, c'est avoir du temps pour être heureux quand on est digne de l'être. »

Il regarda Patrice :

« À vingt-cinq ans, Mersault, j'avais déjà compris que tout être ayant le sens, la volonté et l'exigence du bonheur avait le droit d'être

riche. L'exigence du bonheur me paraissait ce qu'il y a de plus noble au cœur de l'homme. À mes yeux, tout se justifiait par elle. Un cœur pur y suffisait. »

Zagreus qui regardait toujours Mersault parla soudain plus lentement, d'une voix froide et dure comme s'il voulait tirer Mersault de son apparente distraction. « À vingt-cinq ans, j'ai commencé ma fortune. Je n'ai pas reculé devant l'escroquerie. Je n'aurais reculé devant rien. En quelques années, j'avais réalisé toute ma fortune liquide. Vous rendez-vous compte, Mersault, près de deux millions. Le monde s'ouvrait à moi. Et avec le monde, la vie que je rêvais dans la solitude et l'ardeur... » Après un temps, Zagreus reprit plus sourdement : « La vie que j'aurais eue, Mersault, sans l'accident qui emporta mes jambes presque aussitôt. Je n'ai pas su finir ... Et maintenant, voilà. Vous comprenez bien, n'est-ce pas, que je n'aie pas voulu vivre d'une vie diminuée. Depuis vingt ans, mon argent est là, près de moi. J'ai vécu modestement. À peine ai-je écorné la somme. » Il passa ses mains dures sur ses paupières et dit un peu plus bas : « Il ne faut jamais salir la vie avec des baisers d'infirmes. »

À ce moment, Zagreus avait ouvert le petit bahut qui touchait la cheminée et montré un gros coffre d'acier bruni avec sa clef. Sur le coffre il y avait une lettre blanche et un gros revolver noir. Au regard involontairement curieux de Mersault, Zagreus avait répondu par un sourire. C'était très simple. Les jours où il sentait trop la tragédie qui l'avait privé de sa vie, il posait devant lui cette lettre, qu'il n'avait pas datée, et qui faisait part de son désir de mourir. Puis il posait l'arme sur la table, approchait le revolver et y plaquait son front, y roulait ses tempes, apaisait sur le froid du fer la fièvre de ses joues. Il restait alors un long moment ainsi, laissant errer ses doigts le long de la gâchette, maniant le cran d'arrêt, jusqu'à ce que le monde se tut autour de lui et que, somnolent déjà, tout son être se blottît dans la sensation d'un fer froid et salé dont pouvait sortir la mort. À sentir ainsi qu'il lui suffirait de dater sa lettre et de tirer, à éprouver l'absurde facilité de la mort, son imagination était assez vive pour lui représenter dans toute son horreur ce que signifiait la négation de la vie pour lui, et il emportait dans son demi-sommeil tout son désir de brûler encore dans la dignité et le silence. Puis, se

réveillant tout à fait, la bouche pleine d'une salive déjà amère, il léchait le canon de l'arme, y introduisait sa langue et râlait enfin d'un bonheur impossible.

« Bien sûr, j'ai raté ma vie. Mais j'avais raison alors : tout pour le bonheur, contre le monde qui nous entoure de sa bêtise et de sa violence. » Zagreus rit enfin et ajouta : « Voyez-vous, Mersault, toute la bassesse et la cruauté de notre civilisation se mesure à cet axiome stupide que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. »

Il était maintenant très tard. Mersault en jugeait mal. Sa tête grouillait d'une excitation fiévreuse. Il avait dans la bouche la chaleur et l'âcreté des cigarettes qu'il avait fumées. La lumière autour de lui était toujours complice. Pour la première fois depuis son récit il regarda dans la direction de Zagreus : « Je crois que je comprends », dit-il.

L'infirmier, fatigué de son long effort, respirait sourdement. Après un silence, il dit cependant avec peine :

« Je voudrais en être sûr. Ne me faites pas dire que l'argent fait le bonheur. J'entends seulement que pour une certaine classe d'êtres le bonheur est possible (à condition d'avoir du temps) et qu'avoir de l'argent c'est se libérer de l'argent. »

Il était tassé sur sa chaise et sous ses couvertures. La nuit s'était refermée sur elle-même et, maintenant, Mersault ne voyait presque plus Roland. Un long silence suivit, et Patrice, voulant rétablir les contacts, s'assurer dans l'ombre de la présence de cet homme, dit en se levant et comme à tâtons :

« C'est un beau risque à courir.

- Oui, dit l'autre sourdement. Et il vaut mieux parier sur cette vie que sur l'autre. Pour moi, bien sûr, c'est une autre affaire. »

« Une loque, pensa Mersault. Un zéro dans le monde. »

« Depuis vingt ans je n'ai pas pu faire l'expérience d'un certain bonheur. Cette vie qui me dévore, je ne l'aurais pas connue tout à fait, et ce qui m'effraie dans la mort c'est la certitude qu'elle m'apportera que ma vie a été consommée sans moi. En marge, vous

comprenez ?

Sans transition, un rire très jeune sortit de l'ombre :

« Ça veut dire, Mersault, qu'au fond, et dans mon état, j'ai encore de l'espoir. »

Mersault fit quelques pas vers la table.

« Pensez à tout cela, dit Zagreus, pensez à tout cela. »

L'autre dit seulement :

« Puis-je donner de la lumière ?

- S'il vous plaît. »

Les ailes du nez et les yeux ronds de Roland sortirent plus pâles dans la lumière rayonnante. Il respirait avec force. Au geste de Mersault lui tendant la main, il répondit en secouant la tête et en riant trop fort. « Ne me prenez pas trop au sérieux. Ça m'agace, toujours, vous savez, l'air tragique que prennent les gens devant mes jambes coupées. »

« Il se fout de moi », pensa l'autre.

« Ne prenez au tragique que le bonheur. Pensez-y bien, Mersault, vous avez un cœur pur. Pensez-y. » Puis il le regarda dans les yeux et après un temps : « Et vous avez aussi deux jambes, ce qui ne gêne rien. »

Il sourit alors et agita une sonnette :

« Sauvez-vous, mon petit, j'ai mon pipi à faire. »

Cahiers Albert Camus. I.
La mort heureuse.

Première partie : MORT NATURELLE

CHAPITRE V

[Retour à la table des matières](#)

En rentrant chez lui ce dimanche soir, toutes ses pensées tournées vers Zagreus, avant de pénétrer dans sa chambre, Mersault entendit des gémissements qui venaient de l'appartement de Cardona, le tonnelier. Il frappa. On ne lui répondit pas. Les plaintes continuaient. Il entra sans hésiter. Le tonnelier était roulé en boule sur son lit et pleurait avec de grands hoquets d'enfant. À ses pieds, il y avait la photographie d'une vieille femme. « Elle est morte », dit-il à Mersault, dans un grand effort. C'était vrai, mais il y avait longtemps de cela.

Il était sourd, à demi muet, méchant et brutal. Jusqu'ici il avait vécu avec sa sœur. Mais, lassée de sa méchanceté et de son despotisme, elle s'était réfugiée auprès de ses enfants. Et lui était resté seul, aussi désarmé que peut l'être un homme qui doit faire son ménage et sa cuisine pour la première fois. Sa sœur avait raconté leurs démêlés à Mersault qu'elle avait rencontré un jour dans la rue.

Lui avait trente ans, était petit, assez beau. Depuis son enfance, il avait vécu avec sa mère. Elle était le seul être qui lui inspirât, plus superstitieuse que fondée, quelque crainte. Il l'avait aimée avec son âme fruste, c'est-à-dire avec rudesse et élan à la fois, et la meilleure preuve de son affection était dans sa façon de taquiner la vieille femme en articulant à grands frais les pires grossièretés sur les curés et l'Église. S'il était resté si longtemps avec sa mère, c'est aussi qu'il n'avait inspiré d'attachement sérieux à aucune femme. De rares aventures ou la maison publique l'autorisaient cependant à se dire un homme.

La mère mourut. À partir de ce moment, il vécut avec sa sœur. Mersault leur avait loué la chambre qu'ils occupaient. Seuls tous les deux, ils peinaient et gravissaient une longue vie sale et noire. C'est avec difficulté qu'ils pouvaient se parler. Aussi passaient-ils des journées entières sans échanger un seul mot. Mais elle était partie. Il était trop orgueilleux pour se plaindre et lui demander de revenir : il vivait seul. Le matin, il mangeait au restaurant, le soir chez lui avec de la charcuterie. Il lavait son linge et ses gros bleus d'ouvrier. Mais il laissait sa chambre dans la plus poisseuse des saletés. Quelquefois, cependant, au début, le dimanche, il prenait un chiffon et tentait de mettre un peu d'ordre dans les pièces. Mais des naïvetés d'homme, une casserole sur la cheminée naguère fleurie et ornée, révélaient l'abandon dans lequel tout était tenu. Ce qu'il appelait mettre de l'ordre consistait à cacher le désordre, à dissimuler ce qui traînait derrière des coussins ou à ranger sur le buffet les objets les plus hétéroclites. Au demeurant, il avait fini par se lasser, ne faisait même plus son lit et couchait avec son chien sur les couvertures sales et puantes. Sa sœur avait dit à Mersault : « Il fait le malin dans les cafés. Mais la propriétaire m'a dit qu'elle l'avait vu pleurer en lavant son linge. » Et c'était un fait que, pour endurci qu'il fût, une terreur prenait cet homme à certaines heures et lui faisait mesurer l'étendue de son abandon. C'était bien sûr par pitié qu'elle vivait avec lui, disait-elle à Mersault. Mais il l'empêchait de voir l'homme qu'elle aimait. À leur âge, pourtant, ça n'avait plus grande importance. C'était un homme marié. Il apportait à son amie des fleurs qu'il avait cueillies dans les haies de banlieue, des oranges et des liqueurs qu'il gagnait à la foire. Certes, il n'était pas beau. Mais la beauté ne se

mange pas en salade, et il était si brave. Elle tenait à lui qui tenait à elle. Est-ce autre chose, l'amour ? Elle lui lavait son linge et s'efforçait de le tenir propre. Il avait l'habitude de porter des mouchoirs pliés en triangle et noués autour du cou : elle lui faisait des mouchoirs très blancs et c'était une de ses joies.

Mais l'autre, le frère, ne voulait pas qu'elle reçoive son ami. Il lui fallait le voir en secret. Elle l'avait reçu une fois. Surpris, ç'avait été une affreuse rixe. Le mouchoir en triangle était resté après leur départ dans un coin sale de la pièce et elle s'était réfugiée chez son fils. Mersault pensait à ce mouchoir devant la chambre sordide qui s'offrait à ses yeux.

À l'époque, on avait plaint pourtant le tonnelier d'être si seul. Il avait parlé à Mersault d'un mariage possible. Il s'agissait d'une femme plus âgée. Et sans doute était-elle tentée par l'espoir de caresses jeunes et robustes... Elle les eut avant le mariage. Au bout de quelque temps, son amant renonça à ce projet, déclarant qu'il la trouvait trop vieille. Et il fut seul dans cette petite maison du quartier. Peu à peu la saleté l'encercla, l'assiégea, vint battre son lit, puis le submergea de manière indélébile. La maison était trop laide. Et pour un homme pauvre qui ne se plait pas chez lui, il est une maison plus accessible, riche, illuminée et toujours accueillante : c'est le café. Ceux de ce quartier étaient particulièrement vivants. Il y régnait cette chaleur de troupeau qui est le dernier refuge contre les terreurs de la solitude et ses vagues aspirations. L'homme muet y élut domicile. Mersault l'y voyait tous les soirs. Grâce à eux il retardait le plus possible le moment du retour. En eux il retrouvait sa place parmi les hommes. Ce soir-là, sans doute, les cafés n'avaient pas suffi. Et rentrant chez lui, il avait dû sortir cette photographie et réveiller avec elle les résonances du passé mort. Il retrouva celle qu'il avait aimée et taquinée. Dans la chambre hideuse, seul devant l'inutilité de sa vie, rassemblant ses dernières forces, il avait pris conscience du passé qui avait été son bonheur. Il fallait le croire du moins, et qu'à la conjonction de ce passé et de son misérable présent une étincelle de divin jaillit puisqu'il s'était mis à pleurer.

Comme chaque fois qu'il se trouvait devant une manifestation brutale de la vie, Mersault était sans force et plein de respect

devant cette douleur de bête. Il s'assit sur les couvertures sales et froissées et mit la main sur l'épaule de Cardona. Devant lui, sur la toile cirée de la table, il y avait en désordre une lampe à alcool, une bouteille de vin, des miettes de pain, un morceau de fromage et une caisse à outils. Au plafond des toiles d'araignées. Mersault qui n'était jamais entré dans cette chambre depuis la mort de sa mère, mesurait à la saleté et à la misère poisseuse qui l'emplissaient le chemin parcouru par cet homme. La fenêtre qui donnait sur la cour était fermée. L'autre à peine entrouverte. La lampe à pétrole, dans la suspension entourée d'un jeu de cartes en miniature, jetait sa lumière ronde et tranquille sur la table, les pieds de Mersault et de Cardona et une chaise un peu en avant du mur qui leur faisait face. Cardona cependant avait pris la photo dans ses mains et la regardait, et l'embrassant encore, disait de sa voix d'infirme : « Pauvre maman. » Mais c'était lui qu'il plaignait ainsi. Elle était enterrée dans le cimetière hideux que Mersault connaissait bien, à l'autre bout de la ville.

Il voulut partir. Il dit en articulant pour se faire comprendre :

« Il-faut-pas-rester-comme-ça.

- J'ai plus de travail », dit l'autre péniblement, et, tendant la photo, il dit d'une voix entrecoupée : « Je l'aimais », et Mersault traduisit : « Elle m'aimait. » « Elle est morte » et il comprit : « Je suis seul. » - « Je lui avais fait ce petit tonneau pour sa fête. » Sur la cheminée il y avait un petit tonneau de bois verni garni de cercles de cuivre et d'un robinet brillant. Mersault lâcha l'épaule de Cardona qui se laissa aller sur les oreillers crasseux. De dessous le lit sortit un soupir profond et une odeur écoeurante. Le chien sortit lentement, en creusant les reins. Et il posa sur les genoux de Mersault sa tête aux longues oreilles et aux yeux dorés. Mersault regardait le petit tonneau. Dans la chambre sordide où cet homme respirait à force, avec la chaleur du chien sous ses doigts, il fermait les yeux sur le désespoir qui pour la première fois depuis longtemps montait en lui comme une mer. Devant le malheur et la solitude, son cœur aujourd'hui disait : « Non. » Et dans la grande détresse qui l'emplissait, Mersault sentait bien que sa révolte était la seule chose

vraie en lui et que le reste était misère et complaisance. La rue qui hier vivait sous ses fenêtres se gonflait encore de ses bruits. Des jardins sous la terrasse monta une odeur d'herbes. Mersault offrit une cigarette à Cardona et tous deux fumèrent sans parler. Les derniers trams passèrent et avec eux les souvenirs encore vivants des hommes et des lumières. Cardona s'endormit et bientôt ronfla de tout son nez plein de larmes. Le chien, roulé en boule aux pieds de Mersault, remuait parfois et gémissait sous ses rêves. À chaque mouvement, son odeur montait vers Mersault. Lui était appuyé contre le mur, et tentait de comprimer en son cœur la révolte de la vie. La lampe fumait, charbonnait, et s'éteignit enfin avec une horrible odeur de pétrole. Mersault somnolait et se réveilla les yeux fixés sur la bouteille de vin. Dans un grand effort il se leva, alla vers la fenêtre du fond et s'immobilisa. Du cœur de la nuit montaient vers lui des appels et des silences. Aux limites du monde qui sommeillait ici, un bateau appela longuement les hommes au départ et aux recommencements.

Le lendemain, Mersault tuait Zagreus, rentrait chez lui, et dormait toute une après-midi. Il se réveillait avec la fièvre. Et le soir, toujours couché, il fit venir le docteur du quartier qui le reconnut grippé. Un employé de son bureau venu aux nouvelles, emporta sa demande de congé. Quelques jours après, tout s'était arrangé : un article, une enquête. Tout justifiait le geste de Zagreus. Marthe vint voir Mersault et dit en soupirant : « Il y a des jours où on voudrait être à sa place. Mais des fois, il faut plus de courage pour vivre que pour se tuer. » Une semaine après, Mersault s'embarquait pour Marseille. Pour tout le monde, il allait se reposer en France. De Lyon, Marthe reçut une lettre de rupture dont seul son amour-propre souffrit. En même temps, il lui annonçait qu'une situation exceptionnelle lui était offerte en Europe centrale. Marthe lui écrivit sa souffrance en poste restante. Cette lettre ne parvint jamais à Mersault qui, le lendemain de son arrivée à Lyon, eut un violent accès de fièvre et sauta dans un train pour Prague. Pourtant, Marthe lui annonçait qu'après plusieurs jours de morgue on avait enterré Zagreus et qu'il avait fallu beaucoup de coussins pour caler son tronc dans la bière.

Cahiers Albert Camus. I.
La mort heureuse.

Deuxième partie

LA MORT CONSCIENTE

[Retour à la table des matières](#)

Cahiers Albert Camus. I.

La mort heureuse.

Deuxième partie : LA MORT CONSCIENTE

CHAPITRE I

[Retour à la table des matières](#)

« Je voudrais une chambre », dit l'homme en allemand.

Le portier, devant un tableau charge de clefs, était séparé du hall par une large table. Il examina celui qui venait d'entrer, un grand imperméable gris jeté sur les épaules et qui parlait en détournant la tête.

« Certainement, monsieur. Pour une nuit ?

- Non, je ne sais pas.

- Nous avons des chambres à dix-huit, vingt-cinq et trente couronnes. »

Mersault regardait la petite rue de Prague qu'on voyait à travers la porte vitrée de l'hôtel. Les mains dans les poches, il était tête nue sous ses cheveux mêlés. À quelques pas, on entendait grincer les tramways qui descendaient l'avenue Wenceslas.

« Quelle chambre désirez-vous, monsieur ?

- N'importe laquelle », dit Mersault, le regard toujours fixe sur la porte vitrée. Le portier prit une clef sur le tableau et la tendit à Mersault.

« Chambre no 12 », dit-il.

Mersault sembla se réveiller.

« Combien, cette chambre ?

- Trente couronnes.

- C'est trop cher. Je voudrais une chambre à dix-huit couronnes. »

L'homme, sans dire un mot, prit une nouvelle clef et montra à Mersault l'étoile de cuivre qui y pendait - « Chambre no 34. »

Assis dans sa chambre, Mersault enleva sa veste, tira un peu sa cravate, sans la défaire, et retroussa machinalement les manches de sa chemise. Il avança vers la glace au-dessus du lavabo, à la rencontre d'un visage aux traits tirés, un peu hâlé aux endroits que ne noircissait pas une barbe de plusieurs jours. Ses cheveux dépeignés dans la course du train, retombaient en désordre sur son front jusqu'à deux plis profonds entre les sourcils qui donnaient à son regard une sorte d'expression sérieuse et tendre dont il fut frappé. Il pensa seulement alors à regarder autour de lui la misérable chambre qui faisait son seul bien et au-delà de laquelle il ne voyait plus rien. Sur une écoeurante tapisserie à grosses fleurs jaunes sur fond gris, toute une géographie de crasse dessinait de gluants univers de misère. Derrière l'énorme radiateur, des coins gras et boueux. Le commutateur était brisé et laissait voir ses contacts de cuivre. Au-dessus d'un lit de milieu à lamelles, un fil verni de crasse, où séchaient de vieux restants de mouches, laissait pendre une ampoule sans abat-jour qui collait aux doigts. Mersault inspecta les draps qui étaient propres. Il prit ses objets de toilette dans la valise et un à un les disposa sur le lavabo. Puis il s'apprêta à se laver les mains, mais ferma le robinet à peine ouvert, et alla ouvrir la fenêtre sans rideaux. Elle donnait sur une arrière-cour avec lavoir et sur des murs troués de petites fenêtres. À l'une d'elles séchaient des linges. Mersault se coucha et s'endormit aussitôt. Il s'éveilla en sueur, débraillé, et

tourna un moment dans sa chambre. Puis il alluma une cigarette et assis, la tête vide, il regarda les plis de son pantalon froissé. Dans sa bouche se mêlait l'amertume du sommeil et de la cigarette. Il regarda sa chambre une nouvelle fois en se grattant les côtes sous sa chemise. Une affreuse douceur lui venait à la bouche devant tant d'abandon et de solitude. À se sentir si loin de tout et même de sa fièvre, à éprouver si clairement ce qu'il y a d'absurde et de misérable au fond des vies les mieux préparées, dans cette chambre, se levait devant lui le visage honteux et secret d'une sorte de liberté qui naît du douteux et de l'interlope. Autour de lui des heures flasques et molles et le temps tout entier clapotait comme de la vase.

On frappa à la porte violemment et, secoué, Mersault se souvint qu'il avait été réveillé par des coups semblables. Il ouvrit et se trouva devant un petit vieux au poil roux, écrasé sous les deux valises de Mersault qui, sur lui, paraissaient énormes. Il étouffait de colère et ses dents clairsemées laissaient passer une bave gonflée d'injures et de récriminations. Mersault se souvint alors de la poignée brisée qui rendait la plus grosse valise si incommode à porter. Il voulut s'excuser, mais ne sut comment dire qu'il ne savait pas que le porteur fût si vieux. Le petit vieux l'interrompit :

« C'est quatorze couronnes.

- Pour un jour de consigne ? » s'étonna Mersault.

Il comprit alors dans les longues explications qu'on lui fournit que le vieux avait pris un taxi. Mais il n'osa pas dire que lui-même l'aurait aussi bien pris dans ce cas, et paya par lassitude. La porte refermée, Mersault sentit des larmes inexplicables lui gonfler la poitrine. Une horloge très proche sonna quatre heures. Il avait dormi deux heures. Il s'en rendait compte, il n'était séparé de la rue que par la maison qui lui faisait face et il sentait le gonflement sourd et mystérieux de la vie qui s'y écoulait. Il valait mieux sortir. Mersault se lava les mains très longuement. Pour limer ses ongles, il s'assit à nouveau sur le bord du lit et manœuvra régulièrement la lime. Deux ou trois avertisseurs résonnèrent dans la cour si brutalement que Mersault regagna la fenêtre. Il vit alors que sous la maison un passage en voûte menait à la rue. C'était comme si toutes les voix de la rue, toute la vie inconnue de l'autre côté des maisons, les bruits des hommes qui ont une

adresse, une famille, des dissentiments avec un oncle, des préférences à table, une maladie chronique, le fourmillement des êtres dont chacun avait sa personnalité, comme de grands battements pour toujours séparés du cœur monstrueux de la foule, s'infiltraient dans le passage et montaient tout le long de la cour pour éclater comme des bulles dans la chambre de Mersault. À se sentir si poreux, si attentif à chaque signe du monde, Mersault sentit la fêlure profonde qui l'ouvrait à la vie. Il alluma une autre cigarette et s'habilla fébrilement. En boutonnant son veston la fumée vint piquer ses paupières. Il retourna au lavabo, s'essuya les yeux et voulut se peigner. Mais son peigne avait disparu. Le sommeil avait mêlé ses cheveux, et c'est en vain qu'il tenta de les rajuster. Il descendit tel quel, les cheveux sur le visage, et par-derrière tout hérissés. Il se sentait encore plus diminué. Une fois dans la rue, il fit le tour de l'hôtel pour déboucher devant le petit passage qu'il avait remarqué. Il s'ouvrait sur la place de la vieille mairie et dans le soir un peu lourd qui descendait sur Prague, les flèches gothiques de la mairie et de la vieille église de Tyn se découpaient en noir. Une foule nombreuse circulait sous les petites rues en arcades. Mersault, devant chacune des femmes qui passaient, guettait le regard qui lui eût permis de se croire encore capable de jouer le jeu délicat et tendre de la vie. Mais les gens en bonne santé ont une manière d'art naturel pour éviter les regards fiévreux. Mal rasé, dépeigné, aux yeux une expression d'animal inquiet, son pantalon froissé comme son col de chemise, il avait perdu cette merveilleuse assurance que donne un complet bien coupé ou le volant d'une voiture. La lumière devenait cuivrée et le jour s'attardait encore sur l'or des dômes baroques qu'on voyait au fond de la place. Il se dirigea vers l'un d'eux, entra dans l'église et, saisi par la vieille odeur, s'assit sur un banc. La voûte était parfaitement obscure, mais les ors des chapiteaux versaient une eau dorée et mystérieuse qui coulait dans les cannelures des colonnes jusqu'au visage bouffi des anges et des saints ricanants. Une douceur, oui, il y avait là une douceur, mais si amère que Mersault se rejeta sur le seuil et, debout sur les marches, respira l'air maintenant plus frais de la nuit, où il allait s'enfoncer. Un instant encore, et il vit la première étoile s'allumer, pure et dénudée, entre les flèches de la Tyn.

Il se mit à la recherche d'un restaurant à bon marché. Il s'enfonça dans des rues plus noires et moins peuplées. Sans qu'il ait plu dans la journée le sol était détrempé, et Mersault devait éviter les flaques noires entre les pavés rares. Puis une petite pluie fine se mit à tomber. Les rues animées n'étaient sans doute pas loin, puisque les crieurs de journaux s'entendaient jusqu'ici qui annonçaient le Narodni Politika. Lui, pendant ce temps, tournait en rond. Il s'arrêta soudain. Une étrange odeur venait à lui du fond de la nuit. Piquante, aigrelette, elle réveillait en lui toutes ses puissances d'angoisse. Il la sentait sur sa langue, au fond de son nez et sur ses yeux. Elle était loin, puis au coin de la rue, et entre le ciel maintenant obscurci et les pavés gras et gluants, elle était là, comme le sortilège mauvais des nuits de Prague. Il avança vers elle qui, au fur et à mesure, devenait plus réelle, l'envahissait tout entier, piquait ses yeux de larmes et le laissait sans défense. Au coin d'une rue, il comprit : une vieille femme vendait des concombres trempés dans du vinaigre et c'était leur odeur qui avait saisi Mersault. Un passant s'arrêta, acheta un concombre que la vieille enroula dans un papier. Il fit quelques pas et, devant Mersault, ouvrit son paquet, mordit à pleines dents dans le concombre dont la chair déchirée et ruisselante laissa s'exhaler l'odeur encore plus puissante. Mal à l'aise, Mersault s'appuya contre un pilier et respira un long moment tout ce que le monde lui offrait d'étrange et de solitaire à cette minute. Puis il partit et entra sans réfléchir dans un restaurant d'où sortait un air d'accordéon. Il descendit quelques marches, s'arrêta au milieu de l'escalier, se trouva dans un caveau assez sombre rempli de lueurs rouges. Sans doute avait-il l'air étrange puisque l'accordéon joua plus sourdement, que les conversations s'arrêtèrent et que les consommateurs se tournèrent vers lui. Dans un coin, des filles mangeaient avec des lèvres très grasses. Les autres consommateurs buvaient la bière brune et douceâtre de Tchécoslovaquie. Beaucoup fumaient sans consommer. Mersault gagna une table assez longue, occupée par un seul homme. Grand et maigre, le poil jaune, tassé sur sa chaise, les mains dans les poches, il serrait des lèvres gercées autour d'un bout d'allumette déjà tout gonflé de salive, le suçait avec un bruit désagréable ou le faisait passer d'un coin de la bouche à l'autre. Quand Mersault s'assit, l'homme bougea à peine, se cala contre le

mur, fit aller son allumette du côté de l'arrivant et plissa imperceptiblement les yeux. À ce moment, Mersault vit une étoile rouge à sa boutonnière.

Mersault mangea peu et vite. Il n'avait pas faim. L'accordéon jouait maintenant plus distinctement, et l'homme qui le maniait regardait fixement le nouvel arrivant. À deux reprises celui-ci chargea ses yeux de défi et tenta de soutenir son regard. Mais sa fièvre l'avait affaibli. L'homme le regardait toujours. Brusquement, une des filles éclata de rire, l'homme à l'étoile rouge suça fortement son allumette où se gonfla une petite bulle de salive, et le musicien, sans cesser de regarder Mersault, arrêta la danse animée qu'il jouait pour entamer une mélodie lente et grasse de toute une poussière de siècles. À ce moment la porte s'ouvrit devant un nouveau client. Mersault ne le vit pas, mais dans l'ouverture s'enfila prestement l'odeur de vinaigre et de concombre. Elle emplit d'un coup le caveau sombre, mêlée à la mélodie mystérieuse de l'accordéon, gonflant la bulle de salive sur l'allumette de l'homme, rendant les conversations soudain plus significatives, comme si des limites de la nuit qui dormait sur Prague tout le sens d'un vieux monde méchant et douloureux était venu se réfugier dans la chaleur de cette salle et de ces hommes. Mersault qui mangeait une marmelade trop sucrée, projeté soudain tout au bout de lui-même, sentit que la fêlure qu'il portait en lui craquait et l'ouvrait plus grand à l'angoisse et à la fièvre. Il se leva brusquement, appela le garçon, ne comprit rien à ses explications, et paya trop largement en apercevant à nouveau le regard du musicien toujours ouvert et fixé sur lui. Il gagna la porte, dépassa l'homme, et s'aperçut que celui-ci contemplait toujours la table qu'il venait de quitter. Il comprit alors qu'il était aveugle, gravit les marches et, ouvrant la porte, tout entier jeté dans l'odeur toujours présente, avança par des rues courtes vers le fond de la nuit.

Des étoiles brillaient au-dessus des maisons. Il devait être près du fleuve dont il entendait le chant sourd et puissant. Devant une petite grille dans un mur épais, recouvert de caractères hébreux, il comprit qu'il était dans le quartier juif. Au-dessus du mur, retombaient les branches d'un saule à l'odeur sucrée. À travers la grille, on apercevait des grosses pierres brunes enfouies dans les herbes.

C'était le vieux cimetière juif de Prague. À quelques pas de là, Mersault se retrouva, courant, sur la vieille place de l'hôtel de ville. Près de son hôtel, il dut s'appuyer contre un mur et vomit avec effort. Avec toute la lucidité que donne l'extrême faiblesse, il retrouva sa chambre sans une erreur, se coucha, et s'endormit aussitôt.

Le lendemain, il fut éveillé par les crieurs de journaux. Le temps était lourd encore, mais on devinait le soleil derrière les nuages. Mersault, quoique un peu faible, se sentait mieux. Mais il songeait à la longueur de la journée qui s'annonçait. À vivre ainsi en présence de lui-même, le temps prenait son extension la plus extrême et chacune des heures de la journée lui semblait contenir un monde. Avant tout, il fallait éviter des crises comme celle de la veille. Le mieux était de visiter la ville avec méthode. En pyjama, il s'assit à sa table et se fit un emploi du temps systématique qui devait occuper chacune de ses journées pendant une semaine. Cloîtres et églises baroques, musées et vieux quartiers, il n'oublia rien. Puis il fit sa toilette, s'aperçut alors qu'il avait oublié de s'acheter un peigne et descendit, comme la veille, dépeigné et taciturne, devant le portier dont il remarqua en plein jour les cheveux hérissés, l'air ahuri et la veste à laquelle le deuxième bouton manquait. Au sortir de l'hôtel il fut saisi par un air puéril et tendre d'accordéon. L'aveugle de la veille, au coin de la vieille place, accroupi sur ses talons, maniait son instrument avec la même expression vide et souriante, comme délivré de lui-même et tout entier inscrit dans le mouvement d'une vie qui le dépassait. Au coin de la rue, Mersault tourna et retrouva l'odeur de concombres. Avec elle, son angoisse.

Cette journée fut ce que devaient être celles qui suivirent. Mersault se levait tard, visitait cloîtres et églises, cherchait refuge dans leur odeur de cave et d'encens puis, revenu au jour, retrouvait sa peur secrète avec les marchands de concombres qu'on rencontrait à tous les coins de rue. C'est à travers cette odeur qu'il voyait les musées et comprenait la profusion et le mystère du génie baroque qui remplissait Prague de ses ors et de sa magnificence. La lumière dorée qui luisait doucement sur les autels au fond de la pénombre lui

semblait prise au ciel cuivré fait de brumes et de soleil, si fréquent au-dessus de Prague. La quincaillerie des volutes et des macarons, le décor compliqué qu'on eût dit en papier doré, si émouvant dans sa ressemblance avec les crèches d'enfant que l'on dresse à Noël, Mersault en éprouvait le grandiose, le grotesque et l'ordonnance baroque, comme un romantisme fiévreux, puéril et grandiloquent par quoi l'homme se défend contre ses propres démons. Le dieu qu'on adorait ici était celui qu'on craint et qu'on honore, non celui qui rit avec l'homme devant les jeux chaleureux de la mer et du soleil. Sorti de l'odeur fine de poussière et de néant qui régnait sous les voûtes sombres, Mersault se retrouvait sans patrie. Tous les soirs il se rendait au cloître des moines tchèques, à l'ouest de la ville. Dans le jardin du cloître les heures s'envolaient avec les pigeons, les cloches battaient doucement sur l'herbe mais c'était encore sa fièvre qui parlait à Mersault. Du même coup cependant, le temps passait. Mais alors c'était l'heure où églises et monuments sont déjà fermés et les restaurants pas encore ouverts. Là était le danger. Mersault se promenait sur les bords de la Vltava chargés de jardins et d'orchestres dans le jour finissant. De petits bateaux remontaient le fleuve de barrage en barrage. Mersault remontait avec eux, quittait le bruit assourdissant et le bouillonnement d'une écluse, retrouvait peu à peu la paix et le silence du soir, puis marchait à nouveau à la rencontre d'un grondement qui s'enflait jusqu'au vacarme. Arrivé au nouveau barrage, il regardait de petits canots de couleur essayer vainement de passer le barrage sans se renverser jusqu'à ce que l'un d'eux ayant passé le point dangereux des clameurs s'élevassent au-dessus du bruit des eaux. Toute cette eau descendant avec son chargement de cris, de mélodies, et d'odeurs de jardins, pleine des lueurs cuivrées du ciel couchant et des ombres contorsionnées et grotesques des statues du pont Charles, apportait à Mersault la conscience douloureuse, et ardente d'une solitude sans ferveur où l'amour n'avait plus de part. Et s'arrêtant devant le parfum d'eaux et de feuilles qui montait jusqu'à lui, la gorge serrée, il imaginait des larmes qui ne venaient pas. Il eût suffi d'un ami, ou de bras ouverts. Mais les larmes s'arrêtaient à la frontière du monde sans tendresse où il était plongé. D'autres fois, traversant le pont Charles, toujours à cette heure du soir, il se promenait dans le quartier du Hradschin,

au-dessus du fleuve, désert et silencieux à quelques pas des rues les plus animées de la ville. Il errait parmi ces grands palais, longeait d'immenses cours dallées, le long de grilles travaillées, autour de la cathédrale. Entre les grands murs des palais ses pas résonnaient dans le silence. Un bruit sourd montait de la ville jusqu'à lui. Il n'y avait pas de marchand de concombres dans ce quartier, mais quelque chose d'oppressant dans ce silence et cette grandeur. Si bien que Mersault finissait toujours par redescendre vers l'odeur ou la mélodie qui faisait désormais toute sa patrie. Il mangeait dans le restaurant qu'il avait découvert et qui, pour lui, demeurait du moins familier. Il avait sa place auprès de l'homme à l'étoile rouge, qui venait seulement le soir, buvait un demi et mâchonnait son allumette. Au dîner, encore, l'aveugle jouait et Mersault mangeait vite, payait et regagnait son hôtel vers un sommeil d'enfant fiévreux qui ne lui manqua pas une seule nuit.

Chaque jour, Mersault songeait à partir et chaque jour, enfoncé un peu plus dans l'abandon, sa volonté de bonheur le guidait un peu moins. Il y avait quatre jours qu'il était à Prague et il n'avait pas encore acheté le peigne dont il sentait l'absence tous les matins. Il avait cependant le sentiment confus d'un manque et c'était cela qu'il attendait obscurément. Un soir, il se dirigeait vers son restaurant par la petite rue où le premier soir il avait rencontré l'odeur. Déjà il la sentait venir lorsqu'un peu avant le restaurant, sur le trottoir d'en face, quelque chose l'arrêta et le fit s'approcher. Un homme était étendu sur le trottoir, les bras croisés et la tête retombant sur la joue gauche - Trois ou quatre personnes se tenaient appuyées au mur, semblant attendre quelque chose, très calmes cependant. L'une fumait, les autres parlaient à voix basse. Mais un homme en bras de chemise, le veston sur le bras, un feutre rejeté en arrière, mimait autour du corps une danse sauvage, sorte de pas indien, martelé et harcelant. Au-dessus, la lumière très faible d'un réverbère éloigné se composait avec la lueur sourde qui venait du restaurant à quelques pas. Cet homme dansant sans arrêt, ce corps aux bras croisés, ces spectateurs si calmes, cet ironique contraste et ce silence inusité, il y avait là, enfin faite de contemplation et d'innocence, parmi les jeux un peu oppressants de l'ombre et de la lumière, une minute d'équilibre passé laquelle il semblait à Mersault que tout

s'écroulerait dans la folie. Il approcha encore. La tête du mort baignait dans du sang. C'était sur la plaie que la tête s'était retournée et reposait maintenant. Dans ce coin reculé de Prague, entre la lumière rare sur le pavé un peu gras, les longs glissements mouillés d'autos qui passaient à quelques pas de là, l'arrivée lointaine de tramways sonores et espacés, la mort se révélait douce et insistante et c'est son appel même et son souffle humide que sentit Mersault au moment où il partit à grands pas sans se retourner. Soudain, l'odeur vint le frapper, qu'il avait oubliée : il entra dans le restaurant et se mit à sa table. L'homme était là, mais sans son allumette. Il sembla à Mersault qu'il voyait quelque chose d'égaré dans son regard. Il chassa la stupide idée qui se présentait à lui. Mais tout tournait dans sa tête. Avant de rien commander, il s'enfuit brusquement, courut jusqu'à son hôtel et se jeta sur son lit. Une pointe aiguë lui brûlait la tempe. Le cœur vide et le ventre serré, sa révolte éclatait. Des images de sa vie lui gonflaient les yeux. Quelque chose en lui clamait après des gestes de femmes, des bras qui s'ouvrent et des lèvres tièdes. Du fond des nuits douloureuses de Prague, dans des odeurs de vinaigre et des mélodies puériles, montait vers lui le visage angoissé du vieux monde baroque qui avait accompagné sa fièvre. Respirant avec peine, avec des yeux d'aveugle et des gestes de machine il s'assit sur son lit. Le tiroir de la table de nuit était ouvert et tapissé d'un journal anglais dont il lut tout un article. Puis il se rejeta sur son lit. La tête de l'homme était tournée sur la plaie et dans cette plaie on eût pu mettre des doigts. Il regarda ses mains et ses doigts, et des désirs d'enfant se levaient dans son cœur. Une ferveur ardente et secrète se gonflait en lui avec des larmes et c'était une nostalgie de villes pleines de soleil et de femmes, avec des soirs verts qui ferment les blessures. Les larmes crevèrent. En lui s'élargissait un grand lac de solitude et de silence sur lequel courait le chant triste de sa délivrance.

Cahiers Albert Camus. I.

La mort heureuse.

Deuxième partie : LA MORT CONSCIENTE

CHAPITRE II

[Retour à la table des matières](#)

Dans le train qui l'emmenait vers le nord, Mersault considérait ses mains. Il faisait un ciel d'orage où la course du train mettait une ruée de nuages bas et lourds. Mersault était seul dans ce wagon surchauffé. Il était parti précipitamment dans la nuit et, seul maintenant devant la matinée sombre, il laissait entrer en lui toute la douceur de ce paysage de Bohême, où l'attente de la pluie entre les grands peupliers soyeux et de lointaines cheminées d'usines mettaient comme une envie de larmes. Puis il regardait la plaque blanche aux trois inscriptions : « Nicht hinauslehnen, E pericoloso sporgersi, Il est dangereux de se pencher au-dehors. » De là, ses mains, bêtes vivantes et farouches sur ses genoux, appelaient ses regards. L'une, la gauche, était longue et souple, l'autre noueuse et musclée. Il les connaissait, les reconnaissait et dans le même temps les sentait distinctes, comme capables d'actions où sa volonté n'eût

point pris de part. L'une d'elles vint s'appuyer à son front et faire obstacle à la fièvre qui battait à ses tempes. L'autre glissa le long de son veston et vint prendre dans sa poche une cigarette, rejetée aussitôt qu'il eut pris conscience de cette envie de vomir qui le laissait sans forces. Revenues sur ses genoux, ses mains s'abandonnèrent et, les paumes en forme de coupe, elles offrirent à Mersault le visage de sa vie, retournée à l'indifférence et offerte à qui la voudrait prendre.

Il voyagea pendant deux jours. Mais cette fois, ce n'était pas un instinct de fuite qui le poussait. La monotonie même de cette course le comblait. Ce wagon qui le menait à travers la moitié de l'Europe le gardait entre deux mondes. Il venait de le prendre et l'allait quitter. Il le tirait hors d'une vie dont il voulait effacer jusqu'au souvenir pour le mener au seuil d'un monde nouveau où le désir serait roi. Pas une seule fois Mersault ne s'ennuya. Il restait dans son coin, rarement dérangé, regardait ses mains, puis le paysage, et réfléchissait. Il prolongea volontairement son voyage jusqu'à Breslau, faisant effort seulement aux douanes pour changer de billet. Il voulait rester encore en face de sa liberté. Il était fatigué et ne se sentait pas la force de bouger. Il recevait en lui les moindres parcelles de sa force et de ses espérances, les resserrait et les regroupait, en lui-même se refaisait lui-même et, du même coup, son destin à venir. Il aimait ces longues nuits où le train détail sur les rails glissants, le passage en trombe dans les petites gares où seule l'horloge est éclairée, le freinage subit avant le nid de lumières des grandes gares qu'on apercevait à peine qu'il avalait déjà le train et déversait dans les compartiments son or à profusion, sa lumière et sa chaleur. Des marteaux tintaient sur les roues, la locomotive s'ébrouait de toute sa vapeur, et le geste d'automate de l'employé abaissant son disque rouge relançait Mersault dans la course folle du train où seules veillaient sa lucidité et son inquiétude. À nouveau dans le compartiment le jeu croisé des ombres et des lumières, le recouvrement de noir et d'or. Dresde, Bautzen, Görlitz, Liegnitz. La longue nuit seul devant soi, avec tout son temps pour former les gestes d'une vie future, la lutte patiente avec l'idée qui s'échappe au tournant d'une gare, se laisse ressaisir et poursuivre, rejoint ses conséquences, et fuit encore devant la danse des fils luisant de pluie

et de lumières. Mersault recherchait le mot, la phrase qui formulerait l'espoir de son cœur, où se clorait son inquiétude. Dans l'état de faiblesse où il était, il avait besoin de formules. La nuit et le jour passaient dans cette lutte obstinée avec le verbe, l'image qui désormais feraient toute la couleur de son regard devant la vie, le rêve attendri ou malheureux qu'il faisait de son avenir. Il fermait les yeux. Il faut du temps pour vivre. Comme toute œuvre d'art, la vie exige qu'on y pense. Mersault pensait à sa vie et promenait sa conscience éperdue et sa volonté de bonheur dans un compartiment qui, en ces jours-là, fut pour lui dans l'Europe comme une de ces cellules où l'homme apprend à connaître l'homme à travers ce qui le dépasse.

Le matin du deuxième jour, et quoiqu'on fût en rase campagne, le train ralentit sensiblement. On était à quelques heures de Breslau, et le jour s'ouvrait sur la longue plaine de Silésie, sans un arbre, gluante de boue, sous un ciel couvert et gonflé de pluie. À perte de vue et à distances régulières, de grands oiseaux noirs aux ailes luisantes volaient par groupes à quelques mètres du sol, incapables de s'élever plus haut sous le ciel pesant comme une dalle. Ils tournaient en rond dans un vol lent et lourd, et parfois l'un d'eux quittait le groupe, rasait la terre, presque confondu avec elle, et s'éloignait d'un même vol gras, interminablement jusqu'à ce qu'il fût assez loin pour se détacher comme un point noir dans le ciel commençant. Mersault avait effacé de ses mains la buée de la vitre et il regardait avidement par les longues raies que ses doigts avaient laissées sur le verre. De la terre désolée au ciel sans couleur se levait pour lui l'image d'un monde ingrat où pour la première fois, il revenait enfin à lui-même. Sur cette terre, ramenée au désespoir de l'innocence, voyageur perdu dans un monde primitif, il retrouvait ses attaches et, le poing serré contre sa poitrine, le visage écrasé contre la vitre, il figurait son élan vers lui-même et vers la certitude des grandeurs qui dormaient en lui. Il eût voulu s'écraser dans cette boue, rentrer dans la terre par ce bain de glaise, et dressé sur la plaine sans limite, couvert de boue et les bras ouverts devant le ciel d'éponge et de suie, comme en face du symbole désespérant et splendide de la vie, affirmer sa solidarité avec le monde dans ce qu'il avait de plus repoussant et se déclarer complice de la vie jusque dans son

ingratitude et son ordure. L'immense élan qui le soulevait creva enfin pour la première fois depuis son départ. Mersault écrasa ses larmes et ses lèvres contre le verre froid. De nouveau la vitre se troubla, la plaine disparut.

Quelques heures après, il arrivait à Breslau. De loin la ville lui apparut comme une forêt de cheminées d'usines et de flèches de cathédrales. De près, elle était faite de briques et de pierres noires; des hommes en casquette à visière courte circulaient lentement. Il les suivit, passa la matinée dans un café ouvrier. Un jeune homme y jouait de l'harmonica : des airs d'une bonne et lourde bêtise qui reposaient l'âme. Mersault décida de redescendre vers le sud, après avoir acheté un peigne. Le lendemain, il était à Vienne. Il dormit une partie de la journée et la nuit tout entière. Au réveil, sa fièvre était complètement tombée. Il se gava d'œufs à la coque et de crème fraîche au petit déjeuner, et le cœur un peu barbouillé sortit dans une matinée traversée de soleil et de pluie. Vienne était une ville rafraîchissante : il n'y avait rien à visiter. La cathédrale Saint-Étienne, trop grande, l'ennuyait. Il lui préféra les cafés qui lui faisaient face et, pour le soir, un petit dancing près des rives du canal. Dans la journée il se promenait le long du Ring, dans le luxe des belles vitrines et des femmes élégantes. Il jouissait pour un temps de ce décor frivole et luxueux qui sépare l'homme de lui-même dans la ville la moins naturelle du monde. Mais les femmes étaient belles, les fleurs grasses et éclatantes dans les jardins, et sur le Ring, au soir tombant, dans la foule brillante et facile qui circulait, Mersault contemplait sur le sommet des monuments l'envol vain des chevaux de pierre dans le soir rouge. C'est alors qu'il se souvint de Rose et Claire ses amies. Pour la première fois depuis son départ il écrivit une lettre. C'était en vérité le trop-plein de son silence qui se déversait sur le papier :

Mes enfants,

Je vous écris de Vienne. Je ne sais ce que vous devenez. Moi je gagne ma vie en voyageant. J'ai vu d'un cœur amer beaucoup de choses belles. Ici, la beauté a fait place à la civilisation. C'est reposant. Je ne visite pas d'églises ou de lieux antiques. Je me

promène sur le Ring. Et le soir venu au-dessus des théâtres et des palais somptueux, l'élan aveugle des chevaux de pierre dans le rouge du couchant me met au cœur un singulier mélange d'amertume et de bonheur. Le matin je mange des œufs à la coque et de la crème fraîche. Je me lève tard, l'hôtel m'entoure de ses prévenances, je suis sensible au style des maîtres d'hôtel, gavé de bonne nourriture (ô cette crème fraîche). Il y a des spectacles et de jolies femmes. Il ne manque qu'un vrai soleil.

Que faites-vous ? Parlez de vous et du soleil au malheureux que rien ne retient nulle part et qui reste votre fidèle

Patrice Mersault.

Ce soir-là, ayant écrit, il retourna au dancing. Il avait retenu la soirée d'une des entraîneuses, Helen, qui savait un peu de français et comprenait son mauvais allemand. En sortant du dancing à deux heures du matin, il la reconduisit chez elle, fit l'amour le plus correctement du monde et se retrouva le matin, nu dans un lit étranger, contre le dos d'Helen, dont il admira avec désintéressement et bonne humeur les hanches longues et les larges épaules. Il partit sans vouloir la réveiller, et glissa un billet dans un de ses souliers. Au moment où il atteignait la porte il s'entendit appeler : « Mais, chéri, tu t'es trompé. » Il revint vers le lit. Il s'était trompé en effet. Connaissant mal la monnaie autrichienne, il avait laissé un billet de cinq cents shillings au lieu de cent shillings. « Non, dit-il en souriant, c'est pour toi. Tu as été très chic. » Le visage d'Helen taché de rousseur sous les cheveux blonds et emmêlés s'éclaira d'un sourire. Brusquement elle se mit debout sur le lit et l'embrassa sur les joues. Ce baiser, le premier sans doute qu'elle lui eût donné de bon cœur, fit jaillir en Mersault un élan d'émotion. Il la coucha et la borda, regagna la porte et la regarda en souriant. « Adieu », dit-il. L'autre ouvrit de grands yeux au-dessus du drap remonté sous le nez et le laissa disparaître sans trouver mot.

À quelques jours de là, Mersault reçut une réponse datée d'Alger :

Cher Patrice,

Nous sommes à Alger. Vos enfants seraient très heureuses de vous revoir. Si rien ne vous relie nulle part, venez donc à Alger, nous pouvons vous loger à la Maison. Nous on est heureux. On a un peu honte, bien sûr, mais c'est plutôt pour la convenance. C'est aussi rapport aux préjugés. Si ça vous dit d'être heureux, venez l'essayer ici. Ça vaut mieux que d'être sous-officier rengagé. Nous tendons nos fronts à vos paternels baisers.

Rose, Claire, Catherine.

P.-S. - Catherine proteste contre le mol paternel. Catherine habite avec nous. Ce sera, si vous le voulez bien, votre troisième fille.

Il décida de regagner Alger par Gênes. Comme d'autres ont besoin de solitude avant de prendre leurs grandes décisions et de jouer la partie essentielle d'une vie, lui, empoisonné de solitude et d'étrangeté, avait besoin de se retirer dans l'amitié et la confiance et de goûter une sécurité apparente avant de commencer son jeu.

Dans le train qui le menait à Gênes à travers l'Italie du Nord, il écoutait les mille voix qui en lui chantaient vers le bonheur. Dès le premier cyprès, droit sur la terre pure, il avait cédé. Il sentait encore sa faiblesse et sa fièvre. Mais quelque chose en lui avait molli, s'était détendu. Bientôt, à mesure que le soleil avançait dans la journée et qu'approchait la mer, sous le grand ciel rutilant et bondissant d'où coulaient sur les oliviers frémissants des fleuves d'air et de lumière, l'exaltation qui remuait le monde rejoignit l'enthousiasme de son cœur. Le bruit du train, le jacassement puéril qui l'entourait dans le compartiment bondé, tout ce qui riait et chantait autour de lui rythmait et accompagnait une sorte de danse intérieure qui le projeta, pendant des heures, immobile, aux quatre coins du monde et enfin le déversa, jubilant et interdit, dans Gênes assourdissante, qui crevait de santé devant son golfe et son ciel, où luttèrent jusqu'au soir le désir et la paresse. Il avait soif, faim

d'aimer, de jouir et d'embrasser. Les dieux qui le brûlaient le jetèrent dans la mer, dans un petit coin du port, où il goûta le goudron et le sel mélangés et perdit ses limites à force de nager. Il s'égara ensuite dans les rues étroites et pleines d'odeurs du vieux quartier, laissa les couleurs hurler pour lui, se consumer le ciel au-dessus des maisons sous son poids de soleil et se reposer à sa place les chats parmi les ordures et l'été. Il alla sur la route qui domine Gênes et laissa monter vers lui toute la mer chargée de parfums et de lumières, dans un long gonflement. En fermant les yeux, il étreignait la pierre chaude où il s'était assis, pour les rouvrir sur cette ville où l'excès de vie hurlait dans un exaltant mauvais goût. Dans les jours qui suivirent il aimait aussi s'asseoir sur la rampe qui descend au port, et à midi regardait passer les jeunes filles qui remontent des bureaux sur les quais. Chaussées de sandales, les seins libres dans des robes éclatantes et légères, elles laissaient Mersault la langue sèche et le cœur battant d'un désir où il retrouvait à la fois une liberté et une justification. Le soir c'étaient les mêmes femmes qu'il rencontrait dans les rues et qu'il suivait avec dans ses reins la bête chaude et lovée du désir qui remuait avec une douceur farouche. Pendant deux jours, il brûla dans cette inhumaine exaltation. Le troisième il quitta Gênes pour Alger.

Tout au long du voyage, contemplant les jeux de l'eau et de la lumière, le matin puis le cœur du jour et le soir sur la mer, il accorda son cœur aux lents battements du ciel et revint à lui-même. Il se méfiait de la vulgarité de certaines guérisons. Étendu sur le pont, il comprenait qu'il ne fallait pas s'endormir mais veiller, veiller contre les amis, contre le confort de l'âme et du corps. Il avait à construire son bonheur et sa justification. Et sans doute la tâche maintenant lui serait plus facile. À la paix étrange qui le pénétrait devant le soir soudain plus frais sur la mer, la première étoile lentement durcie dans le ciel où la lumière mourait verte, pour renaître jaune, il éprouvait qu'après ce grand tumulte et cet orage, ce qu'il avait d'obscur et de mauvais en lui se déposait pour laisser, transparente désormais, l'eau claire d'une âme revenue à la bonté et à la décision. Il voyait clair. Il avait longtemps espéré l'amour d'une femme. Et il n'était pas fait pour l'amour. À travers sa vie, le bureau des quais, sa chambre et ses sommeils, son restaurant et sa maîtresse, il avait poursuivi d'une

recherche unique un bonheur qu'au fond de lui, et comme tout le monde, il croyait impossible. Il avait joué à vouloir être heureux. Jamais il ne l'avait voulu d'une volonté consciente et délibérée. Jamais jusqu'au jour... Et à partir de ce moment, à cause d'un seul geste calculé en toute lucidité, sa vie avait change, et le bonheur lui semblait possible. Sans doute il avait enfanté dans les douleurs cet être neuf. Mais qu'était-ce au prix de la dégradante comédie qu'il jouait auparavant ? Il voyait, par exemple, que ce qui l'avait attaché à Marthe c'était la vanité plus que l'amour. Jusqu'à ce miracle des lèvres qu'elle lui tendait et qui n'était que l'étonnement joyeux d'une puissance qui se reconnaît et s'éveille à la conquête. Toute l'histoire de son amour c'était à la vérité le remplacement de cet étonnement initial par une certitude, de sa modestie par une vanité. Il avait aimé en elle ces soirs où ils apparaissaient au cinéma et où les regards se tournaient vers elle, ce moment où il la présentait au monde. Il s'aimait en elle et sa puissance et son ambition de vivre. Son désir même, le goût profond de toute sa chair venait peut-être de cet étonnement du début à posséder un corps particulièrement beau, à le dominer et à l'humilier. Maintenant, il savait qu'il n'était pas fait pour cet amour, mais pour l'amour innocent et terrible du dieu noir qu'il servait désormais.

Comme il arrive souvent, ce qu'il y avait de meilleur dans sa vie avait cristallisé autour de ce qu'il y avait de pire. Claire et ses amies, Zagreus et sa volonté de bonheur autour de Marthe. Il savait maintenant que c'était à sa volonté de bonheur de prendre le pas. Mais pour cela il comprenait que c'était au temps qu'il fallait s'accorder, qu'avoir son temps était à la fois la plus magnifique et la plus dangereuse des expériences. L'oisiveté n'est fatale qu'aux médiocres. Beaucoup ne peuvent même pas prouver qu'ils ne sont pas médiocres. Il avait conquis ce droit. Mais la preuve restait à faire. Une seule chose était changée. Il se sentait libre à l'égard de son passé, et de ce qu'il avait perdu. Il ne voulait que ce resserrement et cet espace clos en lui, cette lucide et patiente ferveur devant le monde. Comme un pain chaud qu'on presse et qu'on fatigue, il voulait seulement tenir sa vie entre ses mains. Comme dans ces deux longues nuits du train où il pouvait se parler et se préparer à vivre. Léchier sa vie comme un sucre d'orge, la former, l'aiguiser, l'aimer enfin. Là

était toute sa passion. Cette présence de lui-même à lui-même, son effort désormais était de la maintenir devant tous les visages de sa vie, même au prix d'une solitude qu'il savait maintenant si difficile à supporter. Il ne trahirait pas. Toute sa violence l'y aidait et le point où elle le portait, son amour l'y rejoignait comme une furieuse passion de vivre.

La mer se froissait lentement contre les flancs du navire. Le ciel se chargeait d'étoiles. Et Mersault, silencieux, se sentait des forces extrêmes et profondes pour aimer et admirer cette vie au visage de larmes et de soleil, cette vie dans le sel et la pierre chaude, il lui semblait qu'à la caresser toutes ses forces d'amour et de désespoir se conjugueraient. Là étaient sa pauvreté et sa richesse unique. C'était comme si, marquant zéro, il recommençait la partie mais avec la conscience de ses forces et la fièvre lucide qui le pressaient en face de son destin.

Et puis ce fut Alger, la lente arrivée au matin, la cascade éblouissante de la Kasbah au-dessus de la mer, les collines et le ciel, la baie aux bras tendus, les maisons parmi les arbres et l'odeur déjà proche des quais. Alors, Mersault s'aperçut que pas une seule fois depuis Vienne il n'avait songé à Zagreus comme à l'homme qu'il avait tué de ses mains. Il reconnut en lui cette faculté d'oubli qui n'appartient qu'à l'enfant, au génie et à l'innocent. Innocent, bouleversé par la joie, il comprit enfin qu'il était fait pour le bonheur.

Cahiers Albert Camus. I.

La mort heureuse.

Deuxième partie : LA MORT CONSCIENTE

CHAPITRE III

[Retour à la table des matières](#)

Patrice et Catherine prennent leur petit déjeuner au soleil, sur la terrasse. Catherine est en maillot de bain, le garçon, comme l'appellent ses amies, en slip, une serviette autour du cou. Ils mangent des tomates avec du sel, une salade de pommes de terre, du miel et des fruits en grande quantité. Ils mettent des pêches à refroidir dans de la glace et, les retirant, lèchent des gouttes de sueur au duvet des peaux veloutées. Ils font aussi des jus de raisin qu'ils boivent en levant la face vers le soleil pour brunir de visage (du moins Patrice qui sait qu'être brun l'avantage).

« Sens le soleil », dit Patrice, son bras tendu vers Catherine. Elle lèche le bras. « Oui, dit-elle, sens aussi. » Il sent, puis s'allonge en se caressant les côtes. Elle, de son côté, se met sur le ventre et fait tomber son maillot jusqu'aux reins.

« Je ne suis pas indécente ?

- Non », dit le garçon qui ne regarde pas.

Le soleil coule et s'attarde sur son visage. Les pores légèrement humides, il respire ce feu qui le déborde et l'endort. Catherine cuve son soleil, soupire et gérait :

« C'est bon, dit-elle.

- Oui », dit le garçon.

La maison s'accrochait au sommet d'une colline d'où on voyait la baie. Dans le quartier on l'appelait la maison des trois étudiantes. On y montait par un chemin très dur qui commençait dans les oliviers et finissait dans les oliviers. Dans son milieu, il faisait une sorte de palier, le long d'un mur gris couvert de dessins obscènes et d'invocations politiques dont la lecture redonnait du souffle au voyageur épuisé. Après, c'était encore les oliviers, les linges bleus du ciel entre les branches, et l'odeur des lentisques le long de prés roussis où séchaient des étoffes violettes, jaunes et rouges. On arrivait dans une grande détresse de sueur et de respiration, poussait une petite barrière bleue en évitant la griffe des bougainvillées et l'on avait encore à gravir un escalier raide comme une échelle, mais couvert d'une pénombre bleue où l'on calmait déjà sa soif. Rose, Claire, Catherine et le garçon l'appelaient la Maison devant le Monde. Tout entière ouverte sur le paysage, elle était comme une nacelle suspendue dans le ciel éclatant au-dessus de la danse colorée du monde. Depuis la baie à la courbe parfaite, tout en bas, une sorte d'élan brassait les herbes et le soleil, et portait les pins et les cyprès, les oliviers poussiéreux et les eucalyptus jusqu'au pied de la maison. Au cœur de cette offrande fleurissaient, suivant les saisons, des églantines blanches et des mimosas, ou ce chèvrefeuille qui des murs de la maison laissait monter ses parfums dans les soirs d'été. Linges blancs et toits rouges, sourires de la mer sous le ciel épinglé sans un pli d'un bout à l'autre de l'horizon, la Maison devant le Monde braquait ses larges baies sur cette foire des couleurs et des lumières. Mais, au loin, une ligne de hautes montagnes violettes rejoignait la baie par sa pente extrême et contenait cette ivresse dans son dessin lointain. Alors, personne ne se plaignait du chemin raide et de la fatigue. On avait chaque jour à conquérir sa joie.

À vivre ainsi devant le monde, à éprouver son poids, à voir tous les

jours son visage s'éclairer, puis s'éteindre pour le lendemain brûler de toute sa jeunesse, les quatre habitants de la maison avaient conscience d'une présence qui leur était à la fois un juge et une justification. Le monde, ici, devenait personnage, comptait parmi ceux dont nous prenons plus volontiers conseil, chez qui l'équilibre n'a pas tué l'amour. Ils le prenaient à témoin :

« Moi et le monde, disait Patrice à propos de rien, nous vous désapprouvons. »

Catherine, pour qui être nue signifiait se débarrasser des préjugés, profitait des absences du garçon pour se déshabiller sur la terrasse. Et restant à voir changer les couleurs du ciel, elle disait à table avec une manière d'orgueil sensuel :

« J'étais nue devant le monde.

- Oui, disait Patrice avec mépris, les femmes préfèrent naturellement leurs idées à leurs sensations. » Catherine alors bondissait parce qu'elle ne voulait pas être une intellectuelle. Et Rose et Claire avec ensemble :

« Tais-toi, Catherine, tu as tort. »

Car il était entendu que Catherine avait toujours tort, étant celle que tout le monde aimait de la même façon. Elle avait un corps pesant et dessiné, couleur de pain brûlé, et l'instinct animal de ce qu'il y a d'essentiel dans le monde. Nul mieux qu'elle ne démêlait le langage profond des arbres, de la mer et du vent.

« Cette petite, disait Claire, en mangeant sans arrêt, c'est une force de la nature. »

Puis tout le monde allait se chauffer au soleil et se taire. L'homme diminue la force de l'homme. Le monde la laisse intacte. Rose, Claire, Catherine et Patrice, aux fenêtres de leur maison, vivaient dans les images et l'apparence, consentaient à cette sorte de jeu qu'ils liaient entre eux, riaient à l'amitié comme à la tendresse, mais revenus devant la danse du ciel et de la mer, retrouvaient la couleur secrète de leur destin et se rencontraient enfin avec le plus profond d'eux-mêmes. Parfois, les chats venaient rejoindre les maîtres. Gula

s'avançait, perpétuellement offensée, noir point d'interrogation aux yeux verts, maigre et délicate, prise soudain de démence et se battant contre des ombres. « C'est une question de glandes internes », disait Rose. Puis elle riait, tout entière à son rire, sous ses cheveux bouclés, les yeux plissés et gais derrière les lunettes rondes, jusqu'à ce que Gula sautant sur elle (faveur spéciale), ses doigts errant sur le poil luisant, Rose s'adoucit, se détendit, et devenue chatte aux yeux tendres, calmât la bête avec des mains douces et fraternelles. Car les chats étaient la porte de sortie de Rose sur le monde, comme la nudité celle de Catherine. Claire préférait l'autre chat qui était Cali. Il était doux et niais comme son poil d'un blanc sale et se laissait martyriser. Claire au visage florentin se sentait alors l'âme magnifique. Silencieuse et renfermée, avec de brusques éclats, elle avait bon appétit. Et, la voyant grossir, Patrice la grondait :

« Vous nous dégoûtez, disait-il. Un être beau n'a pas le droit d'enlaidir. » Mais Rose intervenait : « Quand vous aurez fini de brimer cette enfant ! Mangez, ma sœur Claire. »

Et la journée tournait du levant au couchant autour des collines et sur la mer, parmi le soleil délicat. On rit, plaisante, fait des projets. Tout le monde sourit aux apparences et feint de s'y soumettre. Patrice allait du visage du monde aux faces graves et souriantes des jeunes femmes. Il s'étonnait parfois de cet univers surgi autour de lui. Confiance et amitié, soleil et maisons blanches, nuances à peine entendues, là naissaient des bonheurs intacts dont il mesurait l'exakte résonance. La Maison devant le Monde, disaient-ils entre eux, n'est pas une maison où l'on s'amuse mais une maison où l'on est heureux. Patrice le sentait bien lorsque le visage tourné vers le soir, tous laissaient entrer en eux, avec la dernière brise, l'humaine et dangereuse tentation de ne ressembler à rien.

Aujourd'hui après le bain de soleil, Catherine est partie au bureau.

« Mon cher Patrice, dit Rose soudain surgie, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. »

Dans la pièce-terrasse, le garçon, ce jour-là, est courageusement étendu sur un divan, un roman policier aux mains.

« Ma chère Rose, je vous écoute.

- C'est aujourd'hui votre tour de cuisine.

- Bon », dit Patrice sans bouger.

Rose s'en va, avec son cartable d'étudiante où elle met indifféremment les poivrons du déjeuner et le tome III de l'Histoire, ennuyeuse, de Lavisse. Patrice qui doit faire des lentilles flâne jusqu'à onze heures, contemple la grande pièce aux murs ocrés, meublée de divans et d'étagères, de masques verts, jaunes et rouges, de tentures grèges aux rayures tango, puis en hâte fait bouillir les lentilles à part, met de l'huile dans la cocotte, un oignon à revenir, une tomate, un bouquet garni, s'affaire et maudit Gula et Cali qui protestent de leur faim. Pourtant Rose leur a expliqué hier :

« Sachez, bêtes, a-t-elle dit, qu'en été il fait trop chaud pour avoir faim. »

À midi moins un quart, Catherine arrive, robe légère et sandales découvertes. Il lui faut une douche et un bain de soleil. Elle sera la dernière à table. Rose dira sévèrement : « Catherine, tu es insupportable. » L'eau siffle dans la salle de bains et voici Claire essoufflée :

« Vous faites des lentilles ? J'ai une recette très bien...

- Je sais. Je prends de la crème fraîche... vous repasserez, ma chère Claire. »

C'est un fait que les recettes de Claire commencent toujours par de la crème fraîche.

« Il a raison, dit Rose qui vient d'arriver.

- Oui, dit le garçon. Passons à table. »

Ils mangent dans une cuisine qui tient aussi bien du magasin d'accessoires. Il y a de tout et même un agenda pour noter les bons mots de Rose. Claire dit : « Soyons chics, mais simples » et mange son saucisson avec les doigts. Catherine arrive avec le retard convenable, ivre et dolente, les yeux pâles de sommeil. Elle n'a pas assez d'amertume dans l'âme pour penser à son bureau - huit heures qu'elle

enlève au monde et à sa vie pour les donner à une machine à écrire. Ses amies comprennent et songent à ce que serait leur vie amputée de ces huit heures. Patrice se tait.

« Oui, dit Rose, qui n'aime pas les attendrissements, au fond ça t'occupe. Et d'abord tu nous parles tous les jours de ton bureau. Nous t'enlevons la parole.

- Mais, soupire Catherine.

- Aux voix, dans ce cas. Un, deux, trois, tu as la majorité contre toi.

- Tu vois », dit Claire.

Les lentilles arrivent, trop sèches, et tous mangent en silence. Claire, lorsqu'elle fait la cuisine, la goûtant à table, ajoute toujours d'un air satisfait : « Mais c'est excellent ! » Patrice, qui a sa dignité, préfère se taire jusqu'au moment où tous éclatent de rire. Catherine mal inspirée aujourd'hui, mais qui voudrait obtenir la semaine de quarante heures, demande alors qu'on l'accompagne à la C.G.T.

« Non, dit Rose, après tout c'est toi qui travailles. »

Exaspérée, la « force de la nature » va se coucher au soleil. Mais bientôt tous l'y rejoignent. Et caressant négligemment les cheveux de Catherine, Claire croit bien que ce qui manque à « cette enfant », c'est un homme. Car il est d'usage courant à la Maison devant le Monde de décider du sort de Catherine, de lui attribuer des besoins et d'en fixer l'étendue et la variété. Certes, elle fait bien remarquer de temps à autre qu'elle est assez grande, etc., mais on ne l'écoute pas. « La pauvre, dit Rose, elle a besoin d'un amant. »

Puis tout le monde se laisse couler dans le soleil. Catherine, qui n'est pas rancunière, raconte alors un potin de son bureau et comment Mlle Perez, la grande blonde, qui doit se marier sous peu, fait le tour des services pour se documenter, quelles descriptions horribles les voyageurs se plaisent à lui faire, et avec quel soulagement, revenue de son congé de mariage, elle a déclaré souriante : « Ça n'était pas si terrible. » « Elle a trente ans », ajoute Catherine pitoyable.

Et Rose, reprochant ces histoires risquées : « Voyons, Catherine, dit-elle, il n'y a pas que des jeunes filles ici. »

À cette heure, le courrier aérien passe au-dessus de la ville et promène la gloire de son métal étincelant sur la terre et dans le ciel. Il entre dans le mouvement de la baie, s'incline comme elle, s'incorpore à la course du monde et d'un coup, laissant là son jeu, vire brusquement, plonge longuement dans la mer et amerrit dans une grande explosion d'eau blanche et bleue. Gula et Cali sont sur le flanc, leurs petites gueules de serpent laissant voir le rose du palais, traversés de rêves luxueux et obscènes qui leur mettent des frissons aux flancs. Le ciel là-haut tombe de toute sa hauteur avec son poids de soleil et de couleurs. Les yeux fermés, Catherine éprouve la chute longue et profonde qui la ramène au fond d'elle-même, où doucement remue cet animal qui respire comme un dieu.

Le dimanche suivant on attend des invités. C'est Claire qui doit faire la cuisine. Rose a donc épluché les légumes, préparé la vaisselle et la table; Claire mettra les légumes dans les récipients et surveillera la cuisson en lisant dans sa chambre. Comme Mina la Mauresque n'est pas venue ce matin ayant perdu son père pour la troisième fois dans l'année, Rose a fait aussi le ménage. Les invités arrivent. Éliane, que Mersault appelle l'idéaliste. « Pourquoi ? dit Éliane ? - Parce que lorsqu'on vous dit une chose vraie qui vous choque, vous dites : c'est vrai, mais ce n'est pas bien. » Éliane a bon cœur et se trouve une ressemblance avec « L'Homme au gant » que tout le monde lui nie. Mais, personnelle, sa chambre est tapissée de reproductions de « L'Homme au gant ». Éliane fait des études. La première fois qu'elle est venue à la Maison devant le Monde, elle s'est déclarée enchantée du « manque de préjugés » de ses habitants. Avec le temps, elle a trouvé ça moins commode. Ne pas avoir de préjugés consistait à lui dire que l'histoire racontée et figolée par ses soins est parfaitement ennuyeuse et à déclarer aimablement à la moindre phrase : « Éliane, vous n'êtes qu'une bourrique. »

Quand Éliane est entrée dans la cuisine avec Noël, second invité et sculpteur de son métier, elle est tombée sur Catherine qui ne fait jamais la cuisine dans une position normale. Couchée sur le dos, elle

mange des raisins d'une main et de l'autre met en mouvement une mayonnaise encore à ses débuts. Rose, vêtue d'un grand tablier bleu, admire l'intelligence de Gula qui a sauté sur le potager pour manger l'entremets de midi.

« Croyez-vous, dit Rose béate, non mais, croyez-vous, qu'elle est intelligente.

- Oui, dit Catherine, elle se surpasse aujourd'hui », ajoutant que ce matin Gula de plus en plus intelligente, a cassé la petite lampe verte et un vase de fleurs.

Éliane et Noël, trop essoufflés sans doute pour exprimer leur dégoût, se décident à prendre un siège que personne n'a songé à leur offrir. Claire arrive, aimable et languissante, serre des mains et goûte la bouillabaisse sur le feu. Elle pense qu'on peut se mettre à table. Mais aujourd'hui Patrice est en retard. Il arrive cependant et, volubile, explique à Éliane qu'il est de bonne humeur parce que les femmes étaient belles dans les rues. La saison chaude commence à peine, mais déjà les robes fraîches où tremblent des corps durs ont fait leur apparition. Patrice en a, selon lui, la bouche sèche, les tempes battantes et les reins chauds. Devant cette précision dans les termes, Éliane et sa pudeur gardent le silence. À table, une consternation suit les premières cuillères de bouillabaisse. Claire, coquette, dans une diction très pure :

« Je crains, dit-elle, que cette bouillabaisse ait un goût d'oignon brûlé.

- Mais non », dit Noël, dont tout le monde aime le bon cœur.

Alors, pour éprouver ce bon cœur, Rose le prie d'acheter pour la maison un certain nombre de choses utiles telles que chauffe-bain, tapis persans et frigidaire. Noël ayant répondu en encourageant Rose à faire des prières pour que lui-même gagnât à la loterie :

« Tant qu'à faire, dit Rose, avec réalisme, nous les ferons pour nous ! »

Il fait chaud, d'une bonne chaleur épaisse qui rend plus précieux le vin glacé et les fruits bientôt venus. Au café, Éliane parle de l'amour

avec un beau courage. Si elle aimait, elle se marierait. Catherine lui dit que ce qu'il y a de plus pressé quand on aime c'est de faire l'amour et cette politique matérialiste convulse Éliane. Rose, pragmatique, l'approuverait si « malheureusement l'expérience ne prouvait que le mariage tue l'amour ».

Mais Éliane et Catherine forcent leurs pensées dans l'antagonisme et deviennent injustes comme il se doit quand on a du tempérament. Noël, qui pense en formes et en argile, croit à la femme, aux enfants et à la vérité patriarcale dans une vie concrète et pesante. Alors, Rose, excédée par les cris d'Éliane et Catherine, feint de comprendre soudain le but des visites nombreuses de Noël.

« Je vous remercie, dit-elle, et je saurais mal vous dire combien cette découverte me bouleverse toute. Je parlerai dès demain à mon père de notre " projet " et vous pourrez lui faire votre demande dans quelques jours.

- Mais... dit Noël, qui ne comprend pas très bien.

- Oh, dit Rose dans un grand élan, je sais. Mais je vous comprends sans que vous ayez besoin de parler. Vous êtes de ceux qui se taisent et ont besoin d'être devinés. D'ailleurs je suis contente que vous vous soyez déclaré, car la fréquence de vos visites commençait à ternir la pureté de ma réputation. »

Noël amusé et vaguement inquiet se déclare enchanté de voir ses vœux couronnés.

« Sans compter, dit Patrice avant d'allumer une cigarette, qu'il faudra vous grouiller la patate. L'état de Rose vous fait un devoir de presser les choses.

- Quoi ? dit Noël.

- Mon Dieu, dit Claire, nous n'en sommes qu'au deuxième mois.

- Et puis, ajoute Rose avec tendresse et persuasion, vous êtes arrivé à l'âge où l'on est heureux de se reconnaître dans l'enfant d'un autre. »

Noël se ride un peu, et Claire, bonne enfant :

« C'est une plaisanterie. Il s'agit de la prendre avec esprit.

Passons au salon. »

Du même coup la discussion de principes a pris fin. Pourtant, Rose qui fait ses bonnes actions en cachette parle doucement à Éliane. Dans la grande pièce, Patrice s'est mis à la fenêtre, Claire se tient droite contre la table et Catherine est couchée sur la natte. Les autres sont sur le divan. Il y a une épaisse brume sur la ville et le port. Mais les remorqueurs reprennent leur travail, et leurs appels graves portent jusqu'ici avec des odeurs de goudron et de poisson, le monde de coques rouges et noires, de bittes rouillées et de chaînes gluantes d'algues qui s'éveille tout en bas. Comme tous les jours, c'est l'appel viril et fraternel d'une vie à goût de force, dont tout le monde ici sent la tentation ou l'appel direct. Éliane dit à Rose avec tristesse :

« Vous aussi, au fond, êtes comme moi.

- Non, dit Rose, je cherche seulement à être heureuse et le plus possible.

- Et l'amour n'est pas le seul moyen », dit Patrice sans se retourner.

Il a beaucoup d'affection pour Éliane et craint de l'avoir peinée tout à l'heure. Mais il comprend Rose de vouloir être heureuse.

« C'est un idéal médiocre, dit Éliane.

- Je ne sais pas si c'est un idéal médiocre, mais c'est un idéal sain. Et ça voyez-vous... » Patrice ne continue pas. Rose a fermé un peu les yeux. Gula a gagné ses genoux et, par de longues caresses sur les os du crâne, Rose prélude à ce mariage secret où le chat aux yeux mi-clos et la femme immobile verront du même regard un semblable univers. Chacun songe entre les longs appels de remorqueur. Rose laisse remonter en elle le ronronnement de Gula lovée au creux de son corps. La chaleur s'appuie sur ses yeux et la plonge dans un silence peuplé des coups de son sang. Les chats dorment des journées entières et aiment de la première étoile jusqu'à l'aube. Leurs voluptés mordent et leur sommeil est sourd. Ils savent aussi que le corps a une âme où l'âme n'a point de part.

« Oui, dit Rose, ouvrant les yeux, être heureuse et le plus

possible. »

Mersault pensait à Lucienne Raynal. Quand il avait dit un peu auparavant que les femmes étaient belles dans les rues, il voulait dire surtout qu'une femme lui avait paru belle. Il l'avait rencontrée chez des amis. Une semaine auparavant ils étaient sortis ensemble et, n'ayant rien à faire, s'étaient proménés sur les boulevards, le long du port, par une belle matinée chaude. Elle n'avait pas desserré les dents et, la raccompagnant chez elle, Mersault s'était surpris à lui serrer la main longuement et à lui sourire. Elle était assez grande, ne portait pas de chapeau, était chaussée de sandales découvertes et habillée d'une robe de toile blanche. Sur les boulevards ils avaient marché contre un vent léger. Elle posait son pied bien à plat sur les dalles chaudes, y prenait appui pour se soulever légèrement contre le vent. Dans ce mouvement, sa robe se plaquait contre elle et dessinait son ventre plat et bombé. Avec ses cheveux blonds en arrière, son nez petit et droit et l'élan magnifique de ses seins, elle figurait et sanctionnait une sorte d'accord secret qui la liait à la terre et ordonnait le monde autour de ses mouvements. Lorsque, son sac balancé dans la main droite ornée du bracelet d'argent qui cliquetait contre la fermeture, elle levait la main gauche au-dessus de sa tête pour se protéger du soleil, la pointe du pied droit encore sur le sol, mais prêt à le quitter, il semblait à Patrice qu'elle liait ses gestes au monde.

C'est alors qu'il éprouva le mystérieux accord qui accordait ses pas à ceux de Lucienne. Ils marchaient bien ensemble et sans effort de sa part pour s'adapter. Sans doute cet accord était facilité par les chaussures plates de Lucienne. Mais il y avait en même temps dans leurs foulées respectives quelque chose qui leur était commun dans la longueur et la souplesse. Dans le même temps, Mersault remarqua le silence de Lucienne et l'air fermé de son visage. Il pensa qu'elle était probablement inintelligente et s'en réjouit. Il y a quelque chose de divin dans la beauté sans esprit et, mieux que personne, Mersault savait y être sensible. Tout cela fit qu'il s'attarda sur les doigts de Lucienne, qu'il la revit souvent, se promena longtemps avec elle de la même allure silencieuse, offrant leurs visages brunis au soleil ou aux

étoiles, se baignant ensemble et accordant leurs gestes et leurs pas sans rien échanger que la présence de leurs corps. Tout ceci jusqu'au soir d'hier où Mersault avait retrouvé un miracle familier et bouleversant sur les lèvres de Lucienne. Jusqu'ici ce qui l'émouvait c'était sa façon de s'accrocher à ses vêtements, de le suivre en prenant son bras, cet abandon et cette confiance qui touchaient l'homme en lui. Son silence aussi qui la mettait tout entière dans son geste du moment et par faisait sa ressemblance avec les chats, à qui elle devait déjà la gravité qu'elle mettait dans tous ses actes. Hier, après dîner, il s'était promené sur les quais avec elle. À un moment, ils s'étaient arrêtés contre la rampe des boulevards et Lucienne avait glissé contre Mersault. Dans la nuit il sentit sous ses doigts les pommettes glacées et saillantes, et les lèvres chaudes d'une tiédeur où le doigt enfonçait. Alors ce fut en lui comme un grand cri désintéressé et ardent. Devant la nuit chargée d'étoiles à craquer, et la ville, comme un ciel renversé, gonflé des lumières humaines sous le souffle chaud et profond qui montait du port vers son visage, lui venait la soif de cette source tiède, la volonté sans frein de saisir sur ces lèvres vivantes tout le sens de ce monde inhumain et endormi, comme un silence enfermé dans sa bouche. Il se pencha et ce fut comme s'il posait ses lèvres sur un oiseau. Lucienne gémit. Il mordit dans ses lèvres et durant des secondes, bouche contre bouche, aspira cette tiédeur qui le transportait comme s'il serrait le monde dans ses bras. Elle cependant s'accrochait à lui, comme noyée, surgissait par élans de ce grand trou profond où elle était jetée, repoussait alors ses lèvres qu'elle attirait ensuite, retombant alors dans les eaux glacées et noires qui la brûlaient comme un peuple de dieux.

... Mais Éliane partait déjà. Une longue après-midi de silence et de réflexion attendait Mersault dans sa chambre. Au dîner tous furent silencieux. Mais d'un commun accord tous passèrent sur la terrasse. Les jours finissent toujours par rejoindre les jours. Du matin sur la baie, éclatant de brumes et de soleil, à la douceur du soir, sur la baie. Le jour se lève sur la mer et se couche derrière les collines, parce que le ciel ne montre qu'une route qui va de la mer aux collines. Le monde ne dit jamais qu'une chose, et il intéresse, puis il lasse. Mais un temps vient toujours où il conquiert à force de répéter et touche le prix de sa persévérance. Ainsi les jours de la Maison devant le

Monde, tissés dans l'étoffe luxueuse des rires et des gestes simples, s'achèvent sur la terrasse devant la nuit gonflée d'étoiles. On s'étendit sur des chaises longues, Catherine assise sur le mur de garde.

Au ciel, ardent et secret, brille le visage de la nuit obscure. Des lumières passent très loin dans le port et les hurlements des trains se font plus espacés. Les étoiles grandissent puis diminuent, disparaissent et renaissent, lient d'instables figures entre elles, avec d'autres les renouent. Dans le silence, la nuit reprend son épaisseur et sa chair. Pleine des glissements de ses étoiles, elle laisse aux yeux les jeux de lumières qu'y mettent les larmes. Et chacun, plongeant dans la profondeur du ciel, retrouve à ce point extrême où tout coïncide, la pensée secrète et tendre qui fait toute la solitude de sa vie.

Catherine que l'amour étouffe tout d'un coup, n'a su que soupirer. Patrice qui sent sa voix changée, demande cependant :

« Vous n'avez pas froid ?

- Non, dit Rose. Et d'ailleurs c'est si beau. »

Claire s'est levée, a mis ses mains sur le mur et tendu le visage vers le ciel. Devant tout ce qu'il y a d'élémentaire et de noble au monde, elle confond sa vie et son désir de vivre, et mêle son espoir au mouvement des étoiles. Retournée brusquement elle s'adresse à Patrice :

« Dans les bons jours, dit-elle, faire confiance à la vie, ça la force à bien répondre.

- Oui », dit Patrice sans la regarder.

Une étoile file. Derrière elle, s'élargit la lueur d'un phare lointain, dans la nuit maintenant plus noire. Des hommes gravissent le chemin en silence. On les entend piétiner et respirer fortement. Peu après monte une odeur de fleurs.

Le monde ne dit jamais qu'une seule chose. Et dans cette vérité patiente qui va de l'étoile à l'étoile, se fonde une liberté qui nous délie de nous-mêmes et des autres, comme dans cette autre vérité

patiente qui va de la mort à la mort. Patrice, Catherine, Rose et Claire prennent alors conscience du bonheur qui naît de leur abandon au monde. Si cette nuit est comme la figure de leur destin, ils admirent qu'il soit à la fois charnel et secret et que sur son visage se mêlent les larmes et le soleil. Et leur cœur de douleur et de joie sait entendre cette double leçon qui mène vers la mort heureuse.

Il est tard maintenant. Minuit déjà. Au front de cette nuit qui est comme le repos et la pensée du monde, un sourd gonflement et une rumeur d'étoiles annoncent le réveil prochain. Du ciel gorgé d'astres, descend une lumière tremblante. Patrice regarde ses amis : Catherine, accroupie sur le mur, la tête renversée en arrière; Rose, tapie dans la chaise longue, les mains allongées sur Gula; Claire, debout et raide contre le mur avec la tache blanche de son front bombé. Des êtres jeunes, capables de bonheur, qui échangent leur jeunesse et gardent leurs secrets. Il s'est approché de Catherine et regarde par-dessus son épaule de chair et de soleil, dans sa rondeur de ciel. Rose s'est approchée du mur et tous les quatre sont devant le Monde. C'est comme si la rosée soudain plus fraîche de la nuit lavait sur leurs fronts les signes de leur solitude et les délivrant d'eux-mêmes, par ce baptême tremblant et fugitif les rendait au monde. À cette heure où la nuit déborde d'étoiles leurs gestes se figent sur le grand visage muet du ciel. Patrice lève le bras vers la nuit, entraîne dans son élan des gerbes d'étoiles, l'eau du ciel battue par son bras et Alger à ses pieds, autour d'eux comme un manteau étincelant et sombre de pierreries et de coquillages.

Cahiers Albert Camus. I.

La mort heureuse.

Deuxième partie : LA MORT CONSCIENTE

CHAPITRE IV

[Retour à la table des matières](#)

Au petit matin, la voiture de Mersault roulait sur la route du littoral avec ses phares en veilleuse. En sortant d'Alger, il avait rattrapé et doublé des voitures de laitier, et l'odeur des chevaux, faite de sueur chaude et d'écurie, lui avait rendu plus sensible la fraîcheur du matin. Il faisait encore noir. Une dernière étoile fondait lentement au ciel, et sur la route luisante dans l'obscurité, il percevait seulement le bruit de bête heureuse du moteur et quelquefois un peu plus loin, le trot d'un cheval et le vacarme cahotant d'une voiture pleine de bidons, jusqu'à ce que lui devienne perceptible, sur le fond noir de la route, le quadruple éclat des fers luisants aux pieds du cheval. Puis tout s'évanouissait dans le bruit de la vitesse. Il allait plus vite maintenant et la nuit virait rapidement au jour.

Du fond de la nuit ramassée entre les collines d'Alger, l'auto sortait sur une route libre dominant la mer où le matin s'arrondissait.

Mersault lança la voiture à toute vitesse. Les roues multipliaient sur la route humide de rosée leurs petits bruits de ventouse. À chacun des nombreux tournants, un coup de frein faisait hurler les pneus sur un mode aigu, et dans la ligne droite le ronflement grave de la reprise couvrait un moment les petites voix de la mer qui montaient des plages en contrebas. Seul l'avion permet une solitude plus sensible à l'homme que celle qu'il découvre dans l'auto. Tout entier présent à lui-même, consciemment satisfait de la précision de ses gestes, Mersault pouvait en même temps revenir à lui-même et à ce qui l'occupait. Le jour maintenant était grand ouvert au bout de la route. Le soleil se levait sur la mer et avec lui les champs en bordure, encore déserts tout à l'heure, se réveillaient pleins d'oiseaux et d'insectes au vol rouge. Parfois un paysan traversait l'un d'eux, et Mersault emporté par la vitesse gardait seulement l'image d'une silhouette chargée d'un sac, pesant de tout son pas sur la terre grasse et juteuse. Régulièrement, l'auto le ramenait contre les coteaux qui dominaient la mer. Ils grossissaient et leur silhouette, un peu plus tôt à peine indiquée en ombre chinoise contre le jour, se rapprochait rapidement, grossissait dans son détail et présentait à Mersault, pleins d'oliviers, de pins et maisonnettes crépies, ses flancs soudain découverts. Puis un autre tournant lançait l'auto vers la mer qui se gonflait en marée et montait vers Mersault, comme une offrande pleine de sel, de rougeurs et de sommeil. L'auto alors sifflait sur la route et repartait vers d'autres coteaux et la mer toujours semblable.

Un mois auparavant, Mersault avait annoncé son départ à la Maison devant le Monde. Il allait voyager d'abord et se fixer ensuite dans les environs d'Alger. Quelques semaines après il était de retour, certain que le voyage figurait pour lui une vie désormais étrangère : le dépaysement lui paraissait seulement un bonheur d'inquiet. Aussi bien, il sentait en lui une fatigue obscure. Il avait hâte de réaliser le projet qu'il avait formé d'acheter une petite maison entre la mer et la montagne, au Chenoua, à quelques kilomètres des ruines de Tipasa. À son arrivée à Alger, il avait mis en scène le décor extérieur de sa vie. Il avait acheté un portefeuille important de produits

pharmaceutiques allemands, mis un employé qu'il payait à la tête de l'affaire, et justifié ainsi ses absences d'Alger et la vie indépendante qu'il menait. L'affaire, pour le reste, marchait tant bien que mal et il subvenait aux déficits occasionnels, apportant sans remords ce tribut à sa liberté profonde. Il suffit en effet de présenter au monde une face qu'il puisse comprendre. La paresse et la lâcheté font le reste. L'indépendance se gagne avec quelques mots de confiance à bon marché. Mersault s'occupa ensuite du sort de Lucienne.

Elle n'avait pas de parents, vivait seule, était secrétaire dans une maison de charbons, mangeait avec des fruits et faisait de la culture physique. Mersault lui prêta des livres. Elle les lui rendit sans rien dire. À ses questions, elle répondit : « Oui, c'est bien », ou encore : « C'est un peu triste. » Le jour où il décida de quitter Alger, il lui proposa alors de vivre avec lui mais de résider à Alger sans travailler et de le rejoindre quand il aurait besoin d'elle. Il le dit avec assez de conviction pour que Lucienne n'y vit rien d'humiliant et aussi bien il n'y avait rien d'humiliant. Lucienne percevait souvent par le corps ce que son esprit ne pouvait comprendre. Elle accepta. Mersault ajouta :

« Si vous y tenez, je puis vous promettre de vous épouser. Mais ça ne me paraît pas utile.

- Ce sera comme vous voudrez », dit Lucienne.

Une semaine après, il l'épousait et se préparait à partir. Lucienne pendant ce temps s'acheta un canoë orange pour aller sur la mer bleue.

Mersault évita d'un coup de volant une poule matinale. Il songeait à la conversation qu'il avait eue avec Catherine. La veille du départ il avait quitté la Maison devant le Monde pour passer une nuit seul à l'hôtel.

C'était le début de l'après-midi et, comme il avait plu dans la matinée, la baie tout entière était comme une vitre lavée et le ciel comme un linge frais. Tout en face, le cap qui terminait la courbe de la baie se dessinait avec une merveilleuse pureté et, doré par un rayon de soleil, il s'allongeait dans la mer comme un grand serpent d'été. Patrice avait fini de boucler ses valises et maintenant, les bras contre le montant de la fenêtre, il regardait avidement cette nouvelle

naissance du monde.

« Je ne comprends pas pourquoi tu pars, si tu es heureux ici, lui avait dit Catherine.

- Je risquerais d'y être aimé, petite Catherine, et ça m'empêcherait d'être heureux. »

Catherine lovée sur le divan, la tête un peu basse, regardait Patrice avec son beau regard sans fond. Il dit sans se retourner :

« Beaucoup d'hommes compliquent leur existence et s'inventent des destins. Moi c'est tout simple. Regarde... »

Il parlait face au monde et Catherine se sentait oubliée. Elle regardait les longs doigts de Patrice pendant au bout de l'avant-bras replié contre le portant, sa façon de porter son corps sur une seule hanche et son regard perdu qu'elle devinait sans l'apercevoir.

« Ce que je voudrais... » dit-elle mais elle se tut et regarda Patrice.

De petites voiles commençaient à gagner la mer en profitant du calme. Elles abordaient la passe, la remplissaient de battements d'ailerons et soudain tiraient leur course vers le large, avec un sillage d'air et d'eau qui s'épanouissait en longs frissons écumeux. De sa place et à mesure qu'elles avançaient dans la mer, Catherine les voyait s'élever autour de Patrice comme un vol d'oiseaux blancs. Il parut sentir son silence et son regard. Il se retourna, lui prit les mains et l'amena contre lui.

« Ne renonce jamais, Catherine. Tu as tant de choses en toi et la plus noble de toutes, le sens du bonheur. N'attends pas seulement la vie d'un homme. C'est pour cela que tant de femmes se trompent. Mais attends-la de toi-même.

- Je ne me plains pas, Mersault, dit Catherine doucement, en prenant l'épaule de Patrice,. Une seule chose importe pour le moment. Soigne-toi. »

Il sentit alors combien sa certitude tenait à peu de choses. Son cœur était étrangement sec.

« Tu n'aurais pas dû dire cela maintenant. »

Il prit sa valise et descendit d'abord l'escalier raide puis le chemin depuis les oliviers jusqu'aux oliviers. Rien ne l'attendait plus que le Chenoua, une forêt de ruines et d'absinthes, un amour sans espoir ni désespoir avec le souvenir d'une vie de vinaigre et de fleurs. Il se retourna. Là-haut, Catherine le regardait partir, sans un geste.

Après un peu moins de deux heures Mersault arriva en vue du Chenoua. À ce moment les dernières lueurs violettes de la nuit traînaient encore sur ses pentes qui plongeaient dans la mer tandis que le sommet s'éclairait de lueurs rouges et jaunes. Il y avait là comme un élan vigoureux et massif de la terre parti des coteaux du Sahel qui se profilaient à l'horizon, pour aboutir dans cet énorme dos de bête musclée qui plongeait dans la mer de toute sa hauteur. La maison que Mersault avait achetée s'élevait sur les dernières pentes à une centaine de mètres de la mer qui se dorait déjà de chaleur. Elle n'avait qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée et dans cet étage une seule chambre avec ses dépendances. Mais cette chambre était vaste et s'ouvrait sur le jardin du devant, puis sur la mer par une magnifique baie prolongée d'une terrasse. Mersault y monta rapidement. La mer commençait déjà à fumer et du même coup son bleu se fonçait tandis que le rouge chaud des carreaux de la terrasse y gagnait son rayonnement et son éclat. La balustrade crépie laissait déjà passer les premières fleurs d'un magnifique rosier grimpant. Les roses étaient blanches et pour celles qui étaient ouvertes, détachées sur la mer, il y avait à la fois quelque chose de saturant et de plantureux dans la fermeté de leur chair. Des pièces du bas, l'une donnait sur les premières pentes du Chenoua, peuplées d'arbres fruitiers, les deux autres sur le jardin et sur la mer. Dans le jardin, deux pins lançaient dans le ciel leurs troncs démesurés couverts à leur extrémité seulement d'une fourrure jaunie et verte. De la maison, on ne pouvait voir que l'espace compris entre ces deux arbres et la courbe de la mer entre les troncs. En ce moment du moins, un petit vapeur passait au large et Mersault le regarda pendant tout le long voyage qu'il fit d'un pin à l'autre pin.

C'était là qu'il allait vivre. Sans doute la beauté de ces lieux touchait son cœur. C'était pour eux qu'aussi bien il avait acheté cette maison. Mais le délassément qu'il avait espéré trouver là

l'effrayait maintenant. Et cette solitude qu'il avait recherchée avec tant de lucidité lui paraissait plus inquiétante maintenant qu'il en connaissait le décor. Le village n'était pas loin, à quelques centaines de mètres. Il sortit. Un petit sentier descendait de la route vers la mer. Au moment de le prendre, il s'aperçut pour la première fois qu'on apercevait de l'autre côté de la mer la petite pointe de Tipasa. Sur l'extrémité de cette pointe, se découpaient les colonnes dorées du temple et tout autour d'elles les ruines usées parmi les absinthes qui formaient à distance un pelage gris et laineux. Les soirs de juin, pensa Mersault, le vent devait porter vers le Chenoua à travers la mer le parfum dont se délivraient les absinthes gorgées de soleil.

Il lui fallait installer sa maison et l'organiser. Les premiers jours passèrent rapidement. Il peignit les murs à la chaux, acheta des tentures à Alger, recommença l'installation électrique. Et dans ce labeur coupé dans la journée par les repas qu'il prenait à l'hôtel du village et par des bains de mer, il oubliait pourquoi il était venu ici et se dispersait dans la fatigue de son corps, les reins creusés et les jambes raides, soucieux du manque de peinture ou de l'installation défectueuse d'un va-et-vient dans le couloir. Il couchait à l'hôtel et faisait peu à peu connaissance avec le village : les garçons qui venaient le dimanche après-midi jouer au billard russe et au ping-pong (ils occupaient les jeux toute l'après-midi et, à la grande fureur du patron, ne prenaient qu'une consommation); les filles qui se promenaient le soir sur la route qui dominait la mer (elles se tenaient le bras et leurs voix chantaient un peu sur les dernières syllabes des mots); Pérez, le pêcheur, qui fournissait l'hôtel en poissons et n'avait qu'un bras. Ce fut là aussi qu'il rencontra le docteur du village, Bernard. Mais le jour où dans la maison tout fut installé, Mersault y transporta ses affaires et revint un peu à lui. C'était le soir. Il était dans la pièce du premier, et derrière la fenêtre deux mondes se disputaient l'espace entre les deux pins. Dans l'un, presque transparent, les étoiles se multipliaient. Dans l'autre, plus dense et plus noir, une secrète palpitation d'eau annonçait la mer.

Jusqu'ici il avait vécu en disponibilité, rencontrant les ouvriers qui l'aidaient ou bavardant avec le patron du café. Mais ce soir, il prit conscience qu'il n'avait personne à rencontrer, ni demain ni jamais et

qu'il était en face de la solitude tant souhaitée. Dès l'instant où il ne devait voir personne, le lendemain lui parut terriblement proche. Il se persuada cependant que c'était ce qu'il avait voulu : lui devant lui et pendant un long temps, jusqu'à la consommation. Il résolut de rester à fumer et à réfléchir tard dans la nuit, mais vers dix heures il eut sommeil et se coucha. Le lendemain il s'éveilla très tard, vers dix heures, prépara son petit déjeuner et le prit avant de faire sa toilette. Il se sentait un peu las. Il n'était pas rasé et ses cheveux étaient emmêlés. Pourtant après avoir mangé, au lieu de gagner la salle de bains, il erra d'une pièce à l'autre, feuilleta une revue et finalement fut tout heureux de trouver un commutateur détaché du mur et se mit au travail. On frappa à la porte. C'était le petit garçon de l'hôtel qui lui apportait son déjeuner comme il en avait convenu la veille. Tel qu'il était et par paresse il se mit à table, mangea sans appétit avant que les plats se refroidissent et se mit à fumer, étendu sur le divan de la pièce du bas. Quand il se réveilla, furieux de s'être endormi, il était quatre heures. Il fit alors sa toilette, se rasa soigneusement, s'habilla enfin et écrivit deux lettres, l'une pour Lucienne, l'autre pour les trois étudiantes. Il était déjà très tard et la nuit tombait. Il alla cependant jusqu'au village pour mettre ses lettres à la poste et revint sans avoir rencontré personne. Il monta dans sa chambre et sortit sur la terrasse. La mer et la nuit dialoguaient sur la grève et dans les ruines. Lui réfléchissait. Le souvenir de cette journée perdue l'empoisonnait. Ce soir du moins, il voulait travailler, faire quelque chose, lire ou sortir pour marcher dans la nuit. La grille du jardin grinça. Son repas du soir arrivait. Il avait faim, mangea avec appétit et se sentit alors incapable de sortir. Il décida de lire longtemps au lit. Mais sur les premières pages ses yeux se fermèrent et le lendemain il se réveillait tard.

Les jours suivants, Mersault tenta de réagir contre cet envahissement. À mesure que les journées passaient, tout entières remplies par le grincement de la grille et les innombrables cigarettes, une angoisse le prenait à mesurer la disproportion entre le geste qui l'avait amené à cette vie et cette vie même. Un soir, il écrivit à Lucienne de venir, rompant ainsi avec cette solitude dont il attendait tant. Quand la lettre partit, il était dévoré de honte secrète. Mais quand Lucienne arriva, cette honte fondit dans une sorte de joie

sotte et précipitée qui l'envahit à retrouver un être familier et la vie facile que sa présence impliquait. Il s'occupait d'elle, s'empressait, et Lucienne le regardait avec un peu de surprise, mais toujours préoccupée de ses robes de toile blanche bien repassées.

Il sortit alors dans la campagne, mais avec Lucienne. Il retrouva sa complicité avec le monde, mais en portant sa main sur l'épaule de Lucienne. Et réfugié dans l'homme, il échappait ainsi à sa peur secrète. Deux jours après cependant, Lucienne l'ennuyait. Elle choisit ce moment pour lui demander de vivre auprès de lui. Ils dînaient alors et Mersault avait nettement refusé sans lever les yeux de son assiette.

Après un silence, Lucienne avait ajouté d'une voix neutre :

« Tu ne m'aimes pas. »

Mersault leva la tête. Elle avait les yeux pleins de larmes. Il s'adoucit :

« Mais je ne te l'ai jamais dit, mon petit.

- C'est vrai, dit Lucienne, et c'est pour ça. »

Mersault se leva et marcha vers la fenêtre. Entre les deux pins, les étoiles foisonnaient dans la nuit. Et jamais peut-être Patrice n'avait eu au cœur en même temps que son angoisse un tel dégoût des jours qui venaient de passer.

« Tu es belle, Lucienne, dit-il. Je ne vois pas plus loin. Je ne te demande rien de plus. Cela est suffisant pour nous deux.

- Je sais », dit Lucienne. Elle tournait le dos à Patrice et elle grattait la nappe avec la pointe de son couteau. Il vint à elle et lui prit la nuque.

« Crois-moi, il n'y a pas de grande douleur, pas de grands repentirs, de grands souvenirs. Tout s'oublie, même les grandes amours. C'est ce qu'il y a de triste et d'exaltant à la fois dans la vie. Il y a seulement une certaine façon de voir les choses et elle surgit de temps en temps. C'est pour ça qu'il est bon quand même d'avoir eu un grand amour, une passion malheureuse dans sa vie. Ça fait du moins un alibi pour les désespoirs sans raison dont nous sommes accablés. »

Après un temps, Mersault réfléchit et ajouta :

« Je ne sais pas si tu me comprends.

- Je crois que je comprends », dit Lucienne. Elle retourna brusquement la tête vers lui : « Tu n'es pas heureux.

- Je vais l'être, dit Mersault violemment. Il faut que je le sois. Avec cette nuit, cette mer et cette nuque sous mes doigts. »

Il s'était retourné vers la fenêtre et il serra sa main sur le cou de Lucienne. Elle se taisait.

« Du moins, dit-elle sans le regarder, tu as un peu d'amitié pour moi ? »

Patrice s'agenouilla près d'elle en lui mordant l'épaule. « De l'amitié, oui, comme j'ai de l'amitié pour la nuit. Tu fais la joie de mes yeux et tu ne sais pas ce que cette joie peut avoir de place dans mon cœur. »

Elle partit le lendemain. Le surlendemain, Mersault, incapable de s'accorder à lui-même, arrivait à Alger en auto. Il alla d'abord à la Maison devant le Monde. Ses amies lui promirent d'aller le voir à la fin du même mois. Il voulut alors retrouver son quartier.

Sa maison était louée à un cafetier. Il s'enquit du tonnelier et personne ne put le renseigner. On croyait savoir qu'il était parti à Paris pour chercher du travail. Mersault se promena. Au restaurant, Céleste avait vieilli - peu en somme. René était toujours là, avec sa tuberculose et son air grave. Tous furent heureux de revoir Patrice et lui se sentait ému par cette rencontre.

« Oh ! Mersault, lui dit Céleste, tu n'as pas changé. Toujours le même, oh !

- Oui », dit Mersault.

Il admirait le curieux aveuglement par quoi les hommes, si renseignés pourtant sur ce qui change en eux, imposent à leurs amis l'image qu'une fois pour toutes ils se sont faite d'eux. Pour lui, on le jugeait selon ce qu'il avait été. Comme un chien ne change pas de caractère, les hommes sont des chiens pour l'homme. Et dans la

mesure même où Céleste, René et les autres l'avaient beaucoup connu, il leur devenait aussi étranger et aussi fermé qu'une planète inhabitée. Il les quitta cependant avec amitié. Et en sortant du restaurant, il rencontra Marthe. En la voyant, il prit conscience qu'il l'avait à peu près oubliée et qu'en même temps il espérait la rencontrer. Elle avait toujours son visage de déesse peinte. Il la désira sourdement mais sans conviction. Ils marchèrent ensemble.

« Oh Patrice, disait-elle, que je suis contente. Qu'est-ce que tu deviens ?

- Rien, tu vois. J'habite la campagne.

- Ça c'est chic. Moi, j'ai toujours rêvé ça. »

Et après un silence :

« Tu sais, dit-elle, je ne t'en veux pas.

- Oui, dit Mersault en riant, tu t'es consolée. »

Alors Marthe prit un ton qu'il ne lui connaissait guère :

« Ne sois pas méchant, tu veux ? Je savais bien que ça finirait comme ça un jour. Tu étais un drôle de type. Et moi rien qu'une petite fille comme tu disais. Alors quand c'est arrivé, bien sûr, j'ai ragé, tu comprends. Mais j'ai fini par me dire que tu étais malheureux. Et c'est drôle, hein, je ne sais pas bien dire ça, mais c'est la première fois que ce qu'il y a eu entre nous m'a rendue triste et heureuse à la fois. »

Surpris, Mersault la regarda. Il réfléchissait soudain que Marthe avait toujours été très bien avec lui. Elle l'avait accepté tel qu'il était et l'avait enlevé à beaucoup de solitude. Il avait été injuste. Dans le même temps où son imagination et sa vanité lui avaient accordé trop de prix - son orgueil ne lui en avait pas donné assez. Il éprouvait par quel paradoxe cruel nous nous trompons toujours deux fois sur les êtres que nous aimons, à leur bénéfice d'abord et à leur désavantage ensuite. Il comprenait aujourd'hui que Marthe avait été naturelle avec lui - qu'elle avait été ce qu'elle était et qu'à ce titre il lui devait beaucoup. Il pleuvait à peine - juste de quoi multiplier et disperser les lumières de la rue. À travers les gouttes de lumières et de pluie, il voyait le visage soudain sérieux de Marthe et il se sentait pris d'une

gratitude volubile qui n'arrivait pas à s'exprimer et qu'en d'autres temps il aurait pu prendre pour une sorte d'amour. Mais il ne sut trouver que de pauvres mots : « Tu sais, lui dit-il, je t'aime bien. Et maintenant encore, si je pouvais quelque chose... »

Elle lui sourit :

« Non, lui dit-elle. Je suis jeune. Alors, je ne me prive pas, tu penses. »

Il approuva. De lui à elle, quelle distance à la fois et quelle secrète entente. Il la quitta devant chez elle. Elle avait ouvert son parapluie. Elle dit

« J'espère qu'on se reverra.

- Oui », dit Mersault. Elle eut un petit sourire triste. « Oh, dit Mersault, tu as ton visage de petite fille. »

Elle s'était retirée sous la porte et fermait son parapluie. Patrice lui tendit la main et sourit à son tour : « Au revoir, apparence. » Elle la serra rapidement et brusquement l'embrassa sur les deux joues et monta l'escalier en courant. Mersault, resté sous la pluie, sentait encore sur ses joues le nez froid et les lèvres chaudes de Marthe. Et ce baiser soudain et désintéressé avait toute la pureté de celui de la petite prostituée aux taches de rousseur de Vienne.

Cependant il alla chercher Lucienne, coucha chez elle, et le lendemain lui demanda de marcher avec lui sur les boulevards. Il était près de midi quand ils descendirent. Des coques orange séchaient au soleil comme des fruits coupés en quartiers. Un vol double de pigeons et d'ombres de pigeons descendit vers les quais pour remonter aussitôt dans une courbe lente. Le soleil éclatant chauffait doucement. Mersault regardait le courrier rouge et noir sortir lentement de la passe, prendre de la vitesse et virer largement vers la barre de lumière qui écumait à la rencontre du ciel et de la mer. Pour celui qui regarde partir, il y a dans tout départ une douceur amère. « Ils ont de la chance, dit Lucienne. - Oui », dit Patrice. Il pensait « non » - ou que du moins il n'enviait pas cette chance. Pour lui aussi les recommencements, les départs, les nouvelles vies

gardaient leur attrait. Mais il savait que le bonheur ne s'y attachait que dans l'esprit des paresseux et des impuissants. Le bonheur impliquait un choix et à l'intérieur de ce choix, une volonté concertée, et lucide. Il entendait Zagreus : « Non pas avec la volonté du renoncement, mais avec la volonté du bonheur. » Il avait son bras autour de Lucienne et dans sa main reposait le sein chaud et souple de la femme.

Le soir même, dans l'auto qui le ramenait au Chenoua, Mersault, devant les gonflements de l'eau et les coteaux soudain surgis, sentait un grand silence en lui. À simuler quelques recommencements, à prendre conscience de sa vie passée, il avait défini en lui ce qu'il voulait et ce qu'il ne voulait pas être. Ces jours de dispersion qui lui avaient fait honte, il les jugeait dangereux mais nécessaires. Il aurait pu y sombrer et manquer ainsi sa seule justification. Mais aussi bien, il fallait s'adapter à tout.

Mersault entre deux coups de frein se pénétrait de cette vérité à la fois humiliante et inappréciable que le bonheur singulier qu'il recherchait trouvait ses conditions dans des levers matinaux, des bains réguliers et une hygiène consciente. Il allait très vite, décidé à profiter de sa lancée pour s'installer dans une vie qui par la suite ne lui demanderait plus d'efforts, pour accorder sa respiration au rythme profond du temps et de la vie.

Le lendemain matin il se leva tôt et descendit vers la mer. Le jour était déjà dans toute sa clarté et le matin chargé de froissements d'ailes et de pépiements d'oiseaux. Mais le soleil effleurait seulement la courbe de l'horizon, et lorsque Mersault entra dans l'eau encore sans éclat, il lui sembla nager dans une nuit indécise jusqu'à ce que le soleil se levant, il enfongât ses bras dans des coulées d'or rouge et glacé. Il revint à ce moment et rentra chez lui. Il sentit son corps alerte et prêt à tout accueillir. Dans les matins qui suivirent, il descendit un peu avant le lever du soleil. Et ce premier geste commandait le reste de sa journée. Ces bains d'ailleurs le fatiguaient. Mais dans le même temps, par la faiblesse et l'énergie qu'ils lui laissaient à la fois, ils donnaient à toute sa journée un goût d'abandon et de lassitude heureuse. Pourtant ses journées lui paraissaient encore longues. Il n'avait pas encore détaché son temps

d'une carcasse d'habitudes qui lui servaient de points de repère. Il n'avait rien à faire et son temps prenait alors toute son extension. Chaque minute retrouvait sa valeur de miracle, mais il ne la reconnaissait pas encore pour telle. De même qu'en voyage, les jours paraissent interminables et que dans un bureau au contraire le passage du lundi au lundi se fait dans un éclair, de même, privé de ses appuis, il essayait de les retrouver encore dans une vie qui pourtant n'en avait que faire. Quelquefois il prenait une montre et regardait l'aiguille passer d'un chiffre à l'autre et s'émerveillait de ce que cinq minutes lui parussent alors interminables. Sans doute cette montre lui ouvrit le chemin pénible et torturant qui mène à l'art suprême de ne rien faire. Il apprit à se promener. L'après-midi, quelquefois, il marchait le long de la plage jusqu'aux ruines sur l'autre pointe. Il se couchait alors dans les absinthes et la main sur la chaleur d'une pierre il ouvrait ses yeux et son cœur à la grandeur insoutenable de ce ciel gorgé de chaleur. Il accordait les battements de son sang à la pulsation violente du soleil à deux heures et enfoncé parmi les odeurs sauvages et les concerts d'insectes somnolents, il regardait le ciel passer du blanc au bleu pur, pour s'aérer bientôt jusqu'au vert et verser sa douceur et sa tendresse sur les ruines encore chaudes. Il rentrait tôt alors et se couchait. Dans cette course d'un soleil à un autre soleil, ses journées s'ordonnaient suivant un rythme dont la lenteur et l'étrangeté lui devinrent aussi nécessaires qu'autrefois, son bureau, son restaurant et son sommeil. Dans les deux cas, il en était à peu près inconscient. Maintenant du moins, à ses heures de lucidité, il sentait que le temps était à lui et que dans ce court instant qui va de la mer rouge à la mer verte, quelque chose d'éternel se figurait pour lui en chaque seconde. Pas plus que le bonheur surhumain, il n'entrevoyait d'éternité hors de la courbe des journées. Le bonheur était humain et l'éternité quotidienne. Le tout était de savoir s'humilier, d'ordonner son cœur au rythme des journées au lieu de plier le leur à la courbe de notre espoir.

De même qu'il faut savoir s'arrêter en art, qu'un moment vient toujours où une sculpture ne doit plus être touchée et qu'à cet égard une volonté d'inintelligence sert toujours plus un artiste que les ressources les plus déliées de la clairvoyance, de même il faut un minimum d'inintelligence pour parfaire une vie dans le bonheur. À

ceux qui ne l'ont pas de la gagner.

Le dimanche, d'ailleurs, Mersault jouait au billard avec Pérez. Pérez était manchot. Son bras mutilé était coupé au-dessus du coude. Il jouait alors de façon bizarre et, le torse bombé, appuyait son moignon sur la queue. Lorsqu'il allait pêcher le matin, Mersault admirait toujours l'adresse du vieux pêcheur qui tenait sa rame gauche sous son aisselle et, debout dans la barque, le corps de travers, poussait l'une des rames avec sa poitrine et l'autre avec sa main. Tous deux s'entendaient très bien. Pérez faisait des sépias à la sauce piquante. Il les faisait cuire dans leur jus et Mersault partageait avec lui la sauce noire et brûlante que tous les deux pompaient avec leur pain sur une poêle couverte de suie dans la cuisine du pêcheur. Pérez, d'ailleurs, ne parlait jamais. Mersault lui était reconnaissant de sa capacité de silence. Quelquefois le matin après son bain, il le voyait mettre sa barque à la mer. Il s'avancait alors :

« Je vais avec vous, Perez ?

- Embarquez », disait l'autre.

Ils mettaient alors les rames à deux taquets différents et ramaient de concert en prenant garde (Mersault du moins) de ne pas embarrasser ses pieds dans les hameçons de la palangre. Puis ils pêchaient et Mersault surveillait les lignes, luisantes jusqu'à la surface de la mer, onduleuses et noires sous l'eau. Le soleil se brisait sur l'eau en milliers de petits morceaux et Mersault respirait une odeur lourde et étouffante qui montait de la mer comme une respiration. Quelquefois Pérez tirait un petit poisson. Il le rejetait alors et disait : « Va chez ta mère. » À onze heures, ils revenaient et Mersault, les mains luisantes d'écailles et la figure gonflée de soleil, rentrait dans sa maison comme dans une cave fraîche, tandis que Pérez allait préparer un plat de poissons qu'ils mangeaient ensemble le soir. Jour après jour, Mersault se laissait aller dans sa vie comme il se laissait glisser dans l'eau. Et comme on avance grâce à la complicité des bras et de l'eau qui porte et transporte, il lui suffisait de quelques gestes essentiels, une main sur un tronc d'arbre, une course sur la plage, pour se maintenir intact et conscient. Il rejoignait ainsi une vie à l'état pur, il retrouvait un paradis qui n'est

donné qu'aux animaux les plus privés ou les plus doués d'intelligence. À ce point où l'esprit nie l'esprit il touchait sa vérité et avec elle sa gloire et son amour extrêmes.

Grâce à Bernard il se mêlait aussi à la vie du village. Il avait été obligé de le faire appeler pour une petite indisposition, et ils s'étaient revus par la suite et souvent avec plaisir. Bernard était silencieux, mais avec une sorte d'esprit amer qui mettait des lueurs dans ses lunettes d'écaille. Il avait longtemps exercé en Indochine et s'était retiré à quarante ans dans ce coin d'Algérie. Depuis quelques années il y menait une vie paisible avec sa femme, une Indochinoise presque muette, avec des cheveux en chignon et un tailleur moderne. Bernard, par sa capacité d'indulgence, s'adaptait à tous les milieux. Par là il aimait tout le village et en était aimé. Il y entraînait Mersault. Celui-ci connaissait déjà très bien le patron de l'hôtel, ancien ténor qui chantait à son comptoir et, entre deux mugissements de La Tosca, promettait une peignée à sa femme. On demanda à Patrice de faire partie avec Bernard du comité des fêtes. Et les jours de fête, 14 juillet et autres, ils se promenaient un brassard tricolore au bras ou discutaient avec les autres commissaires, autour d'une table de tôle verte poisseuse d'apéritifs sucrés, si l'estrade des musiciens devait être entourée de fusains ou de palmiers. On voulut même l'entraîner dans un conflit électoral. Mais Mersault avait eu le temps de connaître le maire. Il « présidait aux destinées de sa commune » (comme il disait) depuis dix ans et cette quasi-pérennité l'inclinait à se croire Napoléon Bonaparte. Vigneron enrichi, il s'était fait construire une maison dans le style grec. Il l'avait fait visiter à Mersault. Elle se composait d'un rez-de-chaussée surélevé d'un étage. Mais, ne reculant devant aucun sacrifice, le maire y avait installé un ascenseur. Il le fit essayer à Mersault et à Bernard. Et Bernard dit avec placidité : « Il glisse bien. » De ce jour, Mersault conçut une admiration profonde pour le maire. Bernard et lui usaient de toute leur influence pour le conserver au poste qu'à tant de titres il méritait.

Au printemps, le petit village aux toits rouges rapprochés, entre la montagne et la mer, regorgeait de fleurs, roses thé, jacinthes et bougainvillées, et de bourdonnements d'insectes. À l'heure de la

sieste, Mersault passait sur sa terrasse et regardait le village dormir et fumer sous la lumière débordante. La grande histoire du village tenait dans la rivalité de Moralès et Binguès, deux riches colons espagnols qu'une série de spéculations avaient transformés en millionnaires. Dès cet instant, la fièvre des grandeurs les avait pris. Quand l'un achetait une auto, il choisissait la plus chère. Mais l'autre qui achetait la même y faisait mettre des poignées d'argent. Le génie en l'espèce était Moralès. On l'appelait « le Roi d'Espagne ». Et c'est qu'en toutes choses il avait battu Binguès qui manquait d'imagination. Le jour où, pendant la guerre, Binguès souscrivit pour plusieurs centaines de mille francs à l'emprunt national, Moralès avait déclaré : « Moi je fais mieux, je donne mon fils. » Et il avait fait engager son fils encore trop jeune pour être mobilisé. En 1925, Binguès était arrivé d'Alger dans une magnifique Bugatti course. Quinze jours après Moralès s'était fait construire un hangar et acheté un avion Caudron. Cet avion dormait encore dans son hangar. Le dimanche seulement on le montrait aux visiteurs. Lorsque Binguès parlait de Moralès il disait : « Ce va-nu-pieds », et Moralès de Binguès : « Ce four à chaux. »

Bernard emmena Mersault chez Moralès. Dans la grande ferme pleine de guêpes et d'odeurs de raisin, celui-ci les reçut avec toutes les marques du respect, mais en espadrilles et en bras de chemise parce qu'il ne pouvait pas supporter la veste et les souliers. On leur fit voir l'avion, les autos, la médaille du fils encadrée et exposée dans le salon, et Moralès qui expliquait à Mersault la nécessité d'éloigner les étrangers de l'Algérie française (lui était naturalisé, « mais, par exemple, ce Binguès ») les emmena vers une récente trouvaille. Ils s'engagèrent dans un immense champ de vigne au milieu duquel était ménagé un rond-point. Sur ce rond-point, se trouvait disposé un salon Louis XV, du bois et de l'étoffe les plus précieux. Moralès pouvait ainsi recevoir ses visiteurs dans ses terres. À Mersault qui s'informait courtoisement de ce qui arrivait par temps de pluie, Moralès répondit sans broncher, par-dessus son cigare : « Je remplace. » Les retours avec Bernard se passaient alors à distinguer le nouveau riche du poète. Moralès, suivant Bernard, était poète.

Mersault pensait qu'il aurait fait un admirable empereur romain de la décadence.

À quelque temps de là, Lucienne vint passer quelques jours au Chenoua et repartit. Un dimanche matin, Claire, Rose et Catherine vinrent rendre visite à Mersault comme elles l'avaient promis. Mais Patrice était déjà très loin de l'état d'esprit qui l'avait poussé à Alger aux premiers jours de sa retraite. Il fut pourtant heureux de les revoir. Il alla les chercher avec Bernard à la descente du grand autocar canari qui faisait le service. La journée était magnifique, le village plein de belles voitures rouges de bouchers ambulants, les fleurs épaisses et les gens habillés de couleurs claires. Ils s'installèrent un moment au café sur la demande de Catherine. Elle admirait cet éclat et cette vie, et derrière le mur où elle s'adossait elle devinait la présence de la mer. Au moment de partir une étonnante musique éclata dans une rue toute proche. C'était sans doute la « Marche des Toréadors » de Carmen, mais avec un éclat et une exubérance qui empêchaient les instruments de garder leur rang. « C'est la société de gymnastique », dit Bernard. Pourtant on vit déboucher une vingtaine de musiciens inconnus et soufflant sans arrêt dans les instruments à vent les plus divers. Ils avançaient vers le café et derrière eux, le canotier en arrière, posé sur un mouchoir, se rafraîchissant d'un éventail de réclame, Moralès déboucha. Il avait loué ces musiciens à la ville parce que, expliqua-t-il plus tard, « avec cette crise, la vie elle est trop triste ». Il s'installa et fit disposer autour de lui les musiciens qui achevèrent leur marche. Le café regorgeait de public. Alors, Moralès se leva et dans un mouvement circulaire dit avec dignité : « À ma demande, l'orchestre va rejouer Toréador. »

En partant, les petites bourriques étouffaient sous les rires. Mais arrivées à la maison, dans l'ombre et la fraîcheur des pièces qui rendaient plus sensible l'éclatante blancheur des murs pleins de soleil du jardin, elles retrouvèrent un silence et un accord profond qui, chez Catherine, se traduisit par le désir de prendre un bain de soleil sur la terrasse. Mersault reconduisit alors Bernard. C'était la seconde fois que Bernard voyait quelque chose de la vie de Mersault. Ils ne s'étaient jamais rien confié, Mersault conscient que Bernard

n'était pas heureux, et Bernard un peu dérouté devant la vie de Mersault. Ils se quittèrent sans dire un mot. Mersault convint avec ses amies qu'ils partiraient tous les quatre en excursion le lendemain de très bonne heure. Le Chenoua était très haut et difficile à escalader. Il y avait là en perspective une belle journée de fatigue et de soleil.

Au petit matin, ils gravirent les premières pentes raides. Rose et Claire marchaient devant, Patrice fermait la marche avec Catherine. Ils étaient silencieux. Ils s'élevaient peu à peu au-dessus de la mer encore toute blanche dans les brumes du matin. Patrice se taisait aussi, tout entier intégré à la montagne avec sa chevelure rase ébouriffée de colchiques, aux sources glacées, à l'ombre et au soleil, à son corps qui consentait puis refusait. Ils entraient dans l'effort concentré de la marche, l'air du matin dans leurs poumons comme un fer rouge ou un rasoir effilé, totalement livrés à cette application, à ce surpassement qui s'efforçaient de triompher de la pente. Rose et Claire, fatiguées, ralentirent leur marche. Catherine et Patrice prirent les devants et les eurent bientôt perdues de vue.

« Ça va ? disait Patrice.

- Oui, c'est très beau. »

Dans le ciel le soleil montait et, avec lui, un grésillement d'insectes qui se gonflait avec la chaleur. Bientôt Patrice enleva sa chemise et, torse nu, continua la route. La sueur coulait sur ses épaules où le soleil avait soulevé des épluchures de peau. Ils prirent un petit chemin qui semblait longer le flanc de la montagne. Les herbes qu'ils écrasaient étaient plus humides. Bientôt un bruit de sources les accueillit et dans un renforcement un jaillissement de fraîcheur et d'ombre. Ils s'aspergèrent mutuellement, burent un peu, et Catherine se coucha sur l'herbe, pendant que Patrice, les cheveux noirs d'eau et bouclés sur le front, clignait des yeux devant le paysage couvert de ruines, de routes luisantes et d'éclats de soleil. Puis il s'assit près de Catherine.

« Pendant que nous sommes seuls, Mersault, dis-moi si tu es heureux ?

Regarde », dit Mersault. La route tremblait au soleil et tout un peuple de vibrions multicolores montait vers eux. Patrice souriait et se caressait les bras.

« Oui, mais, je voulais te dire. Bien sur tu ne me répondras pas si ça t'ennuie. » Elle hésita : « Est-ce que tu aimes ta femme ? »

Mersault sourit :

« Ça n'est pas indispensable. » Il prit l'épaule de Catherine et, secouant la tête, lui aspergea d'eau le visage : « L'erreur, petite Catherine, c'est de croire qu'il faut choisir, qu'il faut faire ce qu'on veut, qu'il y a des conditions du bonheur. Ce qui compte seulement, tu vois, c'est la volonté du bonheur, une sorte d'énorme conscience toujours présente. Le reste, femmes, œuvres d'art ou succès mondains, ne sont que prétextes. Un canevas qui attend nos broderies.

- Oui, dit Catherine, les yeux pleins de soleil.

- Ce qui m'importe c'est une certaine qualité de bonheur. Je ne puis goûter le bonheur que dans la confrontation tenace et violente qu'il soutient avec son contraire. Si je suis heureux ? Catherine ! Tu sais la fameuse formule : " Si j'avais à recommencer ma vie ", eh bien, je la recommencerais telle quelle. Naturellement, tu ne peux pas savoir ce que ça veut dire.

- Non, dit Catherine.

- Comment te dire, petit. Si je suis heureux c'est grâce à ma mauvaise conscience. J'avais besoin de partir et de gagner cette solitude où j'ai pu confronter en moi ce qui était à confronter, ce qui était soleil et ce qui était larmes... Oui, je suis humainement heureux. »

Rose et Claire arrivaient. Ils reprirent leur sac. Le chemin longeait toujours la montagne et les maintenait dans une zone de végétation abondante. Les chemins étaient encore bordés de figuiers de Barbarie, d'oliviers et de jujubiers. On y croisait des Arabes montés sur des ânes. Puis ils montèrent. Le soleil frappait maintenant à coups redoublés sur chaque pierre du chemin. À midi, écrasés de chaleur, saouls de parfums et de fatigue, ils jetèrent leurs sacs et

renoncèrent à atteindre le sommet. Les pentes étaient rocheuses et pleines de silex. Un petit chêne rabougri les abrita dans son ombre ronde. Ils tirèrent les provisions des sacs et mangèrent. La montagne tout entière vibrait sous la lumière et les cigales. La chaleur montait et les assiégeait sous leur chêne. Patrice se renversa sur la terre et la poitrine contre les pierres respira un arôme brûlant. Il recevait dans son ventre les coups sourds de la montagne qui semblait en travail. Leur monotonie, le chant assourdissant des insectes entre les pierres chaudes et les parfums sauvages finirent par l'endormir.

Quand il se réveilla il était couvert de sueur et courbaturé. Il devait être trois heures. Les enfants avaient disparu. Bientôt des rires et des cris les annoncèrent. La chaleur avait diminué. Il fallait redescendre. C'est à ce moment-là que pour la première fois et au milieu de la descente, Mersault eut une syncope. Quand il se releva il aperçut la mer très bleue entre trois visages inquiets. Ils redescendirent plus lentement. Aux dernières pentes, Mersault demanda une pause. La mer verdissait avec le ciel et toute une douceur montait de l'horizon. Sur les collines qui prolongeaient le Chenoua autour de la petite baie, les cyprès noircissaient lentement. Tous se taisaient. Claire dit pourtant :

« Vous avez l'air fatigué.

- Sans doute, petite fille.

- Vous savez, ça ne me regarde pas. Mais cette région ne vous vaut rien. Elle est trop près de la mer, trop humide. Pourquoi n'allez-vous pas vivre en France, en montagne ?

- Cette région ne me vaut rien, Claire, mais j'y suis heureux. Je me sens en accord.

- C'est pour pouvoir l'être complètement et plus longtemps.

- On ne vit pas plus ou moins longtemps heureux. On l'est. Un point, c'est tout. Et la mort n'empêche rien - c'est un accident du bonheur en ce cas. » Tous se turent.

« Je ne suis pas convaincue », dit cependant Rose après un temps.

Ils rentrèrent lentement dans le soir descendant.

Catherine prit sur elle de faire appeler Bernard. Mersault était dans sa chambre et, par-dessus l'ombre luisante des carreaux de la maison, il voyait la tache blanche de la balustrade, la mer comme une bande de toile sombre ondulante et au-dessus la nuit plus claire mais sans étoiles. Il se sentait faible et, par un mystère bienfaisant, sa faiblesse l'allégeait et le rendait lucide. Lorsque Bernard frappa, Mersault sentit qu'il allait tout lui dire. Non que son secret lui pesât. Il n'y avait pas de secret à cela. S'il l'avait tu jusqu'ici c'était dans la mesure où dans certains milieux on garde ses pensées parce qu'on sait qu'elles heurteraient les préjugés et la bêtise. Mais aujourd'hui, avec toute la fatigue de son corps et sa sincérité profonde, comme l'artiste, après avoir longtemps caressé et édifié son œuvre, éprouve un jour la nécessité de la mettre au jour et de communiquer enfin avec les hommes, Mersault avait le sentiment qu'il devait parler. Et sans être sûr qu'il le ferait, il attendait Bernard avec impatience.

Des pièces du bas montèrent deux rires frais qui le firent sourire. à ce moment, Bernard entra.

« Alors ? dit-il.

- Alors, voilà », dit Mersault.

Il l'ausculta. Il ne pouvait rien dire. Mais il eût aimé avoir une radiographie, si Mersault pouvait.

« Plus tard », répondit celui-ci.

Bernard se tut et s'assit sur le rebord de la baie

« Je n'aime pas être malade, moi, dit-il. Je sais ce que c'est. Rien n'est plus laid ni plus dégradant que la maladie. »

Mersault était indifférent. Il se leva de son fauteuil, offrit des cigarettes à Bernard, en alluma une et dit en riant :

« Puis-je vous poser une question, Bernard ?

- Oui.

- Vous ne prenez jamais de bains, pourquoi donc avez-vous choisi cet endroit pour vous retirer ?

- Ah, je ne sais pas trop. Il y a longtemps. »

Après un temps il ajouta :

« Et puis j'ai toujours agi par dépit. Maintenant ça va mieux. Avant, je voulais être heureux, faire ce qu'il fallait, m'installer, par exemple, dans un pays qui m'aurait plu. Mais l'anticipation sentimentale est toujours fausse. Alors il faut vivre comme il nous est le plus facile de vivre - ne pas se forcer. C'est un peu cynique. Mais c'est aussi le point de vue de la plus belle fille du monde. En Indochine, je suis allé à tous les bouts. Ici, je rumine. Simplement.

- Oui, dit Mersault sans cesser de fumer, enfoncé dans son fauteuil et regardant au plafond. Mais je ne suis pas sûr que toute anticipation sentimentale soit fausse. Elles sont seulement déraisonnables. En tout cas, les seules expériences qui m'intéressent sont celles où justement tout se trouverait être comme on l'espérait.

Bernard sourit : « Oui, un destin sur mesure.

- Le destin d'un homme, dit Mersault sans bouger, est toujours passionnant s'il l'épouse avec passion. Et pour certains, un destin passionnant, c'est toujours un destin sur mesure.

- Oui », dit Bernard. Et il se leva avec effort et regarda un moment la nuit, le dos un peu tourné vers Mersault.

Sans le regarder, il reprit :

« Vous êtes avec moi le seul homme dans ce pays qui vive sans compagnie. Je ne parle pas de votre femme et de vos amis. Je sais bien que ce sont des épisodes. Et pourtant, vous semblez mieux aimer la vie que moi. » Il se retourna : « Parce que pour moi, aimer la vie ce n'est pas prendre des bains. C'est vivre de façon étourdissante, effrénée. Des femmes, des aventures, des pays. C'est agir, c'est forcer quelque chose. Une vie brûlante et merveilleuse. Enfin je veux dire... comprenez-moi » (il semblait comme honteux de s'être animé), « j'aime trop la vie pour me satisfaire de la nature. »

Bernard ramassait son stéthoscope et refermait sa trousse. Mersault lui dit :

« Au fond, vous êtes un idéaliste. »

Lui avait le sentiment que tout était renfermé dans cet instant qui va de la naissance à la mort et que tout se jugeait et se consacrait là.

« C'est que, voyez-vous, dit Bernard avec une sorte de tristesse, le

contraire d'un idéaliste c'est trop souvent un homme sans amour.

- Ne le croyez pas », dit Mersault en lui tendant la main.

Bernard la lui serra longuement.

« Pour penser comme vous, dit-il en souriant, il n'y a que des hommes qui vivent sur un grand désespoir ou un grand espoir.

- Sur les deux, peut-être.

- Oh, je n'interroge pas !

- Je sais », dit Mersault sérieusement.

Mais quand Bernard fut sur la porte, poussé par un élan irréfléchi, Mersault l'appela.

« Oui, dit le docteur en se retournant.

- Êtes-vous capable d'avoir du mépris pour un homme ?

- Je crois.

- À quelles conditions ? »

L'autre réfléchit.

« C'est assez simple, il me semble. Dans tous les cas où il serait poussé par l'intérêt ou le goût de l'argent.

- C'est simple, en effet, dit Mersault. Bonsoir Bernard.

- Bonsoir. »

Resté seul, Mersault réfléchit. Au point où il était parvenu le mépris d'un homme le laissait indifférent. Mais il reconnaissait en Bernard des résonances profondes qui le rapprochaient de lui. Il lui semblait insupportable qu'une partie de lui jugeât l'autre. Avait-il agi par intérêt ? Il avait pris conscience de cette vérité essentielle et immorale que l'argent est un des moyens les plus sûrs et les plus rapides pour conquérir sa dignité. Il était arrivé à chasser l'amertume qui prend toute âme bien née à considérer ce qu'ont d'inique et de vil la naissance et les conditions de croissance d'un beau destin. Cette malédiction sordide et révoltante selon laquelle les pauvres finissent dans la misère la vie qu'ils ont commencée dans la

misère, il l'avait rejetée en combattant l'argent par l'argent, avec la haine la haine. Et de ce combat de bête à bête, il arrivait parfois que l'ange sortit, tout entier dans le bonheur de ses ailes et de sa gloire, sous le souffle tiède de la mer. Il restait seulement qu'il n'avait rien dit à Bernard et que son œuvre désormais resterait secrète.

Dans l'après-midi du lendemain, vers cinq heures, les enfants partirent. Au moment de monter dans l'autobus, Catherine se retourna vers la mer

« Au revoir, plage », dit-elle.

Un moment après, trois visages rieurs regardaient Mersault par les vitres du fond et, comme un gros insecte doré, l'autobus jaune disparaissait dans la lumière. Le ciel quoique pur était un peu oppressant. Mersault seul sur la route se sentait au fond du cœur un sentiment mêlé de délivrance et de tristesse. Aujourd'hui seulement sa solitude devenait réelle parce qu'aujourd'hui seulement il se sentait lié à elle. Et de l'avoir acceptée, de se savoir désormais maître de ses jours à venir, l'emplissait de la mélancolie qui s'attache à toute grandeur.

Au lieu de prendre la grande route, il revint parmi les caroubiers et les oliviers par un petit chemin détourné qui passait au pied de la montagne et débouchait derrière sa maison. Il écrasa du pied quelques olives et s'aperçut que le chemin était entièrement tigré de taches noires. À la fin de l'été, les caroubiers mettent une odeur d'amour sur toute l'Algérie, et le soir ou après la pluie c'est comme si la terre tout entière reposait, après s'être donnée au soleil, son ventre tout mouillé d'une semence au parfum d'amande amère. Pendant toute la journée leur odeur était descendue des grands arbres, lourde et oppressante. Dans ce petit chemin, avec le soir et le soupir détendu de la terre, elle devenait légère, à peine sensible aux narines de Patrice - comme une maîtresse avec qui l'on sort dans la rue après tout un après-midi étouffant, et qui vous regarde, épaulement contre épaulement, parmi les lumières et la foule.

Devant cette odeur d'amour et ses fruits écrasés et odorants, Mersault comprit alors que la saison déclinait. Un grand hiver allait se lever. Mais il était mûr pour l'attendre. De ce chemin on ne voyait pas

la mer, mais on pouvait apercevoir au sommet de la montagne des brumes légères et rougeâtres qui annonçaient le soir. Sur le sol, des taches de lumière pâlissaient entre les ombres des feuillages. Mersault aspira violemment l'odeur amère et parfumée qui consacrait ce soir ses noces avec la terre. Ce soir qui tombait sur le monde, dans le chemin entre les oliviers et les lentisques, sur les vignes et la terre rouge, près de la mer qui sifflait doucement, ce soir entraînait en lui comme une marée. Tant de soirs semblables avaient été en lui comme une promesse de bonheur que d'éprouver celui-ci comme un bonheur lui fit mesurer le chemin qu'il avait parcouru de l'espoir à la conquête. Dans l'innocence de son cœur, il acceptait ce ciel vert et cette terre mouillée d'amour avec le même tremblement de passion et de désir que lorsqu'il avait tué Zagreus dans l'innocence de son cœur.

Cahiers Albert Camus. I.

La mort heureuse.

Deuxième partie : LA MORT CONSCIENTE

CHAPITRE V

[Retour à la table des matières](#)

En janvier, les amandiers fleurirent. En mars les poiriers, pêchers et pommiers se couvrirent de fleurs. Le mois d'après les sources se gonflèrent imperceptiblement et puis revinrent à un débit normal. Au début de mai on coupa les foins et, dans les derniers jours, on moissonna les avoines et les orges. Déjà les abricots étaient gonflés d'été. En juin, les poires précoces firent leur apparition avec les grandes moissons. Déjà les sources se tarissaient et la chaleur croissait. Mais le sang de la terre, tari de ce côté, faisait ailleurs fleurir les cotons et sucrait les premiers raisins. Il fit un grand vent brûlant qui dessécha les terres et alluma des incendies un peu partout. Et puis d'un coup, l'année bascula. Hâtivement, les vendanges se terminèrent. La pluie à grandes averses de septembre à novembre balaya la terre. Avec elle, à peine terminés les travaux de l'été commencèrent les emblavures et les premières semailles, pendant que les sources brusquement grossissaient et jaillissaient en torrents. À la fin de l'année le blé germait déjà dans certaines terres, tandis que d'autres finissaient à peine de recevoir les labours. Un peu plus tard,

les amandiers à nouveau furent blancs dans le ciel glacé et bleu. La nouvelle année se poursuivait dans la terre et le ciel. Le tabac fut planté, la vigne labourée et soufrée, les arbres greffés. Le même mois, les nèfles mûrirent. À nouveau la fenaison, les moissons et les labours d'été. À la moitié de l'année de gros fruits juteux et collant aux doigts garnissaient les tables : figues, pêches et poires qu'on mangeait goulûment entre deux battages. Aux vendanges suivantes, le ciel se couvrit. Venant du nord, passèrent des bandes noires et silencieuses d'étourneaux et de grives. Pour eux les olives étaient déjà mûres. On les cueillit peu après leur passage. Dans la terre gluante, une seconde fois le blé germa. De gros vols de nuages venant aussi du nord passèrent sur la mer et sur la terre, brossèrent l'eau de son écume et la laissèrent nette et glacée sous un ciel de cristal. Pendant plusieurs jours, il y eut dans le soir des éclairs lointains et silencieux. Les premiers froids commencèrent.

Vers cette époque, Mersault s'alita une première fois. Des poussées de pleurésie l'enfermèrent et le tinrent un mois à la chambre. Quand il se leva, les dernières pentes du Chenoua étaient couvertes d'arbres fleuris qui descendaient vers la mer. Jamais printemps ne l'avait trouvé si sensible. Et, la première nuit de sa convalescence, il marcha longuement à travers les terres jusqu'à la colline pleine de ruines où dormait Tipasa. Dans un silence peuplé des bruits soyeux du ciel, la nuit était comme un lait sur le monde. Mersault marchait sur la falaise, pénétré de la grave méditation de cette nuit. La mer un peu plus bas sifflait doucement. On la voyait pleine de lune et de velours, souple et lisse comme une bête. À cette heure, où sa vie lui paraissait si loin, seul, indifférent à tout et à lui-même, il parut à Mersault qu'il avait atteint enfin ce qu'il cherchait et que cette paix qui l'emplissait était née du patient abandon de lui-même qu'il avait poursuivi et atteint avec l'aide de ce monde chaleureux qui le niait sans colère. Il marchait légèrement et le bruit de ses pas lui paraissait étranger, familier sans doute, mais au même titre que les froissements de bêtes dans les buissons de lentisques, les coups de la mer ou les battements de la nuit dans la profondeur du ciel. Et aussi bien il sentait son corps, mais avec la même conscience extérieure que le souffle chaud de cette nuit de printemps et l'odeur de sel et de pourri qui montait de la mer. Ses courses dans le monde,

son exigence du bonheur, l'affreuse plaie de Zagreus, pleine de cervelle et d'os, les heures douces et retenues de la Maison devant le Monde, sa femme, ses espoirs et ses dieux, tout cela était devant lui, mais comme une histoire préférée entre toutes, sans raison valable, étrangère à la fois et secrètement familière, livre favori qui flatte et confirme le plus profond du cœur, mais qu'un autre a écrit. Pour la première fois, il ne se sentait pas d'autre réalité que celle d'une passion à l'aventure, d'un désir de sève, d'un instinct intelligent et cordial de la parenté du monde. Sans colère et sans haine, il ne connaissait pas de regret. Et assis sur un rocher dont il sentait le visage grêlé sous ses doigts, il regardait la mer se gonfler silencieusement sous la lumière de la lune. Il pensait à ce visage de Lucienne qu'il avait caressé et à la tiédeur de ses lèvres. Sur la surface unie de l'eau, la lune, comme une huile, mettait de longs sourires errants. L'eau devait être tiède comme une bouche et molle et prête à s'enfoncer sous un homme. Mersault, toujours assis, sentit alors combien le bonheur est près des larmes, tout entier dans cette silencieuse exaltation où se tissent l'espoir et le désespoir mêlés d'une vie d'homme. Conscient et pourtant étranger, dévoré de passion et désintéressé, Mersault comprenait que sa vie même et son destin s'achevaient là et que tout son effort serait désormais de s'arranger de ce bonheur et de faire face à sa terrible vérité.

Il lui fallait maintenant s'enfoncer dans la mer chaude, se perdre pour se retrouver, nager dans la lune et la tiédeur pour que se taise ce qui en lui restait du passé et que naisse le chant profond de son bonheur. Il se dévêtit, descendit quelques rochers et entra dans la mer. Elle était chaude comme un corps, fuyait le long de son bras, et se collait à ses jambes d'une étreinte insaisissable et toujours présente. Lui, nageait régulièrement et sentait les muscles de son dos rythmer son mouvement. À chaque fois qu'il levait un bras, il lançait sur la mer immense des gouttes d'argent en volées, figurant, devant le ciel muet et vivant, les semailles splendides d'une moisson de bonheur. Puis le bras replongeait et, comme un soc vigoureux, labourait, fendant les eaux en deux pour y prendre un nouvel appui et une espérance plus jeune. Derrière lui, au battement de ses pieds naissait un bouillonnement d'écume, en même temps qu'un bruit d'eau clapotante, étrangement clair dans la solitude et le silence de la nuit.

À sentir sa cadence et sa vigueur, une exaltation le prenait, il avançait plus vite et bientôt il se trouva loin des côtes, seul au cœur de la nuit et du monde. Il songea soudain à la profondeur qui s'étendait sous ses pieds et arrêta son mouvement. Tout ce qu'il y avait sous lui l'attirait comme le visage d'un monde inconnu, le prolongement de cette nuit qui le rendait à lui-même, le cœur d'eau et de sel d'une vie encore inexplorée. Une tentation lui vint qu'il repoussa aussitôt dans une grande joie du corps. Il nagea plus fort et plus avant. Merveilleusement las, il retourna vers la rive. À ce moment il entra soudain dans un courant glacé et fut obligé de s'arrêter, claquant des dents et les gestes désaccordés. Cette surprise de la mer le laissait émerveillé; cette glace pénétrait ses membres et le brûlait comme l'amour d'un dieu d'une exaltation lucide et passionnée qui le laissait sans force. Il revint plus péniblement et sur le rivage, face au ciel et à la mer, il s'habilla en claquant des dents et en riant de bonheur.

Lorsqu'il rentra, il fut pris d'un malaise. Du sentier qui montait de la mer vers sa villa, il pouvait voir le promontoire rocheux qui lui faisait face, les fûts lisses des colonnes et des ruines. Et soudain le paysage se renversa et il se retrouva appuyé contre un rocher, à moitié renversé sur un buisson de lentisques dont les feuilles écrasées laissaient monter leur odeur. Il regagna péniblement la villa. Son corps qui l'avait porté tout à l'heure aux extrémités de la joie le plongeait maintenant dans une détresse qui le tenait au ventre et lui fermait les yeux. Il se fit du thé. Mais il avait pris une casserole sale pour chauffer l'eau et le thé était gras jusqu'à l'écoeurement. Il le but cependant avant d'aller se coucher. En ôtant ses chaussures, sur ses mains dont le sang s'était retiré, il remarqua les ongles très roses, élargis, recourbés jusqu'à recouvrir l'extrémité des doigts. Il n'avait jamais eu ces ongles qui donnaient à sa main quelque chose de tortueux et de malsain. Il sentait sa poitrine prise dans un étau. Il toussa et cracha plusieurs fois normalement, quoique sa bouche gardât un goût de sang. Au lit, de longs frissons le saisirent. Il les sentait monter depuis l'extrémité du corps et se rejoindre dans les épaules comme deux filets d'eau glacée pendant que ses dents claquaient au-dessus des draps qui lui paraissaient mouillés. La maison lui semblait vaste et les bruits familiers qu'il entendait

s'élargissaient jusqu'à l'infini comme s'ils ne rencontraient pas de mur qui mît un terme à leur résonance. Il entendait la mer comme un roulement d'eau et de galets, le battement de la nuit derrière ses grandes vitres et le cri des chiens aux fermes éloignées. Il eut chaud, rejeta les couvertures, puis froid, et les ramena. Dans ce balancement entre deux souffrances, cette somnolence et cette inquiétude qui le tirait du sommeil, il prit conscience soudain qu'il était malade. Une angoisse lui vint à la pensée qu'il pouvait peut-être mourir dans cette sorte d'inconscience et sans pouvoir regarder devant lui. Au village, l'horloge de l'église sonna sans qu'il pût reconnaître le nombre de coups. Il ne voulait pas mourir comme un malade. Pour lui du moins il ne voulait pas que la maladie fût ce qu'elle est souvent, une atténuation et comme une transition vers la mort. Ce qu'il voulait encore inconsciemment, c'était la rencontre de sa vie pleine de sang et de santé avec la mort. Et non la mise en présence de la mort et de ce qui était déjà presque la mort. Il se leva, tira péniblement un fauteuil vers la fenêtre et s'assit en se couvrant de couvertures. Derrière les rideaux légers aux endroits où les plis n'épaississaient pas l'étoffe, il voyait des étoiles. Il respira longuement et serra les bras de son fauteuil pour apaiser ses mains qui tremblaient. Il voulait reconquérir sa lucidité. « Ça se pouvait », pensait-il. En même temps, il pensait que le gaz était resté allumé dans la cuisine. « Ça se pouvait », se répétait-il. La lucidité elle aussi était une longue patience. Tout pouvait se gagner et s'acquérir. Il frappait de son poing les bras de son fauteuil. On ne naît pas fort, faible ou volontaire. On devient fort, on devient lucide. Le destin n'est pas dans l'homme mais autour de l'homme. Il s'aperçut alors qu'il pleurait. Une étrange faiblesse, une sorte de lâcheté née de la maladie le rendait à l'enfance et à ses larmes. Il avait froid aux mains et un immense dégoût dans le cœur. Il pensait à ses ongles, sous sa clavicule il fit rouler des ganglions qui lui parurent énormes. Au-dehors toute cette beauté répandue sur le monde. Il ne voulait pas quitter son goût et sa jalousie de vivre. Il pensait à ces soirs sur Alger où monte dans le ciel vert le bruit des hommes sortant des fabriques à l'appel des sirènes. Entre le goût des absinthes, les fleurs sauvages parmi les ruines et la solitude des petites maisons entourées de cyprès dans le Sahel se tissait l'image d'une vie où la

beauté et le bonheur prenaient son visage au désespoir et où Patrice trouvait une sorte d'éternité fugitive. Cela il ne voulait pas le quitter et que cette image pût durer sans lui. Rempli de révolte et de pitié, il vit alors le visage de Zagreus tourné vers la fenêtre. Il toussa longuement. Il respirait mal. Il étouffait dans ses vêtements de nuit. Il avait froid. Il avait chaud. Il brûlait d'une immense colère trouble et les poings serrés, tout son sang battant à grands coups sous son crâne; le regard vide, il attendait le nouveau frisson qui le replongerait dans la fièvre aveugle. Le frisson vint, le rendit à un monde humide et clos où ses yeux se fermèrent et firent taire la révolte de l'animal, jaloux de sa soif et de sa faim. Mais avant de s'endormir il eut le temps de voir la nuit blanchir un peu derrière les rideaux et d'entendre, avec l'aube et le réveil du monde, comme un immense appel de tendresse et d'espoir qui fondait sans doute sa terreur de la mort, mais qui dans le même temps l'assurait qu'il trouverait une raison de mourir dans ce qui avait été toute sa raison de vivre.

Quand il se réveilla la journée était déjà avancée et tout un peuple d'oiseaux et d'insectes chantait dans la chaleur. Il songea que Lucienne devait arriver le jour même. Il était brisé et regagna péniblement son lit. Il avait le goût de la fièvre dans sa bouche et cette fragilité qui aux yeux des malades rend les choses plus dures et les êtres plus contraignants. Il fit appeler Bernard. Il vint, toujours silencieux et affairé, l'ausculta, ôta ses lunettes pour en essuyer les verres. « Mauvais », dit-il. Il lui fit deux piqûres. Pendant la seconde, Mersault, pourtant peu douillet, s'évanouit. Quand il revint à lui, Bernard lui tenait le poignet d'une main et sa montre dans l'autre, regardait l'avance saccadée d'une aiguille à secondes. « Vous voyez, dit Bernard, une syncope d'un quart d'heure. Votre cœur flanche. Vous pouvez y rester, dans une nouvelle syncope. »

Mersault ferma les yeux. Il était harassé, les lèvres blanches et sèches, la respiration sifflante.

« Bernard, dit-il.

- Oui.

- Je ne veux pas finir dans une syncope. J'ai besoin de voir clair, vous comprenez.

- Oui », dit Bernard. Il lui donna quelques ampoules. « Si vous vous sentez faible, brisez et avalez. C'est de l'adrénaline. »

En sortant, Bernard rencontra Lucienne qui arrivait :

« Toujours charmante.

- Patrice est malade ?

- Oui.

- C'est grave ?

- Non, il est très bien », dit Bernard. Et, avant de partir : « Au fait, un conseil, laissez-le seul dans la mesure du possible.

- Ah, dit Lucienne, ça n'est donc rien. »

Toute la journée, Mersault étouffa. Deux fois il sentit le vide froid et tenace qui l'aspirait dans une nouvelle syncope, deux fois l'adrénaline le tira de cette plongée liquide. Et toute la journée, ses yeux sombres regardèrent la campagne magnifique. Vers quatre heures, un grand canot rouge pointa sur la mer et grossit peu à peu, ruisselant de soleil, d'eau et d'écailles. Pérez, debout et ramant régulièrement. La nuit vint alors rapidement. Mersault ferma les yeux et, pour la première fois depuis la veille, sourit. Il n'avait pas desserré les dents. Lucienne était dans sa chambre depuis un moment, vaguement inquiète, elle se précipita sur lui et l'embrassa.

« Assieds-toi, dit Mersault. Tu peux rester.

- Ne parle pas, dit Lucienne, ça te fatigue. »

Bernard vint, fit des piqûres, partit. De grands nuages rouges passaient lentement dans le ciel.

« Quand j'étais enfant, dit Mersault avec effort, enfoncé dans son oreiller et les yeux au ciel, ma mère me disait que c'était les âmes des morts qui montaient au paradis. J'étais émerveillé d'avoir une âme rouge. Maintenant je sais que c'est le plus souvent une promesse de vent. Mais c'est aussi merveilleux. »

La nuit commença. Des images venaient. De grands animaux

fantastiques qui hochaient la tête au-dessus de paysages désertiques. Mersault les écarta doucement au fond de sa fièvre. Il laissait venir seulement le visage de Zagreus dans sa fraternité sanglante. Celui qui avait donné la mort allait mourir. Et comme alors pour Zagreus, le regard lucide qu'il tenait sur sa vie était celui d'un homme. Jusqu'ici il avait vécu. Maintenant on pourrait parler de sa vie. De ce grand élan ravageur qui l'avait emporté en avant, de la poésie fugitive et créatrice de la vie, rien ne restait plus maintenant que la vérité sans rides qui est le contraire de la poésie. De tous les hommes qu'il avait portés en lui comme chacun au commencement de cette vie, de ces êtres divers qui mêlaient leurs racines sans se confondre, il savait maintenant lequel il avait été : et ce choix que dans l'homme crée le destin il l'avait fait dans la conscience et le courage. Là était tout son bonheur de vivre et de mourir. Cette mort qu'il avait regardée avec l'affolement d'une bête, il comprenait qu'en avoir peur signifiait avoir peur de la vie. La peur de mourir justifiait un attachement sans bornes à ce qui est vivant dans l'homme. Et tous ceux qui n'avaient pas fait les gestes décisifs pour élever leur vie, tous ceux qui craignaient et exaltaient l'impuissance, tous ceux-là avaient peur de la mort, à cause de la sanction qu'elle apportait à une vie où ils n'avaient pas été mêlés. Ils n'avaient pas assez vécu, n'ayant jamais vécu. Et la mort était comme un geste privant à jamais d'eau le voyageur ayant cherché vainement à calmer sa soif. Mais pour les autres, elle était le geste fatal et tendre qui efface et qui nie, souriant à la reconnaissance comme à la révolte. Il passa un jour et une nuit assis sur son lit, les bras sur la table de nuit et la tête dans ses bras. Couché il ne pouvait respirer. À ses côtés, Lucienne était assise et l'observait sans dire un mot. Mersault la regardait parfois. Il songeait qu'après lui, le premier qui prendrait sa taille la ferait mollir. Tout entière dans ses seins elle serait offerte comme elle lui avait été offerte, et le monde continuerait dans la tiédeur de ses lèvres entrouvertes. Quelquefois il levait la tête et regardait par la fenêtre. Il n'était pas rasé, ses yeux rougis tout au bord et profondément creusés avaient perdu leur éclat sombre et les joues creuses et pâles sous le poil bleuâtre, le transformaient complètement.

Son regard de chat malade se posait sur les vitres. Il respirait et

se tournait vers Lucienne. Alors il souriait. Et dans ce visage qui de toute part fuyait et s'amollissait, ce sourire dur et lucide mettait une nouvelle force, une gravité allègre.

« Ça va ? » disait Lucienne de sa voix éteinte.

- Oui. » Il retournait alors à la nuit de ses bras. À la limite de sa force et de sa résistance, il rejoignait pour la première fois première fois et par l'intérieur, Roland Zagreus dont le sourire l'exaspérait tant au début. Sa respiration courte et précipitée laissait sur le marbre de la table de nuit une buée humide qui lui renvoyait sa chaleur. Et dans cette tiédeur malsaine qui montait vers lui, il éprouvait de façon plus sensible le bout glacé de ses doigts et de ses pieds. Cela même révélait une vie, et dans ce voyage du froid au chaud, il retrouvait l'exaltation qui avait saisi Zagreus, remerciant « la vie pour lui permettre de brûler encore ». Il se prenait d'un amour violent et fraternel pour cet homme dont il s'était senti si loin et il comprenait qu'à le tuer il avait consommé avec lui des noces qui les liaient à tout jamais. Ce lourd cheminement de larmes qui était en lui comme un goût mêlé de la vie et de la mort, il comprenait qu'il leur était commun. Et dans l'immobilité même de Zagreus en face de la mort, il retrouvait l'image secrète et dure de sa propre vie. La fièvre l'y aidait et avec elle cette certitude exaltante qu'il avait de maintenir sa conscience jusqu'au bout et de mourir les yeux ouverts. Zagreus aussi avait les yeux ouverts ce jour-là et des larmes y roulaient. Mais c'était la dernière faiblesse d'un homme qui n'avait pas eu de part à sa vie. Patrice ne craignait pas cette faiblesse. Dans les coups de son sang fiévreux qui s'arrêtait toujours à quelques centimètres des limites de son corps, il comprenait encore que cette faiblesse ne serait pas la sienne. Car lui avait rempli son rôle, avait parfait l'unique devoir de l'homme qui est seulement d'être heureux. Pas longtemps sans doute. Mais le temps ne fait rien à la chose. Il ne peut être qu'un obstacle, ou alors il n'est plus rien. Il avait détruit l'obstacle, et ce frère intérieur qu'il avait engendré en lui, peu importait qu'il fût deux ou vingt, années. Le bonheur était qu'il fût.

Lucienne se leva et recouvrit les épaules de Mersault d'où la couverture avait glissé. Il frissonna sous ce geste. Depuis le jour où il avait éternué sur la petite place près de la villa de Zagreus, jusqu'à

cette heure, son corps l'avait fidèlement servi et l'avait ouvert au monde. Mais dans le même temps, il continuait une vie propre et détachée de l'homme qu'il figurait. Il avait poursuivi à travers ces quelques années une lente décomposition. Maintenant il avait parfait sa courbe et il se tenait prêt à quitter Mersault et à le rendre au monde. Dans ce frisson subit dont Mersault était conscient, il marquait encore une fois cette complicité qui déjà leur avait conquis tant de joies. À ce titre seul, Mersault prenait ce frisson comme une joie. Conscient, c'était ce qu'il fallait sans duperie, sans lâcheté - seul à seul - en tête à tête avec son corps - les yeux ouverts sur la mort. Il s'agissait d'une affaire entre hommes. Rien, pas un amour ni un décor, mais un désert infini de solitude et de bonheur où Mersault jouait ses dernières cartes. Il sentait son souffle faiblir. Il aspira une gorgée d'air et dans ce mouvement toutes les orgues de sa poitrine ronflèrent. Il sentait ses mollets très froids et ses mains insensibles. Le jour se levait.

Le matin qui pointa fut plein d'oiseaux et de fraîcheur. Le soleil se leva rapidement et d'un bond fut au-dessus de l'horizon. La terre se couvrit d'or et de chaleur. Dans le matin le ciel et la mer s'éclaboussaient de lumières bleues et jaunes, par grandes taches bondissantes. Un vent léger s'était levé et par la fenêtre un air à goût de sel venait rafraîchir les mains de Mersault. À midi le vent cessa, la journée éclata comme un fruit mûr et sur toute l'étendue du monde, elle coula en jus tiède et étouffant, dans un concert soudain de cigales. La mer se couvrit de ce jus doré comme d'une huile et renvoya sur la terre écrasée de soleil un souffle chaud qui l'ouvrit et laissa monter des parfums d'absinthe, de romarin et de pierre chaude. De son lit, Mersault perçut ce choc et cette offrande et il ouvrit les yeux sur la mer immense et courbe, rutilante, peuplée des sourires de ses dieux. Il s'aperçut soudain qu'il était assis sur son lit et que le visage de Lucienne était tout près du sien. En lui montait lentement, comme depuis le ventre, un caillou qui cheminait jusqu'à sa gorge. Il respirait de plus en plus vite, profitant des passages. Cela montait toujours. Il regarda Lucienne. Il sourit sans une crispation, et ce sourire aussi venait de l'intérieur. Il se renversa sur son lit et il éprouva la lente montée en lui. Il regarda les lèvres gonflées de Lucienne et, derrière elle, le sourire de la terre. Il les regardait du

même regard et avec le même désir.

« Dans une minute, une seconde », pensa-t-il. La montée s'arrêta. Et pierre parmi les pierres, il retourna dans la joie de son cœur à la vérité des mondes immobiles.

Fin du texte